LA

# Chasse Royale

III

A. ACHARD




MONTREAL

Les Éditeurs de "La Lecture"

42, Place Jacques-Cartier

BOITE DE POSTE 653.

Le prochain volume paraitra durant la première quinzaine de Juin et formera un :

UNE

# LA CHASSE ROYALE



# LA

# GHASSE ROYALE

AMÉDÉE ACHARD





MONTREAL

LA LECTURE, 42 Place Jacques-Cartier

1906

LA

# CHASSE ROYALE

## XXXVI

### L'HOMME PROPOSE ET LA FEMME DISPOSE

Lorsque MM. de Chavailles et de Fourquevaux parurent dans la galerie des jeux, un grand nombre de seigneurs et de dames de la cour, réunis autour des princes et des princesses du sang causaient avec vivacité. On s'entretenait des nouvelles du théâtre de la guerre, qui étaient rares à cause de l'état avancé de la saison, et de ces mille bruits qui circulaient sans cesse dans un oisif et curieux. Les tables étaient dressées, les cartes disposées, les fauteuils et les tabourets rangés en cercle; la présence du roi, qui aimait fort qu'on jouât et qu'on jouât gros jeu, fit engager les parties. Madame la Dauphine se mit à l'une les tables, madame la duchesse de Berry s'assit à une autre, les princes du sang les imitèrent, et les gentilshommes qui étaient dans la ga-

lerie se dispersèrent ça et là, ceux-ci auprès de madame la Dauphine, ceux-là auprès du Dauphin, selon qu'ils étaient plus graves ou plus enjoués. Le hasard voulut, et peut-être aussi l'entraînement de M. de Fourquevaux, qui aimait la grâce et la gaieté de madame la duchesse de Berry, firent que M. de Chavailles se trouva à la table de cette jeune princesse. Il était un peu derrière elle et de côté, si bien qu'en tournant les yeux seulement elle pouvait le voir. Elle le distingua et répondit à son salut par un joli mouvement de tête. Paul-Emile lança un coup-d'oeil au marquis; mais ce coup-d'oeil était si plein de choses, que M. de Chavailles ne put s'empêcher de sourire en haussant les épaules. Peul-Emile fit quelques pas au milieu du cercle des courtisans, se rapprocha d'Hector, et, se penchant à son oreille:

—Ne faites pas si fort le dédaigneux, lui dit-il; on sait des gens qui prendraient des airs d'Apollon pythien rien que pour la moitié du petit salut qu'on vient de vous faire!

—Chansons que tous cela! répondit Hector du même ton.

—Chansons tant qu'il vous plaira, mais adorables chansons, et telles qu'on en voudrait entendre toute sa vie. Je m'y connais, que diable!

—Il n'y paraît guère.

—Hum! fit Paul-Emile en fronçant le sourcil, est-ce modestie ou discrétion?

Hector allait répliquer, lorsque la duchesse de Berry, levant les yeux de son côté:

—Que vous dit donc M. de Fourquevaux? demanda-t-elle à M. de Chavailles.

—Mon Dieu! madame, peu de chose.

—J'en suis certaine, mais encore?...

—Comment vous dire cela? reprit Hector quelque peu embarrassé.

—Mais tout simplement, comme ça a été dit.

—Eh bien! madame, il me traduisait en prose assez vive la fable des *Bâtons flottants,* vous savez:

De loin c'est quelque chose et de près ce n'est rien.

—C'est-à-dire, madame, interrompit Paul-Emile, que M. de Chavailles est fort entêté; je lui montre des étoiles et il s'obstine à prétendre que ce sont des lanternes.

La duchesse de Berry promena son regard de l'un à l'autre des deux jeunes gens.

—Eh mais! dit-elle, M. de Fourquevaux parle avec une assurance qui prévient en sa faveur; regardez mieux monsieur de Chavailles, peut-être a-t-il raison.

Hector tressaillit et Paul-Emile soupira.

—Tous ces biens, murmura-t-il penché vers son ami, on les prodigue à des ingrats!... Vous moissonnez, et moi qui suis un berger pour la tendresse, voyez si je glane rien?

—Non, non, dit Hector avec force mais tout bas, la princesse n'a rien compris à ce flot de comparaisons, c'est impossible!

—Laissez donc! les femmes comprennent toujours, et les princesses sont doublement femmes.

La duchesse de Berry s'était remise à jouer; les cartes allaient et venaient dans ses mains avec la grâce qu'elle mettait dans tout ce qu'elle faisait; l'or ruisselait entre ses doigts, et, de temps à autre, un joli rire, frais et doux comme le choc argentin de deux castagnettes, découvrait ses dents, plus blanches et plus brillantes que celles d'un chat.

—Vous ne jouez pas? reprit-elle au bout d'un instant, en s'adressant à M. de Chavailles.

—Jouer contre vous, je n'en aurais jamais le courage, répondit Hector, et jouer pour vous, ce serait jouer à coup sûr. Voyez, votre altesse gagne à tout coup.

—Si bien que par timidité et par vertu vous ne risquez rien... Prenez garde, qui ne risque rien n'a rien.

—Un mot, madame, et je risque tout.

—Bien vrai? reprit-elle, en faisant glisser du coin de ses prunelles un regard de velours sur le jeune colonel.

—Essayez, madame... pour vous ou contre vous, à votre choix.

—Eh bien! non... Je réserve un aussi beau dévouement pour de meilleures occasions.

—Est-ce à dire qu'en attendant je ne suis bon à rien?

—Non pas, et vous avez une trop mauvaise opinion de votre mérite.

—Eh bien! madame, donnez-moi donc une preuve du contraire.

—Y tenez-vous?

—Beaucoup.

—Eh bien! je vous nomme mon trésorier...

—J'accepte... quoique, à vrai dire, je sois un peu novice dans ces fonctions.

Un coup heureux envoya du côté de la princesse une centaine de louis.

—Vite! dit-elle en riant, prenez votre chapeau à deux mains... là... et mettez-vous tout contre moi... Votre chapeau me servira de cassette, et j'y jetterai mes trésors.

Le fait est que la fortune servait à souhait la duchesse de Berry; elle avait devant elle un monceau de pièces d'or, et chaque coup amenait de nouveaux louis sous ses mains.

Elle les prit par poignées, et les jeta dans le chapeau de M. de Chavailles. Paul-Emile rayonnait dans son coin.

Le jeu allait toujours avec des chances incertaines, mais quelques échecs étaient bientôt réparés, et le chapeau du trésorier se gonflait sous le poids de l'or. La princesse parlait, riait, agitait ses mains pétries dans le

lait; Hector respirait le parfum de ses cheveux, regardait les blancheurs nacrées de ses épaules rondes et veloutées, rencontrait ses yeux, effleurait son visage, et rêvait beaucoup s'il ne pensait pas. Tout à coup le timbre d'une pendule sonna cinq coups et le tira de sa rêverie.

—Déjà! murmura M. de Chavailles.

Paul-Emile et lui échangèrent un coup d'oeil rapide.

La duchesse de Berry jouait toujours: Hector tenait dans ses mains le trésor qu'elle lui avait confié; les chevaux sellés attendaient. D'une part, frère Jean pouvait s'impatienter, et l'occasion serait perdue; de l'autre, il n'était pas décent d'abandonner une princesse qui vous a nommé son trésorier. Que devait-il faire? Hector pensa que deux heures étaient plus de temps qui n'en fallait pour aller de Marly au pont Neuf, et qu'il serait exact au rendez-vous en partant seulement à six heures. Il fit un petit signe à Paul-Emile, qui sourit et resta gravement à sa place. Le sourire de Paul-Emile semblait dire: "Je connais ça; vous en êtes au chapitre des capitulations, et ce chapitre vous mènera loin."

Une heure passe vite au jeu, et quand la pendule sonna six coups, il sembla à Hector que dix minutes ne s'étaient pas écoulées depuis qu'elle avait sonné cinq heures.

—Diable! dit-il. Et ses doigts commencèrent de tordre les ailes de son chapeau dont ils ne pouvaient se détacher.

On tue un ennemi qui vous barre le chemin; on se révolte contre les obstacles qui mettent opposition à vos projets; on lutte contre les embarras que le hasard ou des rivalités vous suscitent; mais on ne rompt pas sur place avec une princesse jeune et jolie qui sourit et vous regarde avec des yeux parlants. Le supplice qu'endurait Hector ne manquait donc pas d'une certaine douceur. Il aurait bien voulu secouer la contrainte morale

qui l'enchaînait aux côtés de la duchesse de Berry; il faisait même des voeux, et du fond du coeur, pour qu'une circonstance fortuite vînt le délivrer, mais la circonstance ne se présentant pas, il se résignait à son martyre avec un abandon qui prouvait en faveur de sa philosophie. Hector et Paul-Emile échangèrent un nouveau regard plein d'anxiété d'un côté, plein d'ironie de l'autre; après quoi M. de Chavailles, qui devinait la secrète pensée de son ami, leva les yeux au ciel comme pour le prendre à témoin de sa bonne volonté, M. de Fourquevaux fit une petite moue pleine d'incrédulité et se mit en devoir de continuer comme un homme qui a du temps devant lui. D'ailleurs, on pouvait, en forçant un peu les chevaux, arriver à temps au pont Neuf. En une demi-heure, Hector se chargeait de franchir la distance qui sépare Marly de Paris.—Il avait donc une demi-heure encore à perdre sans remords. Et puis Hector savait que frère Jean était un homme plein de ressources; il trouverait bien le moyen de retenir son interlocuteur, et sa patience ne se formaliserait pas pour un retard de quelques minutes. Au bout d'un quart d'heure, madame la duchesse de Berry se leva. Hector pensa que le moment de la délivrance était venu; mais, par un singulier effet de sa joie, il soupira. La princesse se tourna vers lui.

—Je vous ai attaché à ma personne, dit-elle avec le plus séduisant sourire, vous y resterez.

Hector s'inclina sans répondre, le regard moqueur de Paul-Emile le poursuivait et le glaçait.

—Vous allez nous suivre dans les jardins, continua la princesse; la soirée est magnifique et nous causerons en nous promenant. C'est bien le moins que je vous fasse oublier la peine que je vous ai donnée.

—Une si douce récompense pour une si charmante peine! Vous êtes prodigue, madame! répondit M. de Chavailles.

Il remit son trésor aux mains d'un page et suivit la duchesse de Berry, qui descendit dans les jardins.

La demie sonna au moment où la compagnie sortait du château.

—Le pauvre Coq-Héron se morfond, dit M. de Fourquevaux tout bas à M. de Chavailles; je vais lui conseiller d'aller se mettre au lit.

—Gardez-vous en bien! nous crèverons les chevaux et nous arriverons à la fin de la conversation, répliqua Hector dans l'oreille de Paul-Emile.

—Pauvres bêtes!... Elles payeront pour tout le monde, murmura Paul-Emile.

Hector quitta brusquement le railleur. L'ombre commençait à ramper sur les pelouses; déjà sous les charmilles elle était opaque; la soirée était tiède, et la clarté douteuse qui estompait le paysage en augmentait la grâce. La douceur du vent léger qui chantait aux branches des arbres éclaircis par l'automne; le parfum des plantes rafraîchies par les pleurs de la rosée; les teintes amollies du ciel où la lumière d'argent du crépuscule s'effaçait; les mélancoliques murmures des forêts profondes qui noircissaient les versants et la crête des collines; la souplesse de l'air chargé d'aromes, tout prédisposait l'âme à ces langueurs qui la rendent complice de toutes les faiblesses et docile à toutes les impressions. Un petit groupe de personnes avait accompagné la duchesse, qui marchait sur le sable du pas onduleux d'une déesse courant sur les nuages. Hector était près d'elle. Petit à petit la compagnie s'écarta, et la princesse, avec son trésorier, restèrent seuls auprès d'une cascade qui chantait aux pieds d'une nymphe endormie sous les roseaux.

—Vous êtes muet comme un rêve; rêveriez-vous par hasard? dit la duchesse de Berry à M. de Chavailles, qui n'avait jamais subi plus fortement l'influence des objets extérieurs.

—Eh! madame, à qui cela n'arrive-t-il pas quelquefois? répondit Hector.

—Quelquefois, ce n'est pas beaucoup.

—C'est quelquefois trop.

—Comment l'entendez-vous?

—Le rêve est un coursier indocile; on se confie à lui, et souvent, du premier bond, il vous emporte vers les pays les plus chimériques. Ce sont des éblouissements, et puis tout disparaît, si ce n'est le regret.

—Le regret de ce qu'on a perdu apparemment?

—Pas tout à fait.

—Ah!

—Le regret de ce qu'on n'a jamais eu.

La princesse regarda Hector. Ses yeux brillaient comme deux gouttes de rosée sur une fleur.

—Mais, dit-elle, ce qu'on n'a pas, il faut le conquérir.

Hector, que la pente de la conversation avait ramené à Christine, soupira.

—Conquérir l'impossible n'appartient qu'aux dieux, dit-il, et je ne suis qu'un soldat.

—Eh! reprit la duchesse, la mythologie nous apprend que des bergers ont conquis des divinités.

—Au pays des chimères, madame!

—Cherchez bien, et vous trouverez que ce pays-là n'est pas si loin qu'on le dit, reprit-elle en froissant son éventail.

—J'ai cherché et je n'ai pas trouvé.

—On recommence.

—Hum! j'ai un assez vilain guide.

—On en change.

—Et le moyen quand on n'en connaît qu'un?

—Comment nommez-vous cet ingrat?

—Le hasard, que les heureux nomment la Providence, répondit Hector avec amertume. Je me suis fié au hasard et le hasard m'a trahi.

—Bah! le hasard est du féminin, quoi qu'en dise la

grammaire; il n'est jamais aussi près de sourire qu'au moment où il vous tient rigueur.

—Dois-je accepter vos paroles comme un présage de bon augure!

—Que risquez-vous?

—Une tristesse plus grande si l'augure me trompe.

—Il y a des oracles qui ne mentent jamais, dit la princesse en levant ses beaux yeux sur le marquis.

Hector éprouva comme un éblouissement.

—Eh bien! dit-il, je ne doute plus et me fie à vous.

—Et vous avez raison; la confiance porte bonheur.

—Oui, quand la confiance vous ressemble, madame.

La duchesse de Berry suivait lentement les bords d'une espèce de charmille, dont sa main coquette effleurait les rameaux verts. Sa marche onduleuse, comme celle d'une sirène sur les flots, faisait à peine crier le sable fin des allées; on aurait dit une jeune immortelle se glissant à pas timides vers la colline thessalienne, à l'heure du berger. Elle sourit à la réponse d'Hector, tourna vers le beau jeune homme le coin de sa prunelle chargée d'étincelles, et, brisant la tige flexible d'une fleur épanouie au creux d'un vase florentin:

—Croyez-vous aux talismans? reprit-elle en roulant la fleur entre ses doigts.

—Je crois à la main qui les donne, dit Hector qui subissait malgré lui, mais avec une sorte d'enivrement intérieur, l'influence magnétique de l'heure, du lieu, de la solitude et suivait doucement la pente fleurie ouverte sous ses pas.

La princesse laissa tomber la fleur qu'elle tenait à la main, Hector se baissa vivement et la ramassa; mais, quand il voulut la rendre, la duchesse de Berry fuyait déjà comme une fée au fond de l'avenue. Hector resta quelque temps immobile, les yeux attachés sur l'image confuse et charmante qui s'effaça bientôt au détour de la charmille. L'ombre épaisse l'entourait; il fit quelque

pas en avant, arriva sur la pelouse et ne vit plus rien. La nuit tombante enveloppait le jardin de ses voiles, au milieu desquels apparaissaient, comme des fantômes silencieux, les silhouettes blanches des statues. Les lumières scintillaient derrière les vitres du château, dont la masse noire se dessinait sur le fond clair des coteaux où tremblaient, comme une lueur douteuse, les dernières teintes du crépuscule. Une rêverie profonde endormait l'esprit de M. de Chavailles lorsqu'une main se posa doucement sur son épaule. Hector se retourna vivement et, dans la pénombre, il reconnut M. de Fourquevaux.

—Eh bien! bel Endymion, je vous y prends, dit le comte; Diane vient de s'enfuir et vous rêvez, pareil au pasteur mythologique.

—Je ne vois pas pourquoi vous me comparez à Endymion, et je ne sais pas où vous prenez Diane! répondit brusquement Hector quelque peu embarrassé.

—Hélas! je ne prends rien du tout, le ciel en est témoin! Mais par Mercure, mon cher Hector, si vous voulez que je ne soupçonne rien, pourquoi tenez-vous à la main cette fleur indiscrète?

Hector se mordit les lèvres.

—Ça? dit-il; cette fleur était sous ma main, je l'ai cuiellie! Quel may y voyez-vous?

—Peste! je me garde bien d'y voir ce qui n'y est pas; j'y vois toute autre chose... mille tendres soupirs... des rendez-vous le soir... des échelles de soie... une bergerie amoureuse... des baisers dans l'ombre... tout un chapitre de roman, renouvelé de M. de Lauzun et de la grande Mademoiselle... J'y vois bien des choses, mais rien de mal, je vous le jure!

—Vous êtes fou! s'écria Hector.

En ce moment le son d'une cloche traversa l'espace. Hector tressaillit. Sept coups frappés à intervalles égaux retentirent dans le silence.

—Sept heures? dit-il.

—Oui, sept heures... Frère Jean avait compté sans une princesse de sang.

—Venez! dit impétueusement Hector.

Il saisit le bras de Paul-Emile et l'entraîna du côté des écuries, où Coq-Héron les attendait.

—Enfin! dit le valet; les pauvres bêtes ont eu le temps de manger leur mors.

—Bon! répondit Paul-Emile, l'impatience est un éperon; elles courront plus vite.

—Ainsi, nous partons?

—Regarde, voilà déjà ton maître en selle.

—Ah çà! monsieur, s'écria Coq-Héron, vous imaginez-vous aller plus vite que le temps, et croyez-vous, en partant à huit heures, arriver à sept?

Mais Hector ne l'entendait plus; il venait de lâcher les rênes de son cheval, et Coq-Héron, furieux, dût l'imiter.

—Garde bien ta mercuriale, elle servira demain, dit M. de Fourquevaux.

Et en quelques bonds il eut rejoint M. de Chavailles. Ils coururent sans parler jusqu'à Paris, l'éperon aux flancs des chevaux; mais, aux portes de la ville, il fallut ralentir cette course insensée; mille embarras obstruaient les rues. Paul-Emile profita de cet instant de répit pour se pencher à l'oreille d'Hector.

—Savez-vous, mon cher marquis, que vous êtes bien le gentilhomme le plus heureux qui soit en France! lui dit-il; vous cueillez une simple fleur, à la brune, sans penser à rien, par distraction vraiment, et il se trouve que cette fleur est une clef d'or qui vous ouvre à deux battants la porte du temple de Cythère.

—Vous n'avez que des billevesées en tête, répondit Hector, et pourquoi, je vous prie, toute cette mythologie?

—Oh! ceci est un détail de caractère!... je ne pense

jamais aux affaires galantes sans qu'aussitôt le souvenir de tous les dieux olympiques ne me saute à l'esprit. Le croiriez-vous? j'ai longtemps regretté de n'être pas de l'Académie pour avoir l'occasion d'écrire un livre sur la mythologie transcendante appliquée à l'amour.

—Ecrivez! dit Hector qui pensait à frère Jean et pressait son cheval au risque d'écraser les bourgeois.

—Voilà déjà que le bonheur vous rend égoïste. Sous quelle étoile êtes-vous donc né? Comme César, vous pouvez dire: je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu... car vous avez vaincu.

—Ça voyons! répondit Hector, parlez-vous sérieusement?

—Plus sérieusement qu'un pape.

—Ainsi, vous croyez...

—Je crois que c'est aujourd'hui la première fois de ma vie où je n'ai pas envie d'être fils de France et de me nommer le duc de Berry.

—Quoi! parce qu'une fantaisie m'a donné les fonctions de trésorier, parce qu'un caprice m'a valu une demi-heure de conversation tête à tête, parce qu'un hasard m'a mis une fleur entre les mains, votre imagination prend le galop et va tout de suite au fond des choses!...

—D'abord, mon ami, permettez moi de vous faire observer que voilà bien des hasards, des caprices et des fantaisie ensemble... En si bonne compagnie on fait bien du chemin.

—Quand on se met en route, soit, mais quand on ne part pas!

—On part toujours!

—Mais enfin, reprit Hector, puisque vous me contraignez à parler gravement de choses extravagantes, pourquoi la princesse daignerait-elle m'accorder une attention qu'elle n'accorderait pas aux autres?

—Parce que, *à priori*, comme on dit à la Sorbonne,

on l'accorde toujours à quelqu'un; un autre aurait pu être ce quelqu'un; mais vous avez pris les devants.

—Ce n'est pas une raison.

—Oh! des raisons, j'en ai par douzaines. D'abord, au moment où on vous croit en exil, c'est-à-dire plus que mort, vous arrivez brusquement de l'armée comme un prince des contes de M. Perrault, et du premier coup vous emportez la faveur du roi,—une citadelle! Il y a bien de quoi, vous en conviendrez, attirer l'attention des gens. Mais ce n'est pas tout encore. Le mystère se met de la partie et donne à votre retour une teinte romanesque qui exalte l'imagination des courtisans de tout sexe, race prompte à s'enflammer; mille bruits courent sur votre compte, et le récit de vos prouesses étourdit les échos de Versailles; on crie merveille de votre vaillance et je renchéris sur tout le monde. J'ai fait une épopée de votre expédition de St-Wast! Or, de tout temps, Vénus adora Mars. Vous êtes jeune et bien tourné...

—Tant d'autres le sont!

—Les trois quarts des hommes sont là pour prouver le contraire. Et puis, vous avez la réputation d'un homme épris d'une inconnue!

—Ah bah!

—C'est moi qui vous l'ai faite.

—Et pourquoi?

—Je n'en sais rien. C'est un soir en causant, à propos de Pyrame et Thisbé, je crois. Or, par le temps qui court, les amants de cette espèce sont rares. Votre renommée a pris en un quart d'heure des proportions colossales; les femmes de la cour soupirent en vous nommant.

—Quelle folie!

—Vous avez failli brouiller dix couples. Il n'en fallait pas tant pour exciter la curiosité, et je dirai même la coquetterie d'une femme. La fidélité est un ai-

mant qui les attire, et pour si peu qu'on passe pour un Orphée, on court le risque d'avoir des Eurydices par douzaines sur les bras. Ah! si vous n'aimiez pas, si surtout vous n'étiez pas aimé, on ne prendrait peut-être pas garde à vous, mais vous êtes dans les meilleures conditions, et votre conquête offre aux Eves de la cour tout l'attrait, tout le sel, toute la volupté du fruit défendu.

Hector sourit, et M. de Fourquevaux continua en ces termes:

—Je m'y connais; l'homme est d'étoupe et la femme est de feu. Et puis, s'il est une science que je sache un peu, c'est la géographie de la carte de Tendre. Du sentier de *petits soins* au bosquet de *parfait contentement*, il n'y a pas si loin qu'on pense, et vous vous en apercevrez.

—J'espère bien que non.

—Dieu du ciel! qu'ai-je entendu? s'écria Paul-Emile en sautant sur sa selle.

Mais Hector, qui voyait le pont Neuf, ne l'écoutait déjà plus. Les deux cavaliers y arrivèrent presque aussitôt et le parcoururent dans tous les sens. Frère Jean n'y était pas. Les passants que M. de Chavailles questionna n'avaient rien vu. Quelques oisifs, des soldats, des aventuriers de mauvaise mine stationnaient çà et là le long des parapets, mais aucun ne prit garde aux deux gentilshommes.

—Parbleu! dit Coq-Héron, qui maugréait depuis le départ de Marly, voilà ce que c'est que de bayer aux corneilles sous les charmilles!

—Eh! l'ami! s'écria gravement M. de Fourquevaux, parle plus respectueusement des oiseaux que tu ne connais pas.

—Eh! qu'est-ce que ça me fait à moi?... On jase avec des linottes qui n'ont rien à dire; mais les personnes bien avisées qui ont à vous parler, on les oublie.

Hector fit et refit dix fois encore le tour du pont Neuf,

laissant Paul-Emile et Coq-Héron se disputer à l'aise.

Au deuxième tour, il s'arrêta.

—Si frère Jean veut me parler, il saura bien où me trouver, dit-il, ne cherchons plus.

—Vous retournez à Marly? dit Paul-Emile.

—Point, je vais à l'hôtel de M. de Riparfonds.

—Eh bien! bon sommeil, je vous quitte.

—Vous allez chez Cydalise?

—Oui, mon ami, la vertu m'en fait un devoir.

—Comment arrangez-vous cela?

—C'est fort simple. Je me sens fort mélancolique, et quand je suis dans cet état, j'ai les plus merveilleuses dispositions à faire des sottises. Cydalise est mon bouclier.

Paul-Emile tira du côté de la rue de Tournon, où demeurait Cydalise, et M. de Chavailles passa sur la rive droite de la Seine pour gagner la rue St-Honoré. Hector n'avait pas atteint le parvis de St-Germain l'Auxerrois, qu'il entendit le pas d'un cheval qui arrivait au grand trot derrière lui; il se retourna et reconnut Paul-Emile.

—Et cette vertu qui vous engageait à courir chez Cydalise? demanda M. de Chavailles en retenant la bride de son cheval.

—Ma foi, dit Paul-Emile, j'ai fait une réflexion.

—Vous? répondit Hector.

—Oui, oui, qui en fais beaucoup sans que cela paraisse, et cette réflexion m'a prouvé que la prudence ainsi que la politesse me défendaient de rendre visite à une personne qui ne m'attend pas.

Hector regarda Paul-Emile en souriant.

—Eh! reprit le gentilhomme, riez tant qu'il vous plaira; mois je ne suis pas curieux et ne tiens guère à savoir ce que j'ignore! Il y a des jaloux qui se glissent la nuit, à pas de loup, chez leurs belles: ce sont des indiscrets. Je sais des galants qui vont à l'aventure co-

gner aux portes, alors qu'on les croit à mille lieues : ce sont des étourdis.

—Et vous ne voulez ni de l'indiscrétion, ni de l'étourderie ?

—Vous l'avez dit.

Tout en causant de la sorte ; les deux cavaliers arrivèrent rue St-Honoré. Un laquais était sur la porte de l'hôtel, qui attendait M. de Chavailles.

—Monsieur le marquis, dit ce laquais, un homme est venu à la brune vous demander.

—T'a-t-il dit son nom ?

—Oui, monsieur le marquis, il s'appelle frère Jean.

—Bon ! Sais-tu où je pourrais le trouver ?

—Il est là-haut, qui attend M. le marquis.

—J'en étais sûr ! murmura Hector.

Et, sautant à bas de cheval, il monta lestement les degrés du perron, suivi de M. de Fourquevaux.

---

# XXXVII

## UN TRAITE D'ALLIANCE

Lorsque M. de Chavailles et Paul-Emile arrivèrent dans la pièce où les attendait frère Jean, le digne ermite était assis devant une table convenablement garnie de mets propres à calmer la faim la plus récalcitrante. Un gros pâté éventré, comme un bastion battu en brèche, couvrait de ses débris l'assiette de frère Jean; un jambon de Mayence présentait sa face rebondie au couteau qui devait l'entamer, et de larges tranches de gigot offraient à l'oeil du convive égayé leur pyramide d'un rose vif. Deux bouteilles vides gisaient par terre comme des ennemis hors de combat; une troisième, vigoureusement attaquée, paraissait à moitié vaincue, et deux autres encore, rangées en ordre de bataille sur un coin de la table, semblaient se disposer l'assaut de l'infatigable combattant.

—Eh! arrivez donc! s'écria frère Jean sans se déranger, aussitôt qu'il aperçut Hector; voilà deux heures qu'on vous attend.

Il se versa une pleine rasade de vin et l'avala d'un trait.

—Mais à ce que je vois, répondit Hector, vous ne perdez pas votre temps, bon ermite!

—Le temps est un capital qu'il faut, de bonne heure,

s'appliquer à employer utilement. Pourquoi gaspiller les biens que la Providence nous envoie?

—Je sais, frère Jean, je sais que vous êtes plein d'une philosophie exquise, une sorte d'Epicure français, qui joignez la pratique à la théorie; mais là n'est pas la question; vous avez, je crois, à me parler?...

—Oh! chaque chose a son temps- et n'embrouillez rien, s'il vous plaît. Je soupe, soupons. Nous causerons après.

—Cependant la grande hâte que vous avez mise à expédier Coq-Héron à Marly...

—C'était fort pressé, morbleu! mais la grande hâte que vous avez mise à venir fait que nous avons du temps devant nous. Vous savez le proverbe...

—Il y en a tant!

—L'occasion perdue...

—Elle se retrouve, frère Jean, elle se retrouve.

—La variante me plaît!... C'est donc pourquoi nous avons tout le loisir d'attendre.

La logique de ce raisonnement contraignit M. de Chavailles à ne plus insister. Il savait d'ailleurs que frère Jean avait sur certains chapitres de morale des opinions arrêtées, dont aucune force humaine ne l'aurait fait se départir.

—Eh bien, donc, dit-il, puisque un gentilhomme de mes amis, qui, sur le récit que je lui ai fait de vos prouesses, a le plus désir de faire votre connaissance.

—Parbleu! ce gentilhomme à du goût, et je serai ravi de lui prouver que frère Jean est homme à s'enten... avec les gens d'esprit.

Frère Jean se leva là-dessus et salua M. de Fourquevaux.

—Il est certain, dit Paul-Emile, mis en joie par cette façon d'agir, que je souhaitais vivement cette bonne fortune et depuis longtemps... On m'a dit de vous des choses étonnantes qui promettent beaucoup.

—Ma foi, mon gentilhomme, on s'efforce tous les jours de ne pas faire mentir une aussi bonne réputation.

—Et vous y réussissez?

—Du mieux que je puis... Mais, vous le savez, pour si bien qu'on fasse, il y a un idéal qu'on n'atteint jamais, et voilà ce qui désespère les gens de coeur.

—Ne vous arrêtez pas à ces misères et souvenez-vous du proverbe: "Fais ce que dois, advienne que pourra."

—Tenez, reprit l'ermite, qui venait de livrer une furieuse attaque au jambon, cette chair a un fumet délicieux et la couleur la plus attrayante du monde; le vin est d'un bon cru,—c'est du Pomard, je crois;—mettez-vous là tous deux et soupons gaiement, comme aux jours fortunés où M. de Chavailles et moi traduisions Catulle à la tour du mont Ventoux.

A vrai dire, la proposition parut un peu singulière à M. de Chavailles, mais rien de ce qui venait de frère Jean n'avait le secret de l'étonner. Ils avaient bu et mangé ensemble autrefois; les rapports qui les unissaient étaient fort extraordinaires et permettaient de passer par-dessus les règles de la sévère étiquette du temps; c'était en outre un moyen de forcer frère Jean à se dépêcher. Hector fit donc signe à Coq-Héron qui mit deux couverts lestement, et M. de Chavailles s'assit en face de frère Jean et à côté de Paul-Emile.

—Voilà qui est agir en vrais soldats! s'écria le pensionnaire de M. d'Argenson... Ah! monsieur le marquis, votre présence, ces vins qui brillent en vagues de rubis dans ces coupes de cristal, ces flambeaux de cire, cette solitude, tout me rappelle ces nuits d'innocence durant lesquelles, égarés à la poursuite d'un texte difficile, nous oubliions les heures entre le divin Horace et dix bouteilles!

Là-dessus frère Jean soupira.

—L'imprudent coquin! murmura M. de Fourquevaux; ce qui ne l'empêcha pas d'ajouter tout haut:

—Vous avez, l'ami l'humeur fort réjouissante, et je doute qu'en votre compagnie on ait rien à redouter de la tristesse.

—Monsieur le comte, dès la première visite qu'elle vous rend, on noie la tristesse au fond d'un grand verre, et quand on lui a fait subir ce traitement une demi-douzaine de fois, elle ne s'y frotte plus.

—La recette me plaît! versez donc.

—Seriez-vous sujet aux agaceries de cette péronnelle mon gentilhomme?

—Quelquefois.

—C'est que vous n'avez pas de vice! s'écria l'ermite d'un air docte.

—Ah bah!

—La doctrine est neuve, dit Hector.

—Et vous surprend? ajouta l'ermite.

—J'en conviens.

—Rien n'est plus clair, cependant.

—Expliquez-nous ça, dit M. de Fourquevaux.

—L'explication a besoin d'être arrosée; c'est pourquoi s'il plaisait à votre seigneurie d'ordonner à maître Coq-Héron de faire porter sur cette table un supplément de bouteilles, ma démonstration serait plus limpide.

Coq-Héron, à qui l'humeur de frère Jean plaisait, et qui lui gardait une vive reconnaissance pour le dévouement qu'il témoignait au marquis, n'attendit pas les ordres de M. de Chavailles, et parlant à deux laquais assis dans une antichambre, fit venir un panier de vins de différentes espèces.

—Eh! eh! dit frère Jean en tirant sept ou huit bouteilles du panier, maître Coq-Héron fait bien les choses et sait que l'homme se complaît dans le changement. Du chambertin... du clos-vougeot... du vin d'Aï... du sauterne... La composition de ce panier part d'un esprit observateur... Merci, Coq-Héron.

Coq-Héron s'inclina d'un air charmé. Frère Jean remplit les verres et but un grand coup.

—Voilà qui m'ouvre les idées, dit-il, et je me sens de force, à présent, à discuter avec Cicéron.

—Voyons donc la théorie du vice, dit Paul-Emile.

—Un vice! ah monsieur! on ne sait pas toute la vertu qu'il y a dans un vice! s'écria frère Jean avec chaleur; un vice est l'ami le plus fidèle qu'on puisse rêver, le seul qui ne vous abandonne jamais, que la mauvaise fortune ni les chagrins de la vie ne peuvent décider à renoncer à vous. Un vice c'est le serviteur dévoué, l'Achate des humains assez fortunés pour le posséder! Il vous suit en tout lieu, ne craint ni le froid, ni le chaud, ni la fatigue, ni la faim. C'est la chair de votre chair et le sang de votre sang.

—C'est une ode que vous nous faites-là; ce n'est pas une démonstration, dit Paul-Emile.

—Eh sans doute! c'est un remède qu'il nous faut et non pas de la poésie! interrompit Hector.

—De la poésie! et vous vous en plaignez! s'écria frère Jean avec une nouvelle force, mais le vice ce n'est que ça!

—Bon! voilà que vous allez nous prouver que le vice est un sonnet.

—Oui, monsieur, un sonnet, un madrigal, une épopée, un dithyrambe, une églogue! tout ce que vous voudrez; ce qu'il y a de plus doux, de plus suave, de plus rafraîchissant au monde. C'est la consolation des mortels, la panacée universelle, l'eau de Jouvence, le dictame, le nectar de la vie, l'ambroise du coeur! Mais, qui a des vices, aujourd'hui?

—Parbleu! dit Paul-Emile en vidant son verre, beaucoup de gens de ma connaissance.

—Ces gens-là se vantent! Ils ont des défauts, et c'est tout.

—Voilà qui est curieux.

—Je ne sais pas si c'est curieux, mais c'est vrai.

—Quoi! pas un vice?

—Pas un seul!... si ce n'est parmi les hommes privilégiés... les natures d'élite...

—Et le reste des mortels?

—*Vulgum pecus,* comme nous disions au collège, ceux-là n'ont rien... tout au plus de mauvaises habitudes; mais de vices, point... S'ils en parlent, ne les écoutez pas... c'est pure vanité de leur part!

—Où diable la vanité va-t-elle se nicher! dit Hector.

—Oh! elle n'est point si sotte et sait ce qu'elle fait. J'ai mis dix ans à me donner un bon vice, mais un vice d'une constitution robuste, qui résistât à la pratique et ne cédât pas à la première épreuve. Que de soins et que de peines il m'a coûtés! Mais j'ai réussi.

—Et la fin couronne l'oeuvre!

—Ne raillez pas! grâce à mon vice, je suis le plus heureux des Français! Aussitôt que l'ennui me prend, j'appelle mon vice à mon aide et je suis guéri. Qu'est-ce qu'un vice? car enfin faut-il bien s'entendre sur les mots, et nous allons raisonner, s'il vous plaît!

—C'est ça, raisonnons, dit Paul-Emile qui posa ses coudes sur la table.

—Qu'est-ce qu'un vice?... je vous le demande.

—Ma foi! un vice a toujours passé pour un vice! répliqua Paul-Emile après s'être gratté le front.

—Du tout!... c'est une passion!

—Le synonyme est original.

—Il me semble, maître Jean, que vous mettez un beau masque à un vilain visage, dit Hector.

—Laissez donc! l'un est moulé sur l'autre. Or, une passion, c'est un bouclier contre l'ennemi. Vous vous abandonnez tout doucement à ses conseils, vous vous laissez guider par sa main caressante, et gaiement, sans compter les jours, vous descendez le fleuve de la vie. Votre chimère, c'est votre vice: l'homme qui a cette

flamme au coeur porte avec lui sa consolation. Il a une occupation de tous les instants. Sa passion l'enveloppe comme une armure à l'abri de laquelle il brave les traits de la tristesse. Un vice! monsieur le marquis, mais c'est la maîtresse la plus animée et la plus complaisante!

—Voilà qui me ravît, s'écria Paul-Emile, et votre éloquence me détermine à faire choix de quelque honnête petit vice propre à un gentilhomme désoeuvré.

—En ces matières-là, il convient d'agir avec prudence. Avant de faire un choix, étudiez bien votre caractère et votre tempérament, répondit l'ex-ermite d'un ton sérieux; prendre un vice, c'est prendre une femme, et vous savez qu'on ne divorce point.

—Ceci me donne à réfléchir; un mariage, pour si gai qu'il soit, ayant toujours des côtés sombres qui ne laissent pas d'épouvanter les ames les plus hardies.

—Ceux-là, poursuivit frère Jean, font choix de l'ambition, qui est un vice héroïque.—Demandez aux ambitieux s'ils ont le temps de s'ennuyer. Ceux-ci prennent les cartes et mènent la vie comme une partie de lansquenet; d'autres nouent devant leurs yeux le bandeau du mythologique Cupidon, et voyagent éternellement sous les bosquets d'Amathonte; il en est qui se prosternent aux pieds du veau d'or et thésaurisent comme des fourmis. J'en sais qui s'adonnent à Bacchus, comme Ariane la délaissée, et moi que fais-je en ce moment, sinon caresser un vice emprisonné sous verre et cacheté de rouge!

Frère Jean fit sauter le bouchon d'une vénérable bouteille noire de sable, et leva son verre plein.

—Le vin, c'est l'oubli, messieurs; à la santé du vin! dit-il.

—Hum! fit Coq-Héron, de rasade en rasade j'ai peur que vous ne finissiez par tout oublier, même l'objet de votre visite.

—Ami Coq-Héron, répondit fièrement le buveur, si vous connaissiez mieux frère Jean, vous sauriez que la vendange de l'an dernier passerait tout entière à travers mon gobelet sans faire hésiter mon esprit ou trébucher mes jambes.

—Diable! s'écria Paul-Emile, mais le tonneau des Danaïdes n'en dirait pas autant!

—Aussi bien voilà le souper fini et nous l'allons bien voir, dit Hector en repoussant son fauteuil.

Les laquais entrèrent et se mirent en devoir de desservir.

—Holà! mes drôles, dit frère Jean, emportez les serviettes et les plats, mais ne touchez pas aux bouteilles! Le vin est le sel de la conversation.

Hector fit un signe aux laquais qui disparurent après avoir fait ce que frère Jean leur avait ordonné.

—Or donc, monsieur le marquis, reprit l'ermite, il vous plaît de savoir pourquoi je vous ai fait prier par Coq-Héron de me venir joindre, aujourd'hui, sur le pont Neuf, à sept heures du soir.

—C'est cela même.

—Ce que j'en dis est pour prouver à Coq-Héron que je n'oublie jamais rien.

—C'est une honorable susceptibilité, dit Paul-Emile.

Frère Jean se versa un verre de vin, regarda la liqueur vermeille à travers la clarté d'une bougie, but à petits coups et reposa le verre sur la table avec la gravité d'un professeur allemand.

—Ah! monsieur, pourquoi n'avez-vous pas ajouté foi à mes paroles? reprit-il.

—Eh! morbleu! je me suis bien gardé de ne pas y croire, mais des circonstances impossibles à prévoir ne m'ont pas permis de partir plus tôt.

—Oui, mon brave, le crépuscule et les charmilles ont mis à ce départ des empêchements inouïs, dit M. de Fourquevaux.

—Tant pis! monsieur, tant pis. Si vous étiez arrivé à l'heure convenue, vous auriez trouvé un homme au sujet duquel vous m'avez fort questionné dans le temps.

—L'homme des bois de Marly?

—Celui-là même! S'il m'était permis de citer les poëtes, en les variant, je dirais avec Racine:

L'insuccès n'avait point abattu sa fierté.

et les mêmes projets qu'il nourrissait à cette époque, j'ai tout lieu de croire qu'il les nourrit encore.

—Le digne homme! dit Paul-Emile.

—Contez-moi donc par quel hasard vous l'avez revu? dit Hector.

—Oh! c'est fort simple. C'était ce matin, j'étais à voire dans un cabaret de la rue des Vieux-Augustins, avec l'honnête Biscot, lorsque mon homme est entré et me frappant sur l'épaule:

—Eh! me dit-il, on aurait à causer avec vous.

—Cela se peut, répondis-je en me levant, causons.

—Non pas à présent. je n'en ai pas le loisir, reprit-il.

—Alors, quand vous voudrez, je suis toujours prêt.

—Eh bien donc, continua-t-il, trouvez-vous sur le pont Neuf, à sept heures, ce soir, j'y serai.

Là-dessus, il me glissa un louis dans la main et s'éloigna.

—Que penses-tu de tout cela?, dis-je à Biscot, que je consulte quelquefois; car, pour le dire en passant, le brave garçon, malgré son air bête, a quelquefois du bon sens.

—Vous verrez si M. le marquis est de retour? me dit-il.

Ce fut un éclair pour moi. Je courus à l'hôtel de M. de Riparfonds et j'y trouvai Coq-Héron.

—Je puis témoigner de l'exactitude de Coq-Héron à remplir fidèlement la commission que vous lui avez donnée, dit Paul-Emile.

—Plût à Dieu qu'une charmille ne se fût pas trouvée

entre vos seigneuries et le pont Neuf! reprit frère Jean.. A l'heure qu'il est, le coquin serait mort!

—Bon! ce n'est que partie remise! s'écria Paul-Emile.

—Hum!... je vous préviens que le renard est subtil.

—Soit! mais les chasseurs ne sont point sots.

—On verra bien, dit frère Jean. A sept heures, je m'acheminai donc vers le pont neuf; mon homme y était déjà; la mine haute, le dos contre le parapet, es bras croisées, raide comme un pieu et sinistre comme un fossoyeur. Il tira sa montre et la regardant:—Vous êtes exact, me dit-il.—C'est mon métier, répondis-je.—Ca, voyons, répliqua-t-il, j'ai une expédition à vous proposer.—Contre M. de Chavailles! m'écriai-je. — Qu'en savez-vous? dit-il alors en attachant sur moi ses yeux qui de ternes qu'ils étaient devinrent tout d'un coup plus vifs que des diamants. Je compris que j'avais fait une sottise, et voulus la réparer; mais mon diable d'homme fronço le sourcil. Il m'interrompit d'un : C'est bon! qui disait tout le contraire; après quoi il entama le fond de l'affaire.

—Et de quoi s'agissait-il? demanda Hector.

—Oh! de surveiller avec soin les pas d'un gentilhomme qui a tout l'air de ressembler à votre seigneurie.

—Il ne m'a donc pas nommé?

—Jai eu la maladresse de ne lui en pas laisser le temps!

—Comment cela?

—Tandis qu'il causait, mes yeux allaient de côté et d'autre pour voir si vous n'arriviez pas. J'avais beau vouloir prendre un air attentif, je ne tenais pas en place.

—Ah! frère Jean! frère Jean! s'écria Paul-Emile, voilà de ces étourderies qui sont impardonnables chez un homme de votre expérience.

—Je mérite tous vos reproches... Je le sais! Mais

qu'y faire? Il y a des heures où les professeurs ne sont pas plus habiles que les écoliers. Il y eut un instant où, croyant vous apercevoir, je tournai brusquement la tête. Mon homme s'arrêta court, regarda le cavalier dont l'arrivée m'avait trompé, et me saluant:—Je n'aime pas, dit-il, qu'on s'occupe des passants alors que je parle... Il est clair que vous attendez quelqu'un. Bonsoir, je m'en vais.—J'essayai de l'arrêter, mais ce fut vainement. Mes discours et mes serments n'y purent rien.—Non, non, reprit-il, on voit ce qu'on voit; vous avez vos affaires, j'ai les miennes... ne les embrouillons pas...—Le regard qui accompagna ces paroles en expliquait le sens; il était froid, dur et net comme une flèche. Je restai coi et il partit.

—Vous ne l'avez pas suivi? demanda brusquement Coq-Héron.

—Je n'y ai pas manqué; mais mon coquin n'est pas de ceux qu'on suit sans qu'ils s'en doutent. A peine avais-je fait cinquante pas derrière lui dans la rue de la Monnaie, qu'il se retourna, me salua de la main et disparut dans une allée. Son geste m'avait donné de l'humeur. Je m'élançai bien résolu cette fois à lui chercher querelle; mais j'eus beau tourner de la maison qui faisait l'angle de la rue de l'Arbre-Sec, entrer dans l'allée et fureter partout, il me fut impossible de découvrir le bout de son manteau.

—Vous verrez que la maison a deux ou trois sorties, dit Paul-Emile.

—C'est ce que j'ai pensé; mais, jour de Dieu! il n'a qu'à se bien tenir à présent!... Je prends ma part de votre inimitié, monsieur le marquis; et, aussi vrai que j'ai du poil au menton, je vous en rendrai compte.

—Dites-moi, répondit alors Hector, qui, depuis quelques instants, réfléchissait profondément, vous n'avez rien négligé, si ce n'est de me dire le nom de ce bandit.

—Ah! le nom? Je lui en connais deux... Lequel est le bon?

—Ni l'un ni l'autre, sans doute, interrompit M. de Fourquevaux.

—C'est probable, reprit frère Jean, ces gens-là changent de nom comme les galants de la cour de manchettes.

—Voyons ces noms, demanda Hector.

—Au commencement il s'appelait maître Simon.

—Maître Simon! s'écrièrent Hector et Paul-Emile en même temps.

—Ah! il paraît qu'on le connaît ici!

—Oui, un peu, mais ensuite, le second nom? ajouta M. de Chavailles.

—Ensuite, maître Simon se nomme le chevalier de Saint-Claire.

—Le chevalier! reprirent ensemble Hector, Paul-Emile et Coq-Héron.

—Eh! eh! il y a de l'écho! dit frère Jean, qui se frottait les mains... Vous avez donc entendu parler du chevalier?

—Quelquefois, répondit M. de Fourquevaux; nous ne pouvons même pas vous dissimuler qu'il est de notre connaissance particulière.

—Mauvaise connaissance, mon gentilhimme, très-mauvaise, en vérité, et qui vous donnera beaucoup d'embarras, si vous lui en laissez le temps.

—On économisera sur le temps, mon brave, c'est moi qui vous en réponds.

—Et vous avez raison, vive Dieu! C'est un tigre que cet homme-là! Ah! si l'on savait seulement où est sa tanière!

—Je le sais, moi, dit Hector.

—Vous? s'écria frère Jean, en se levant de table.

—Vous souvient-il, mon cher comte, de cette lettre

que Coq-Héron a prise à l'auberge du *Broc d'Argent?* ajout M. de Chavailles.

—Celle qui devait être remise au bagon de Klein ? répondit Paul-Emile.

—Précisément. Elle contenait une adresse...

—Oui, dit Coq-Héron, à l'auberge du *Roi David*, rue de l'Arbalète.

—C'est là que demeure maître Simon, c'est-à-dire le chevalier de Saint-Clair.

—Parbleu! s'écria frère Jean, la main étendue, je le saurai demain, et si le chevalier a l'imprudence de se montrer, je jure de le tuer sur place comme un serpent.

—Morbleu! je le jure aussi, dit Coq-Héron.

—Et moi donc! répéta Paul-Emile entraîné par l'élan de l'ex-ermite.

Trois épées étaient sorties du fourreau et brillaient aux clarté des bougies.

—Un instant, messieurs, la haine m'appartient, dit Hector en abaissant les épées, je ne la cède à personne, et si Dieu permet que le chevalier s'offre à ma vue, le premier coup c'est moi qui le porterai.

—A vous le premier, dit Paul-Emile; mais à moi le second, si vous le manquez, ce qu'à Dieu ne plaise!

Hector tendit la main à son frère d'armes, et, reprenant la parole:

—Messieurs, dit-il, il se fait tard, et les gens de coeur attendent le jour pour traquer leur ennemi. Nous savons où le tigre s'abrite; à demain donc!

—A demain donc! dirent frère Jean et Coq-Héron.

---

## XXXVIII

## LA RUE DE L'ARBALETE

Le lendemain, au point du jour, la voix bruyante de frère Jean, qui avait passé la nuit à l'hôtel de M. de Riparfonds pour être plus vite en mesure d'agir, réveilla Hector, Paul-Emile et Coq-Héron.

—Holà! hé! criait-il, ne laissons pas à l'oiseau le temps d'ouvrir ses ailes.

La troupe des coalisés fut debout en un instant, et partit à pied dans la crainte que l'arrivée de quatre hommes à cheval n'inspirât quelque soupçon à l'hôtelier du *Roi David.* La rue de l'Arbalète ,située à l'une des extrémités de Paris, était alors l'une des plus pauvres et des plus désertes du faubourg Saint-Jacques. Elle se composait de quelques maisons vieilles et noires rangées irrégulièrement des deux côtés d'un ruisseau dont les sinuosités capricieuses détrempaient la moitié de la rue. Entre les maisons basses et branlantes s'étendaient de larges enclos fermés de murs, et des hangars qui servaient de magasins aux artisans du faubourg. Une population nombreuse de poules et de canards errait au milieu de la rue, picotant sur le sol et barbotant parmi les flaques d'eau. De pauvres femmes travaillaient sur le pas des portes, et des tonneliers ajustaient, sous l'ombre des auvents, leurs douves et leurs cerceaux à grands

coups de maillet. M. de Fourquevaux soupira en posant le pied sur le sol humide et gras de la rue.

—Qui m'eût dit, s'écria-t-il, que la Sologne fût i voisine du Palais-Royal!

A l'heure où la troupe des coalisés parut à l'une des extrémités de la rue, le soleil commençait à percer le brouillard pesant qui s'étendait sur les deux rives de la Seine, accrochant ses flocons de vapeurs ternes au bord des toits, des visages de jeunes filles coiffées de bonnets de nuit se montraient derrière les carreaux verdâtres des fenêtres, et des enfants vêtus de loques et les cheveux tout ébouriffés, s'attachaient avec une inquiète curiosité aux pas des quatre aventuriers. Frère Jean, dès longtemps familiarisé avec ces sortes d'expéditions, arrêta la petite troupe dans un coin et tint conseil.

—Messieurs, dit-il, quand on chasse à l'homme — le plus difficile de tous les gibiers—il est bon de prendre ses précautions. Notre arrivée effarouche tout le quartier.

—Voilà qui m'explique pourquoi les habitants en sont si laids, dit M. de Fourquevaux.

—Ces marmots qui nous précèdent font plus de bruit qu'une troupe d'oie sauvages et ne manqueront pas de trahir notre expédition.

—En conséquence, je crois, dit Paul-Emile, qu'il convient de leur couper un peu les oreilles pour les engager à se disperser.

—Excellent moyen pour exciter une sédition!

—Que faire alors?

—Nous séparer, afin de diviser l'attention, dit Coq-Héron.

—Bien parlé, l'ami, répliqua frère Jean.

—Séparons-nous donc, s'écria Paul-Emile.

—Eh! mon gentilhomme, vos jambes vont plus vite que la tête, dit l'ex-ermite en retenant M. de Fourque-

vaux qui faisait mine de s'en aller; nous traquons un loup... ne négligeons rien.

—Moi, dit nonchalamment le comte, je suis d'avis que le moyen le plus court est toujours le meilleur. Tombons sur l'auberge du *Roi David,* enfonçons la porte, cassons les reins à la valetaille qui tenterait de s'opposer à notre passage, visitons l'édifice des caves aux greniers, et passons le chevalier au fil de l'épée.

—Eh! monsieur, au premier bruit, le chevalier grimpera sur les toits comme un chat, ou filera par les derrières comme un valet que l'on chasse.

—Alors plantons-nous aux quatre angles de la maison et mettons-y le feu; nous verrons bien si le chevalier s'en va par la cheminée comme le diable.

—Délicieux moyen pour que le guet accoure aux premières étincelles.

—De façon que mon plan de campagne ne vaut rien?

—Rien du tout.

—Merci.

—Il n'y a pas de quoi.

—Eh bien! voyons le vôtre, dit Hector.

—L'un de nous va se mettre en embuscade à l'une des extrémités de la rue; un autre se posera à l'autre bout, afin d'intercepter les issues.

—Bon! dit Coq-Héron, il faudra avoir bon pied et bon oeil.

—Pendant que deux d'entre nous feront le guet, les deux autres marcheront droit à l'auberge du *Roi David*...

—Et couperont le nez à l'aubergiste! dit Paul-Emile en se frottant les mains.

—Non pas!

—Ah! c'est juste! cela tient au vieux plan!...

—On demandera poliment à parler à maître Pierre Simon.

—Et notre homme sera empoigné aussitôt qu'il se présentera.

—S'il se présente! dit Hector.

—Quoi! vous en doutez? s'écria Paul-Emile.

—Le doute est le fils de l'expérience! dit frère Jean.

—C'est une vilaine parenté; mais à vrai dire je serais ravi que la chose se passât ainsi.

—Pourquoi, s'il vous plaît?

—Parce que, s'il tarde à venir, nous mettons le feu à l'établissement—j'y tiens, quoi que vous en disiez—et à moins que le chevalier ne soit une salamandre, force lui sera de sortir.

—On y pensera, dit frère Jean en riant.

Coq-Héron, qui ne disait mot, fit un petit signe de tête, qui ne laissait aucun doute sur son opinion, conforme en tout à celle du gentilhomme.

—Maintenant, dit Hector, il s'agit de partager les emplois.

—Moi je suis pour la partie active; elle est plus conforme à mon tempérament, dit Paul-Emile.

—C'est précisément celle qu'il est impossible de vous confier, mon cher comte, dit Hector, à cause même de l'impétuosité de ce tempérament.

M. de Fourquevaux se récria; mais frère Jean, qui s'était réservé le commandement de l'expédition, vint en aide à M. de Chavailles.

—Permettez, dit-il, le chevalier—c'est ma crainte—nous reconnaîtra au premier coup d'oeil; quelque porte secrète lui donnera toute facilité de s'enfuir et c'est alors que le beau rôle vous appartient!

—Ai-je permission de le tuer? demandan vivement Paul-Emile.

—Oui, répondit Hector.

—Alors, j'accepte.

—Vous aurez le brave Coq-Héron pour second, reprit l'ermite... Quant à M. le marquis, c'est à lui que

l'honneur de rendre visite à l'auberge appartient; je le prie seulement de m'admettre dans sa compagnie.

—C'est entendu, mais les enfants? dit Hector en jetant un coup d'oeil sur les marmots qui l'entouraient à quelque distance.

—Oh! c'est fort simple... vous allez voir.

Là-dessus frère Jean, tirant de sa poche une poignée de menue monnaie, s'adressa à cette troupe de petits curieux:

—Ecoutez, mes enfants, leur dit-il, j'ai là une quantité de pièce de douze sous fort luisantes, vous plaît-il de les gagner?

—Oui! oui! crièrent-ils tous à la fois en se rapprochant.

—Vous allez donc, mes petits chérubins, courir sur le quai des Tournelles où quelques cavaliers de mes amis sont à m'attendre; vous les conduirez ici... Voilà pour la peine, et le premier qui reviendra aura trois pièces de vingt-quatre sous. Courez!

Les marmots se jetèrent sur les pièces de douze sous et disparurent comme une volée de moineaux.

—A l'auberge, à présent, dit l'ermite; et vous, messieurs, en sentinelle!

Coq-Héron courut vers l'une des extrémités de la rue; Paul-Emile se dirigea vers l'autre, et frère Jean prit, en compagnie d'Hector, le chemin de l'auberge du *Roi David.*

Cette auberge, située à peu près vers le milieu de la rue de l'Arbalète, était entourée de jardins séparés de la rue par de vieilles murailles, et présentait au regard deux corps de logis d'inégale hauteur reliés entre eux par une espèce de grand pavillon peint en jaune avec des contrevents rouges. Un gros ormeau ombrageait le devant de la porte, au-dessus de laquelle on voyait, sur une large enseigne, une figure d'homme barbu habillé d'une robe bleu céleste, qui jouait de la harpe sous un

arbre à pomme d'or semblables à ceux que la fable fait croître au jardin des Hespérides. Une fontaine coulant dans une auge occupait l'un des côtés de la porte pour le service des chevaux. On voyait de l'autre côté deux larges bancs de pierre polis par les oisifs qui venaient y médire et causer soir et matin, et tout contre la porte, à l'angle de l'un de ces bancs, dormait dans sa niche un énorme chien dogue, accroupi le museau sur ses pattes. Un marmiton plumait une poule devant la porte, un couteau de cuisine à la ceinture et son bonnet blanc sur l'oreille.

—Hé! l'ami! le maître de céans, s'il te plaît? demanda frère Jean.

Le marmiton ôta son bonnet.

—Mon maître est à l'écurie; mais si c'est quelque chose qu'on puisse faire pour vous, messieurs, parlez, dit-il, je suis à vos ordres.

—Nous aurions affaire à maître Pierre Simon, répondit Hector d'un air tranquille; peux-tu nous conduire à lui?

Le garçon prit l'écu que M. de Chavailles venait de glisser dans sa main et se gratta l'oreille.

—Maître Pierre Simon? dit-il

—Oui.

—Voilà un nom qui me revient... Mais je ne sais pas au juste s'il y a un homme de nom-là dans notre auberge.

—Cherche bien, reprit Hector en faisant glisser un nouveal écu de ses doigts dans ceux du garçon.

—Oh! je cherche! je chercherai même longtemps, si vous voulez...

—Toujours au même prix? dit frère Jean.

Le garçon sourit d'un air bête.

—Dame! quand on ne sait pas! reprit-il.

—Alors, cours à ton maître, et dépêche-toi.

Le garçon tourna les talons et disparut sous une porte basse.

—Cet animal-là, dit frère Jean, a l'air trop niais pour n'être pas un peu fin. Il vous aurait soutiré tous vos écus peu à peu sans parler... Je me connais en physionomies.

—Le maître parlera-t-il plus clairement?

—Il dira oui ou non, tout au moins.

Le maître de l'auberge arriva sur ces entrefaites. C'était un petit homme gras, replet, haut en couleur, avec un front bas, les yeux gris, les cheveux fauves, de grosses lèvres, et un nez de carlin aplati entre deux joues rebondies et luisantes. Mais malgré cette enveloppe épaisse, la physionomie de l'aubergiste exprimait à un haut degré l'astuce et la réserve.

—Hum! murmura frère Jean, voilà un aubergiste qui estdu bois dont on fait les ermites.

L'hôtelier ôta le bonnet de peau qui couvrait son chef, salua bien bas les deux visiteurs, et, leur montrant des sièges, les prit poliment de s'asseoir.

—C'est inutile, dit frère Jean, ce que nous avons à vous demander est de si peu d'importance que ce n'est pas la peine de vous faire perdre votre temps.

—On ne le perd jamais avec des cavaliers tels que vous, répondit l'aubergiste.

Ce ton de politesse humble et patiente et cette réserve n'étaient point du goût d'Hector et de son compagnon: ils auraient préféré un aubergiste bruyant et bavard: mais frère Jean, qui n'amait pas à tergiverser, prit son parti résolument et aborda la question en face.

—Vous avez chez vous, dit-il, un cavalier du nom de maître Pierre Simon, auquel ce seigneur et moi nous avons affaire; veuillez nous conduire à lui promptement.

—Vous avez dit? demanda l'aubergiste d'un air attentif.

—Maître Pierre Simon, répéta Hector.

Le maître du Roi David se frotta le menton sans répondre, de l'air d'un homme qui rassemble ses souvenirs.

—Maître Pierre Simon, murmura-t-il, comme s'il se parlait à lui-même... Voilà un nom qui ne m'est pas tout à fait inconnu... maître Pierre...

—Simon, ajouta frère Jean.

—Oui, oui, j'entends bien; ce nom-là sonne à mon oreille... ne pourriez-vous pas m'aider un peu?

—Vous l'avez chez vous ou vous ne l'avez pas, dit Hector impatienté... voilà qui est clair.

—Sans doute... s'il n'est pas ici, il faut qu'il soit ailleurs... là est la question.

—Parbleu! vous avez bien quelque registre sur lequel vous inscrivez vos locataires... Consultons-le.

—Oh! il est si mal tenu!

—Qu'importe! reprit l'ermite en faisant un pas.

—Ce n'est pas la peine, dit l'aubergiste en retenant le compagnon; c'est ma femme qui se charge de ce soin et, entre nous, je crois que la bonne créature ne sait pas écrire.

—Voilà un rusé compère, mâchonna Hector entre ses dents.

—Mais, reprit le drôle, ne pourriez-vous pas me dire, vous qui le connaissez si bien, ce que fait ce maître Pierre Simon? Il y a deux ou trois Simon dans le quartier.

—Il y en a mille à Paris! s'écria Hector qui commençait à perdre patience.

—C'est pour cela, répondit l'aubergiste avec un grand flegme.

Il croisa ses mains sur son ventre, et faisant tourner ses pouces l'un sur l'autre, il attendit.

—C'est un voyageur, un homme qui va et vient un peu partout, dit M. de Chavailles auquel frère Jean avait poussé le coude pour l'engager à se modérer.

—Ceci est un renseignement.

—Clair, net, précis, dit frère Jean.

—Couci, couci! reprit l'aubergiste en hochant la tête. Malheureusement il ne suffit pas... Je vois tant de vayageurs de tous états et de tous pays!

—Quoi! le nom et la profession... ce n'est pas assez? dit Hector qui avait envie d'étrangler l'aubergiste.

—Hélas! non... j'ai si peu de mémoire... — un mot, cependant, messieurs; oserai-je vous demander de quelle part vous venez?

—Voici le moment de réussir ou d'échouer, dit en luimême M. de Chavailles, et assurant son regard, de l'air le plus tranquille du monde, il répondit:

—De la part du baron de Klein.

—Ah! fit l'aubergiste en clignant les paupières.

—Et pour une affaire pressée.

—Bon! reprit l'aubergiste dont les petits yeux gris s'étaient enflammés tout d'un coup.

—Le baron attend... dépêchez-vous, je vous prie.

—Est-ce tout?

—Comment, tout?

—Je veux dire par là si vous n'avez rien de plus à m'apprendre, rien à me remettre.

—Rien!

Les trois interlocuteurs restèrent un instant en face les uns des autres, s'observant du coin de l'oeil sans plus parler; mais rompant enfin le silence:

—Eh bien, messieurs, dit l'aubergiste, d'un air tout contrit, décidément, et toute réflexion faite, je n'ai pas la moindre connaissance de ce maître Simon.

—Cherchez bien! dit frère Jean.

—Oh! c'est inutile! la mémoire m'est revenue.

Frère Jean eut un instant l'envie de bâillonner l'aubergiste et de fouiller la maison du haut en bas, mais une courte réflexion l'arrêta. Si maître Pierre Simon, comme il en avait la certitude, était dans la maison,

n'avait-il pas eu le temps de s'échapper par quelque issue secrète ? On n'obtiendrait donc rien par la violence, etmieux valait attendre une autre occasion.

—Il paraît qu'on nous a trompés, dit froidement frère Jean à Hector, rentrons chez nous et cherchons ailleurs maître Simon. Quant à vous, mon brave, reprit-il en s'adressant à l'hôte, acceptez cet écu pour la peine que nous vous avons donnée.

Tout cela fut dit d'un air à tromper le recors le plus fin. Hector connaissait trop frère Jean pour se fier à cette apparente naïveté; mais il jugea que quelque projet se cachait là-dessous, et il ne souffla mot. L'aubergiste prit l'écu et s'inclina.

—Je crois, messieurs, dit-il au moment où les deux cavaliers allaient se retirer, qu'il y a une auberge du Roi David à l'autre bout de Paris, du côté de la porte Montmartre... Peut-être feriez-vous bien de vous renseigner par là.

—Merci, mon camarade, s'écria frère Jean d'un air ravi; voilà un avis précieux, et nous ne manquerons pas de le suivre. A la porte Montmartre, dites-vous?

—Oui.

—J'y cours de ce pas.

Hector et frère Jean partirent incontinent comme des gens pressés d'arriver, et l'aubergiste les salua avec une bonhomie pleine de malice.

—Çà, voyons, dit Hector, qui marchant fort vite à côté de frère Jean, pourquoi ce brusque départ? Un homme tel que vous ne fait rien sans motif. Quel est le vôtre?

—Eh! mordieu! je tiens à ce que ce digne coquin nous prenne pour ce que nous ne sommes pas, des oisons à mener par le nez.

—Et puis?

—Maintenant qu'il est bien convaincu de notre bêtise, il rassurera M. le chevalier, et c'est là où je l'at-

tends. Je m'établis dans le voisinage et vous rendrai bon compte de ce mystérieux personnage, bon gré, mal gré.

—Il est sur ses gardes!

—Je vous dis que l'aubergiste nous prend pour des sots. Avez-vous remarqué son sourire quand il nous a salués? Ce sourire-là est la seule imprudence qu'il ait commise.

Frère Jean fut relever Coq-Héron de sa faction, Hector s'en alla prendre Paul-Emile, qui, pour gagner du temps, contait fleurette à une jolie fille du quartier, et. sur l'avis de l'ermite, on se réunit dans un cabaret pour se rafraîchir un peu et se concerter. On apporta des bouteilles et frère Jean remplit les verres.

—Çà, voyons, dit-il en appuyant ses coudes sur la table. le conseil est assemblé; que ceux qui ont de bons avis à proposer les proposent.

—Moi, dit M. de Fourquevaux, j'opine pour qu'on donne l'assaut à l'auberge, sans plus tarder, et qu'on pende un peu l'aubergiste, afin de l'engager à parler.

—Ménageons la corde, dit frère Jean, elle est hors de prix par les fripons qui courent.

—Votre projet à vous, quel est-il? demanda Hector.

—Le voici:

—Demain, je m'habillerai en soldat et prendrai mes cantonnements aux environs du Roi David. Un peu d'argent blanc me mettra dans l'intimité des garçons qui me laisseront visiter les lieux; je boirai des petits verres avec l'aubergiste, qui ne me reconnaîtra pas, et le chevalier sera bien fin s'il m'échappe.

—Bon! s'écria Coq-Héron, si vous avez besoin d'un aide, je m'enrôle.

Tout à coup frère Jean saisit vivement M. de Chavailles par le bras, et imposant silence à chacun des coalisés, il étendit le bras droit vers la porte vitrée qui les séparait de la rue. Tous regardèrent à la fois du même

côté. Un homme passait en se dandinant, le feutre sur le côté, le poing sur la garde de sa rapière et le nez au vent comme un limier.

—Coquelicot! s'écria Hector.

—Chut! murmura l'ermite, voilà, si je ne me trompe, un coquin qui m'aidera à trouver le but... le drôle est sur la piste.

De petits rideaux de cotonnade à carreaux rouges et blancs qui tombaient à demi sur les vitres, assombrissaient le cabaret; Coquelicot ne pouvait rien voir de ce qui se passait dans l'intérieur; il regarda d'un air distrait, et continua sa marche indolente.

—Eh bien? dit Paul-Emile.

—C'est le diable qui me l'envoie, reprit frère Jean.

—Coquelicot est-il son laquais? reprit M. de Fourquevaux.

—C'est tout au moins son commensal. Ne comprenez-vous pas que le chevalier, ne voulant plus de mes services, s'est adressé à Coquelicot? A nous deux, mon gars!

Et ouvrant discrètement la porte du cabaret, frère Jean courut sur les pas de Coquelicot. Dix minutes après, il était de retour.

—J'en étais sûr, dit-il; mon drôle s'est arrêté devant l'auberge du Roi David; l'hôte lui a parlé deux minutes, et ils sont entrés de compagnie. Il nous fallait un mot de passe; nous savons où le trouver à présent, et Coquelicot nous le donnera.

—Hum! dit Coq-Héron, ce Coquelicot a l'air fort maussade... Est-il bien sûr que nous ayons ce mot?

—Très-sûr, ami Coq, très-sûr; car si Coquelicot pousse l'impolitesse jusqu'à me le refuser, je pousserai l'entêtement jusqu'à le lui prendre.

---

## XXXIX

## LE PALAIS-ROYAL

Tandis que M. de Chavailles et son lieutenant frère Jean employaient tout leur temps et tous leurs soins à surprendre le chevalier, Cydalise, éprise d'une amitié sérieuse et profonde pour Christine, — peut-être un peu parce que Christine ne lui ressemblait en rien, — ne négligeait aucune occasion de porter à la recluse les consolations et l'espérance dont elle avait tant besoin; mais la comédienne s'obstinait à ne plus parler au marquis et, sous mille prétextes, renvoyait les explications qu'il lui demandait sans cesse.

—Laissez-moi faire, disait-elle, je suis en bo[illegible] min, et puisque je me suis chargée du rôle assez [illegible] cile de la Providence, donnez-moi toute liberté d'acti[illegible].

Et quand il insistait, elle lui coupait brusquement [illegible] parole.

—A chacun son affaire, reprenait-elle, occupez-vo[illegible] de nous délivrer du chevalier, je réponds de délivr[illegible] Christine... Mais prenez garde; un mot, une impr[illegible]dence pourraient tout perdre.

Et là-dessus elle lui tournait le dos en fredonna[illegible]. L'air de Cydalise montrait bien à M. de Chavailles qu'el[illegible]le en savait plus long qu'elle ne voulait le dire, et qu'en somme les nouvelles n'étaient pas mauvaises; elle l'a[illegible]vait assuré d'ailleurs que mademoiselle de Blettar[illegible]ns

vivait, et cette assurance lui donnait le courage d'attendre. De son côté, frère Jean ne perdait pas son temps; un matin, Hector avait vu entrer chez lui un homme vêtu d'un habit de camelot gris, sans épée, un vieux bonnet de peau de renard sur les yeux, et l'air si défait et si misérable qu'il allait machinalement tirer sa bourse pour lui offrir quelque argent, lorsque cet homme partit d'un éclat de rire prodigieux.

—Eh! dit le visiteur quand il eut fini de rire, l'expérience a réussi!... et il enleva son bonnet.

—Frère Jean! s'écria Hector.

—Lui-même, qui voulait s'assurer de l'efficacité de son déguisement. Mon plan de campagne est dressé.

—Enfin! dit Hector avec un grand soupir.

—Oh! monsieur le marquis, bien qu'il ne s'agisse pas de Berg-op-Zoom ou de Nimègue, la bicoque de la rue de l'Arbalète a bien ses petites difficultés.

—J'en sais quelque chose.

—Je connais les heures auxquelles notre ami Coquelicot a l'habitude de s'absenter. Dès demain, je commence mes opérations. La ruse d'abord, et si la ruse ne ...it pas, eh bien! nous emploierons les moyens coër...

—Le moment venu, ne manquez pas de m'avertir.

—La place est investie; quand il faudra donner l'assaut, comptez sur moi.

Frère Jean renfonça le bonnet de peau de renard sur ses sourcils, rajusta la barbe grise dont il s'était affublé, et partit. Cependant le duc d'Orléans, qui aimait assez à varier ses plaisirs, donnait quelquefois de petites fêtes, qui se composaient de morceaux d'opéra et de scènes de comédie. Les personnes de son particulier le plus intime assistaient sules à ces représentations, auxquelles succédaient toujours de petits souper où la gaieté ne manquait pas. Mme d'Argenton présidait à ces réunions, dont la musique et l'esprit faisaient tous les frais.

MM. de Riparfonds et de Fourquevaux, Hector aussi, quand il se trouvait à Paris, étaient de droit du concert et du souper, qui se prolongeaient fort avant dans la nuit. Un jour donc, le prince prévint ses intimes qu'il y aurait le lendemain comédie et musique au Palais-Royal, et les pria de l'aider à passer joyeusement les heures. Paul-Emile s'engagea pour trois, et tint parole. Cydalise était de la partie. En sa qualité de soubrette attachée à la Comédie-Française, elle avait un rôle à remplir dans un intermède, et, l'heure venue, dans les plus frais atours, elle parut l'une des premières dans les coulisses. Quelques dames de la cour, en petit nombre, de la connaissance de Mme d'Argenton, garnissaient les loges; quelques seigneurs, choisis parmi les plus jeunes, se promenaient des galeries aux coulisses et des coulisses au foyer. On sait que c'était un peu la mode alors, parmi les gentilshommes des meilleures maisons, de figurer dans les ballets, et depuis que le roi Louis XIV avait daigné paraître sur les planches en costume d'Apollon, la chorégraphie était en grand honneur à Versailles. Il arrivait souvent que des intermèdes de danses séparaient l'opéra de la comédie; de jeunes courtisans se plaisaient à remplir les principaux rôles, et l'on voyait alors les héritiers des plus beaux noms de France endosser la cuirasse dorée de Persée ou s'armer du caducée de Mercure. Dans ces solennelles occasions, les grandes dames s'amusaient à se parer des attributs mythologiques d'Amphytrite ou d'Hébé. Mais le duc de Riparfonds y passait avec sa superbe austérité à l'épreuve de toutes les flèches de Cupidon, comme une cuirasse bien trempée est à l'épreuve des balles, et M. de Chavailles y promenait la distraction d'un homme dont le coeur poursuit une chimère. En revanche, Paul-Emile soupirait, parlait et agissait pour trois. Madame, la duchesse de Berry assistait à la représentation à demi cachée dans une petite loge d'avant-scène; dès son arri-

vée au Palais-Royal, Hector, comme l'alouette fascinée par le miroir de l'oiseleur, s'était approché de la princesse pour la saluer.

—Vous verra-t-on sur la scène, M. le marquis? lui dit-elle.

—Vraiment non, madame; je ne suis qu'un mortel, et le costume des dieux ne me tente pas.

—Eh! monsieur, le costume est joli, et la profession n'est pas si déplaisante.

—Encore faut-il avoir les qualités de l'emploi.

—Vous êtes d'une modestie désespérante! En quoi, s'il vous plaît, les fonctions que remplissait Jupiter au temps d'Io ou de Sémélé sont-elles si difficiles?

—Ma foi, madame, l'occasion ne s'est jamais présentée pour moi de les essayer.

—Ah!

—Et ma modestie, qui est peut-être de la fierté, je l'avoue, attend que l'occasion me surprenne en simple appareil de mortel, colonel au service du roi.

—C'est-à-dire qu'à l'emploi d'Apollon, vainqueur des nymphes, vous préférez le rôle du beau Pâris, vainqueur des divinités?

—Eh! madame, si je répondais oui, que penseriez-vous de moi?

—Que vous avez peut-être raison, répondit la princesse avec ce fin sourire qui la rendait si séduisante.

—Votre approbation me décide, et je renonce pour toujours à l'Olympe.

—Pour rester sur le mont Ida, où vous attendrez que quelque déesse viennent vous chercher.

Hector hocha la tête.

—Voilà de ces rêves qu'on fait toujours, mais auxquels on ne croit jamais, reprit-il; Diane est morte.

—Qui sait? répondit la princesse, qui, des gentilshommes de la maison du duc d'Orléans entrèrent et l'entretien en resta là.

—O Circé! murmura Hector en quittant la princesse.

Il était clair que s'il n'avait pas aimé Christine, il aurait adoré follement la duchesse de Berry. Vers le milieu de la soirée, au moment où Thésée poursuivait la reine des Amazones et la désarmait, Cydalise se leva d'un banc de gazon autour duquel Ulysse, Dorante et deux officiers de mousquetaires traçaient un demi-cercle, et prenant le bras d'Hector, l'entraîna derrière une grotte de carton. Elle avait un petit air grave et mystérieux qui donnait fort à penser au marquis; il regarda sans parler, mais d'un façon à lui faire comprendre ce qui se passait en lui.

—Oui, oui, dit-elle, je vous entends; et c'est *d'elle* que je vous viens entretenir.

Hector pressa les mains de Cydalise avec effusion et les baisa passionnément.

—Voyez, reprit-elle, la magie d'un souvenir! Christine serait ici, à ma place, que vous n'eussiez pas mieux fait.

—C'est qu'il y a des circonstances où l'amour et l'amitié sont frère et soeur.

—J'accepte la parenté, bien qu'à vrai dire elle ne soit pas sans péril... Vous souriez?

—Un peu.

—Eh bien! vous avez tort.

—Pourquoi cela!

—Je suis si peu accoutumée à l'indifférence, que la vôtre m'a surprise et quelque peu dépitée.

—Ah bah!

—Cela vous étonne?

—Beaucoup.

—On est donc bien jeune à l'armée?

—Ma foi! les jours y durent vingt-quatre heures et les mois trente jours, ni plus ni moins qu'ailleurs.

—Il faut croire alors que l'âge est une affaire de latitude. A Marly, on a généralement cinquante ans

quand on en paraît trente au plus; mais en Flandre on n'en a pas plus de seize ou dix-huit, lorsque, tout compte fait, on semble en avoir vingt-sept ou vingt-huit.

—Où tend cette arithmétique, s'il vous plaît?

—Elle tend, ingrat, à vous dire que j'ai failli vous aimer, parce que vous ne m'aimiez pas!

—Quelle folie!

—C'est de la logique au féminin; mais votre fuite d'il y a cinq ans a un peu amorti ce beau feu, et le temps, l'absence aidant, a fait le reste.

—Vous êtes adorable!

—Cela ne vous regarde plus. A présent que ma confession est terminée, laissez là Cydalise et parlons de Christine.

—Vous l'avez vue?

—Oui.

—Où est-elle?

—Voilà justement ce que vous ne saurez pas. Mais il dépend de vous de la voir.

—Que faut-il faire?

—M'obéir en tout.

—Je suis prêt.

—Le lieu où mademoiselle de Blettarins s'est retirée n'est pas sûr; on le connaît. Il importe d'en trouver un autre où il soit impossible de la découvrir.

—C'est facile.

— Occupez-vous-en toute suite.

—Ce serai fait demain.

—Ce n'est pas tout encore.

—Parlez vite.

—Il serait urgent qu'on instruisit le roi de la position de M. de Blettarins et qu'on intéressât sa générosité à lui pardonner.

—Voilà qui est moins aisé.

—Oui, mais c'est là le plus important.

Iector réfléchit quelques minutes.

—Eh bien! dit-il, je consulterai Guy, il me donnera un bon conseil, et mieux que cela peut-être.

—Dépêchez alors!

—Votre hâte me fait peur.

—Et votre peur se hâte trop... Le danger n'est pas venu, mais je le prévois, et c'est pour cela que je cours au-devant des précautions.

Une sonnette tinta dans les coulisses et deux ou trois naïades passèrent en agitant leur ceintures de roseaux.

—Voilà le ballet fini, dit Cydalise; on attend Lisette, et je me sauve.

Hector, resté seul, se mit en quête de M. de Riparfonds et le découvrit dans un coin du foyer, où il s'employait à ramener la paix entre deux Tritons qui se querellaient à propos d'un bouquet perdu. M. de Chavailles le prit à part et lui raconta l'entretien qu'il venait d'avoir avec Cydalise. M. de Riparfonds l'écouta attentivement.

—Cydalise, dit-il ensuite, est une personne avisée et qui ne manque pas de sens, malgré ses airs évaporés. Si elle vous a parlé de la sorte, c'est qu'il y a urgence.

—C'est ce qui m'a paru.

—Je ne suis pas en position de pouvoir beaucoup sur l'esprit du roi, bien que tout mon crédit vous soit acquis; mais un homme fera ce que je ne suis pas en état de promettre.

—Quel est cet homme?

—Le duc d'Orléans.

—Consentira-t-il à s'employer pour moi?

—Je l'espère.

—Mais n'est-il pas en mésintelligence avec le roi et fort mal venue de Mme de Maintenon?

—C'est vrai.

—J'ai grand'peur alors que sa protection soit plus nuisible qu'utile à ceux que je veux servir.

—Essayons toujours, répondit Guy.

Guy conduisit Hector dans la loge du duc d'Orléans, et se penchant à l'oreille du prince, le pria de lui accorder un instant d'entretien particulier.

—A présent? demanda le duc.

—Oui, s'il se peut.

—Tandis que Jupiter répand des fleurs symboliques sur les pas de Danaé?

—Laissez tout cela! Jupiter séduira bien Danaé sans vous.

—Est-ce pour affaires sérieuses?

—Oui, monsieur.

—Eh bien! tant pis; je vous préviens que s'il s'agit de guerre, de négociations, d'ambassades, je ne bouge pas.

—C'est plus sérieux que tout cela.

—En vérité?

—Il s'agit d'un amant et de sa maîtresse.

—Ah! diable!

—Celui-là a peur de perdre celle-ci; vous voyez que l'affaire ne souffre point de retard.

—Je vous suis.

—J'en étais sûr.

Guy conduisit le prince et M. de Chavailles dans une pièce écartée.

—Quoi! dit le duc d'Orléans, serait-ce de M. de Chavailles qu'il est question?

—Hélas! oui, répondit M. de Riparfonds.

Le prince tendit la main au colonel et la lui serra cordialement.

—Voilà donc ce qu'on appelle un philosophe? s'écria-t-il d'un air gai.

—La philosophie n'est pas une cuirasse! ditl Hector.

—On le voit de reste!... Mais parlez vite; que puis-je faire pour vous?

M. de Chavailles instruisit le prince des particularités qui rendaient si périlleuse la position de M. de Blet-

tarins et ne lui cacha rien du projet qu'il avait conçu d'épouser Christine. A ce mot de mariage, le duc d'Orléans fronça le sourcil d'un air comiquement affligé.

—Voilà un dénoûment bien vulgaire et comme on en voit dans toutes les comédies, dit-il; l'exposition promettait mieux.

—Le vulgaire est si commode, et pour si peu qu'il m'apporte le bonheur, je m'en contente! répondit Hector sur le même ton.

—Après tout, je ne vous chicanerai pas sur l'emploi que vous faites de votre jeunesse... La fin justifie les moyens.

—Et voilà précisément sur quoi nous venions vous consulter, dit M. de Rïparfonds.

—C'est-à-dire que vos moyens sont embarrassés?

—Oui.

—Si bien que vous avez besoin, tout ensemble, d'un appui auprès du roi et d'un lieu sûr pour y cacher mademoiselle de Blettarins et la dérober à tous les yeux?

—Justement.

—La maison n'est pas ce qu'il y a de plus difficile.

—Encore faut-il bien s'en occuper, dit M. de Riparfonds.

—M. de Chavailles l'aura ce soir.

—Vraiment! dit Hector.

—Et sans peine aucune. Madame d'Argenton possède, sur la lisière du bois de Marly et de Versailles, un pavillon que je lui ai donné pour s'y reposer les jours de chasse. Elle ne fera aucune difficulté de vous le céder, et aura soin de dire au garde que la personne qui l'habite est une dame de sa compagnie. M. de Blettarins et sa fille y seront en toute sûreté. Qui songera jamais à les chercher dans un pavillon qu'on sait à la comtesse?

—Je n'ai point de paroles pour vous remercier, dit Hector.

—Tant mieux! reprit le duc d'Orléans en l'interrom-

pant, je vous connais, et toutes les paroles du monde ne m'apprendraient rien. Mais je vous l'ai dit, là n'est pas le difficile... C'est l'appui auprès du roi qui m'embarrasse.

M. de Chavailles remua les lèvres comme pour parler, et se tut; mais, à défaut de sa bouche, ses yeux parlaient assez clairement.

—Vous avez fort envie de me demander pourquoi je ne me propose pas? dit le prince en souriant.

—C'est vrai.

Le duc d'Orléans appuya doucement la main sur le bras du marquis.

—Vous souvient-il de ce que je vous disais, il y a quelque six ans, au siège de Turin? reprit-il.

—Toutes vos paroles sont là, répondit Hector en frappant sa poitrine.

—Eh bien! rien n'est changé. prince du sang j'étais, prince du sang je suis. Comprenez-vous?

—Que trop.

—Oh! ne vous désespérez pas encore! Ce que je ne puis pas faire directement, d'autres le feront à ma prière... Et si par hasard on me refusait, eh bien! j'affronterais tout!

—Je ne devrais pas insister, reprit Hector, mais votre bonté m'encourage...

—Oh! ne vous gênez pas! Je suis criblé de défauts; — demandez plutôt à M. de Riparfonds; — mais on ne pourra jamais, du moins, me reprocher de ne pas aimer mes amis.

—Eh bien! l'affaire est pressante; puis-je espérer que vous daignerez vous en occuper bientôt?

—Dès demain.

—C'est plus que je n'osais demander.

—Je sais, ajouta le prince, qu'en affaire d'amour, demain c'est quelquefois bien tard; mais nous soupons

cette nuit, et, vous avez pu vous en apercevoir, je ne sais pas faire deux choses à la fois.

Mais il arrivait souvent que le duc d'Orléans tenait plus qu'il ne promettait; malgré l'heure et malgré le souper, il parla à madame d'Argenton de l'affaire de M. de Chavailles.

Au premier mot qu'il lui en toucha, madame d'Argenton voulut écrire sur-le-champ au garde du pavillon, et remit elle-même la lettre à M. de Chavailles.

—Remerciez madame d'Argenton, dit le prince avec grâce, elle n'est pas comme moi, et sait faire à la fois tout ce qui lui plaît.

—C'est que pour moi les affaires de coeur sont les affaires sérieuses, dit-elle, et je ne les remets jamais à demain.

Hector baisa la main de la comtesse et courut porter la lettre à Cydalise, qui faisait des bouts-rimés dans un coin, entre un officier des chasses et un garde du corps déguisé en Vulcain. Cydalise serra la lettre dans son corset et sauta au cou d'Hector.

—Bah! dit-elle en riant, ne vous gênez pas pour me rendre ce que je vous donne; je rapporterai le tout à Christine.

---

# XL

## LE COURS-LA-REINE

Le Cours-la-Reine était, à cette époque, la promenade la plus fréquentée de Paris, l'endroit où l'on était assuré de rencontrer le plus de bourgeois, de gentilshommes, d'étudiants, de clercs, de bateleurs, de soldats de fortune, de grandes dames, de cavaliers, d'aigrefins.

C'est de tristes pensées qui préoccupaient M. de Chavailles qui l'avait entraîné jusqu'à cet endroit. Christine qui courait un danger! Christine qui souhaitait tant!... ne plus la revoir, ne plus s'enivrer de sa beauté, ne plus entendre le gazouillement de sa douce voix, son âme se révoltait à ce cruel supplice.

Il quitta le Cours-la-Reine d'un pas lent et prit la porte Saint-Honoré pour regagner l'hôtel de M. de Riparfonds, indécis, flottant, et ne sachant à quelle résolution s'arrêter. Comme il longeait les maisons, la tête basse, un homme qui sortait de la rue Neuve-des-Petits-Champs le heurta.

—Oh! diable! fit cet homme en trébuchant.

—Qu'est-ce à dire, maraud? s'écria Hector en levant les yeux.

Mais du premier regard il reconnut frère Jean et s'arrêta.

—Parbleu! j'allais chez vous! dit le pensionnaire de M. Voyer-d'Argenson.

—Voilà donc pourquoi vous couriez si fort?

—C'est que le temps presse!

—Bah! le chevalier?...

—Il est à la veille de partir.

—Il faut l'en empêcher.

—C'est pour cela que je suis venu... On est sur ses traces.

—Coquelicot a parlé?

—Non, mais il a bu, et c'est tout comme. C'est un agneau que ce garçon-là pour la naïveté.

—Qu'a-t-il dit?

—Des riens qui seraient perdus pour d'autres, mais qui, pour un homme habile sont des trésors... On sait les heures auxquelles le chevalier et lui ont l'habitude de se voir; on sait aussi qu'il surveille un certain gentilhomme qui m'a tout l'air de vous ressembler fort.

—Oui-dà! j'ai quelque idée alors que ce gentilhomme coupera les oreilles de Coquelicot.

—Et Coquelicot n'aura pas ce qu'il mérite...

A présent qu'il était en face d'une action violente et déterminée, la vie et la volonté rentraient par tous les pores dans le coeur d'Hector. Il secoua les rêves et les inquiétudes qui l'obsédaient comme un fort taureau secoue les insectes qui s'attachent à sa peau, et regarda l'avenir bien en face, le front haut et la main sur la garde de son épée.

—Ce qu'il me faut à présent, c'est le mot de passe: mais ce mot-là je l'aurai demain, reprit frère Jean.

—Croyez-vous que Coquelicot poussera l'indiscrétion si loin.

—Ce que le vin n'obtient pas, le poignard l'arrache...

—Frère Jean!

—Eh! mordieu! monsieur, laissez là vos scrupules... Est-ce qu'on discute avec les loups? Et puis je connais l'homme: quand il sentira la pointe de l'acier, il parlera comme une jeune fille à confesse.

Hector ne fit plus d'objections, se réservant d'intervenir si frère Jean poussait trop loin ses arguments.

—C'est donc pour demain? reprit-il.

—Oui! pour demain... et s'il plaît à Dieu, nous étoufferons le renard dans son gîte!

—Il est inutile de prévenir M. de Fourquevaux, reprit-il; c'est un jeune homme trop fougueux pour les expéditions qui veulent être conduites discrètement. Le seul Coq-Héron suffira.

—Bien!

—De mon côté, j'emmènerai Biscot. Coq-Héron et Biscot ont leur emploi dans mon esprit. Il ne convient pas, en outre, que je vienne vous chercher à l'hôtel... votre sortie pourrait donner l'éveil à ces amis inconnus dont parlent les poètes, et que le chevalier attache peut-être à nos pas.

—Toujours des précautions, comme autrefois.

—Toujours.... Vous sortirez à cheval avec Coq-Héron, comme d'honnêtes gentilshommes qui vont aux champs prendre le frais... Vous aurez soin de pousser au galop sur la route de Marly; après quoi, vous rentrerez par la porte Saint-Jacques pour gagner la place de l'Esplanade.

—Quel détour!

—Cela tient à un axiome de géométrie que j'ai inventé pour mon usage particulier.

—Voyons l'axiome.

—Le plus court chemin d'un point à un autre, c'est... la ligne courbe.

—Bon! dit Hector en riant; et quand la ligne courbe m'aura conduit à la place de l'Esplanade, que ferai-je?

—Vous chercherez l'Ange gardien. C'est l'enseigne d'un cabaret où se réunissent les gens de condition de mes amis. J'y serai... Le cabaretier m'est tout dévoué, et nous prendrons là nos petits arrangements.

—A quelle heure?

—Vers le coucher du soleil... C'est l'heure où les oiseaux de nuit s'éveillent, et c'est alors que le chevalier attend Coquelicot.

—Donc, à la tombée de la nuit, sur la place de l'Estrapade, à l'enseigne de l'Ange gardien... c'est dit.

—C'est dit... et vous verrez comment les faucons de mon espèce étranglent les hibous.

---

# XLI

## UN REVENANT

Les choses se passèrent comme Hector et frère Jean en étaient convenus. Au déclin du jour, le lendemain, Hector, suivi de Coq-Héron, sortit à cheval de Paris, courut au galop pendant quelques minutes sur la route, tourna bride au bout d'une petite lieue et gagna la porte Saint-Jacques à travers champs. Ils arrivèrent avec le crépuscule sur la place de l'Estrapade, et ne tardèrent pas à découvrir le cabaret de l'Ange gardien, où frère Jean, en compagnie de Biscot, les attendait. Il y avait dans la salle une douzaine d'individus à mine suspecte, de ces bons compagnons utiles aux expéditions secrète, mystérieux amants de la nuit, qui buvaient dans des gobelets d'étain, les coudes sur la table. Quelques-uns regardèrent M. de Chavailles et Coq-Héron du coin de l'oeil, et pas un ne bougea ; seul, frère Jean, assis à l'angle de la porte, se leva.

—Venez par ici, venez, mes maîtres, leur cria-t-il en grimpant sur un escalier de bois qui rampait au fond de la salle commune ; nous avons à causer, si vous le permettez, et le petit vin blanc du cabaretier nous rafraîchira les idées.

On suivit frère Jean et l'on entra dans une chambre où sur une large table, des habits de toute espèce étaient étalés.

—Eh! s'écria M. de Chavailles, sous quel pilier des halles avez-vous acheté cette défroque?

—Voilà, répondit l'ermite en soulevant un paquet de hardes, de quoi nous habiller tous.

—Hum! fit Coq-Héron, sommes-nous en carnaval pour nous déguiser comme des clercs de procureur?

—Le temps ne fait rien à l'affaire, comme le dit le grand comique. Vous allez donc, s'il vous plaît, choisir là-dedans ce qu'il vous faut, et nous partirons pour l'embuscade.

Coq-Héron secoua la tête et déclara qu'il n'avait pas la moindre envie de troquer sa casaque d'honnête soldat contre la couquenille de quelque bandit.

—Coq-Héron a raison, dit Hector tranquillement. En ces sortes d'affaires, il ne faut contrarier personne; mais comme sa présence pourrait faire manquer l'expédition, il voudra bien nous attendre ici; la maison est propre et le vin est bon.

Coq-Héron ne répliqua rien, mâcha sa moustache et, dénouant brusquement les cordons de sa casaque, prit sur la table un habit de drap vert. Chacun choisit ce qui était à sa guise: Hector et frère Jean s'accommodèrent de la dépouille de deux soldats d'aventure, Biscot endossa la veste et la culotte d'un laquais, et Coq-Héron passa le haut-de-chausses et noua autour de ses épaules le manteau qui allaient avec l'habit de drap vert. Tous, d'ailleurs, portaient de larges chapeaux et de forts baudriers de cuir où pendaient de longues épées. Mais ce travertissement ne suffisait pas encore à l'humeur soupçonneuse de frère Jean: il avait apporté une collection de barbes postiches et de perruques de toutes couleurs qu'il distribua à ses compagnons d'aventure; après quoi il donna lui-même la dernière main à leur toilette. Au bout d'une demi-heure à peu près, Hector eût pu passer à côté de Paul-Emile et l'aborder même, sans courir aucun risque d'être reconnu.

—A présent, partons, s'il vous plaît, messieurs, dit frère Jean... Les costumes sont mis et la comédie va commencer; il ne s'agit plus que de bien jouer la pièce.

Quand on se trouva sur la place, la nuit se faisait; on poussa du côté de la rue de l'Arbalète, et, chemin faisant, l'ermite expliqua son projet à M. de Chavailles.

—Je connais l'itinéraire de Coquelicot, dit-il; au coup de sept heures, vous le verrez tourner le coin de la rue; il frappa lourdement le sol de ses grosses bottes et porte la pointe de son épée en l'air comme un capitan. A quelques pas de cet angle, il y a un porche sombre sous lequel nous l'attendrons.

—Bon! et quand il passera nous le prendrons à la gorge, dit Coq-Heron.

—Voilà répondit majestueusement Biscot.

—Bien! mais après? demanda Hector.

—Quand notre homme sera bâillonné, nous l'emporterons sur nos épaules et le ramènerons au cabaret de l'Ange gardien, où il aura tout loisir d'attendre la fin de l'expédition.

On arriva au porche indiqué par frère Jean; il était sombre et profond tout à fait propre à l'usage auquel on le destinait. Coq-Héron et Biscot se placèrent aux environs pour écarter les importuns, et frère Jean se blottit sous le sporche, dans l'endroit le plus obscur, avec M. de Chavailles. La rue était déserte; l'ombre des murs se projetait sur la rue où n'arrivait pas d'autre bruit que le jappement éloigné de quelques chiens; deux ou trois étincelles rouges s'allumèrent derrière les vitres des maisons voisines; de pauvres vieilles femmes passèrent lentement: le silence, un instant troublé par leur marche, s'étendit autour du porche et, quand sept heures sonnèrent à l'horloge de la Sorbonne, la silhouette d'un homme parut au coin de la rue des Charbonniers. Cet homme marchait le poing sur la garde de son épée, le chapeau sur l'oreille et le nez au vent, il suivait le

milieu de la rue, sur le bord extrême de la ligne où l'ombre était brusquement coupée par la clarté de la lune. Frère Jean poussa Hector du coude et se souleva à demi. Hector l'imita et laissa tomber le manteau qui le gênait dans ses mouvements. Coquelicot — car c'était bien lui — appuyait fortement ses bottes sur la terre durcie et sifflotait entre ses dents. La lumière éclairait sa tête et ses épaules, et faisait briller le bout luisant de sa rapière; ses jambes et le bas de sa cape étaient noyés dans l'ombre; l'une de ses mains jouait dans le fond de sa large poche, où l'on entendait tinter les pièces d'argent.

—Ma foi! murmura frère Jean, on l'a payé d'avance: il ne sera pas volé.

Quand le drôle eut dépassé le porche sans se douter du danger qui le menaçait, frère Jean se leva silencieusement, bondit comme unloup, et prenant Coquelicot à la gorge, le terrassa avant qu'il pût même pousser un cri. Coquelicot se débattait comme une bête fauve: mais la main de fer de l'ermite le clouait par terre.

—Cà voyons! lui dit frère Jean, si tu t'agites plus longtemps, je t'étrangle.

Et, joignant le geste à la menace, il pressa le cou de Coquelicot, dont la face déjà rouge devint presque violette. Biscot et Coq-Héron étaient aux côtés du prisonnier, des torches à la main; Hector se tenait debout en face, les bras croisés. Coquelicot comprit que toute résistance était impossible, et devint subitement plus immobile qu'une souche.

—Bien! comme ça, reprit frère Jean; ce garçon-là a de l'esprit et on en fera quelque chose. Vous, mes maîtres, liez-lui fortement les pieds pour lui ôter toute envie de courir — la course est nuisible par cette obscurité — et passez-moi de bonnes courroies autour de ses mains, afin de leur apprendre à se tenir en repos. A présent, bâillonnons-le.

—Oh! s'il crie, on lui coupera la gorge, dit Coq-Héron.

—Je sais que le moyen est prompt et sûr, mais nous levons par humanité, lui en épargner le désagrément.

L'opération finie, on chargea Coquelicot sur les épaules de Biscot, et la petite troupe regagna le cabaret de l'Ange gardien. Un grand manteau jeté sur le corps du prisonnier le dérobait aux regards des rares passants du quartier en lui donnant l'apparence d'un ballot. Le cabaretier prit un flambeau sur la cheminée de la grande salle et conduisit discrètement la troupe dans la chambre qu'elle avait quittée une heure auparavant. Il posa le flambeau sur la table, regarda à la dérobée le fardeau vivant que portait Biscot, cligna de l'oeil et redescendit l'escalier sans parler, comme un homme qui a déjà trop de ses affaires sans s'embarrasser encore de celles d'autrui.

—N'y prenez pas garde, c'est moi qui l'ai dressé, dit frère Jean qui venait de remarquer l'attention avec laquelle Hector avait suivi tous les mouvements du cabaretier.

—Aux manières discrètes de l'élève, je me doutais assez que le professeur était bon, répondit Hector en riant.

L'ermite salua d'un air modeste, et s'approchant de Coquelicot, enleva le bâillon qui l'étouffait.

—Çà, voyons, mon brave, dit-il, nous allons nouer ensemble, si tu le permets, un petit bout de conversation.

Coquelicot, auquel Coq-Héron avait délié les pieds, s'assit sur une chaise et promena ses regards de tous côtés avec la vivacité d'un chat qui cherche une issue.

—Oh! reprit frère Jean à qui rien n'échappait, ne tente pas de fuir; c'est un conseil que je te donne en passant, si tu tiens à ta peau.

Coquelicot regarda son interlocuteur d'un air curieux.

—Si tu as quelque envie de faire ma connaissance plus intime, j'y consens volontiers, ajouta l'ermite.

Il enleva sa fausse barbe, son chapeau, sa perruque, et se montra tête nue à Coquelicot.

—Le capitaine! s'écria le prisonnier en sautant sur ses pieds.

—A présent que tu sais qui je suis, tu vas me répondre tout rondement ,comme on fait entre vieux amis.

—C'est selon, répondit Coquelicot qui s'était rassis.

—Bah! tu veux faire le méchant! Mais on te connaît, et tu vas, tout à l'heure, étonner ces messieurs par ta douceur.

Coquelicot frappa le carreau du talon de ses bottes sans répondre.

—Ecoute, poursuivit frère Jean, je vais te faire ton histoire en quatre mots. Tu es payé par M. le chevalier de Saint-Clair, ou maître Pierre Simon, comme tu voudras, qui demeure ici près, rue de l'Arbalète, pour espionner M. de Chavailles, ici présent. Tu t'acquittes de ton emploi en conscience, et chaque jour, tantôt le matin, tantôt le soir, tu cours rendre compte au chevalier du résultat de tes remarques. Or, on sait de quoi le chevalier est capable, et puisqu'il t'a choisi, c'est qu'il a besoin d'un coquin peu scrupuleux. Il faut que vous complotiez ensemble quelque abominable action, et c'était pour vous concerter une dernière fois, peut-être, que tu rendais ce soir visite à l'hôtellerie du Roi David, le chevalier devant partir demain ou dans deux ou trois jours ou plus tard.

—Mais si vous savez si bien nos affaires, pourquoi me questionnez-vous? demanda Coquelicot.

—La question part d'un esprit judicieux. Voici pourquoi, aimable Coquelicot: on n'arrive pas dans l'appartement du chevalier comme sur la place d'armes de Versailles.

—C'est possible.

—C'est sûr... j'en ai fait l'expérience... Mais il y a un mot de passe, une formule magique pour ouvrir toute les portes, et cette formule, tu la sais.

—Après ?

—Ah ! le reste va de soi... Tu as l'humeur trop complaisante pour ne pas m'enseigner ce petit secret.

—Quelque sot !

—Pas si bête, ami Coquelicot ; car si, par imprudence, tu t'entêtais à ne vouloir pas parler, par esprit de contradiction je m'obstinerais à t'arracher cet aveu.

—Bien ! Et si je persistais à me taire ?

—Ma foi ! j'ai là six pouces de bon acier, et force me serait de chercher ton secret dans ta gorge.

Coquelicot pâlit.

—Un assassinat ! s'écria-t-il.

Frère Jean haussa les épaules.

—Non pas, un suicide ! c'est toi qui l'aurais voulu.

Coquelicot regarda tout autour de lui ; Coq-Héron, Biscot et M. de Chavailles étaient muets.

—Ecoute encore, reprit frère Jean, tu me connais et je suis pressé.

Coquelicot vit le poignard briller aux mains de frère Jean.

—Parle et tu auras vingt louis ! dit Hector qui voulait bien que frère Jean menaçât, mais qui n'aurait rien souffert de plus.

—Je parlerai ! s'écria Coquelicot déjà livide de peur.

—Allons donc ! répliqua frère Jean qui rengaîna son poignard, je savais bien que nous finirions par nous entendre !

—C'est donc le mot de passe que vous voulez ? reprit le captif.

—Ni plus, ni moins.

—Eh bien ! vous l'aurez.

—Un mot encore, dit frère Jean en interrompant Coquelicot, épargne-toi la peine de nous tromper ; tu vas

rester en dépôt, ici même, sous la garde de gens qui ont bon pied et bon oeil... Si tu mens, à mon retour je te fais prendre un bain dans la Seine, où nous te conduirons sans que tu aies la peine de marcher, et ce bain-là sera ton dernier, aussi vrai que je ne m'appelle pas frère Jean.

Ctla fut dit d'un air qui fit tressaillir Coquelicot.

—Oh! dit-il, je n'ai point dessein de vous tromper.

—On verra bien. Parle à présent.

—Quand vous serez à la porte du Roi Oavid, vous demanderez à parler à maître Pierre Simon.

—Ah! il faut le nom et le prénom?

—Oui.

—Après?

—L'hôtelier arrivera sur-le-champ.

—Un petit gros, gras et chauve... on le connaît.

—Il vous saluera bien bas et ne dira rien.

—C'est sa coutume.

—Mais, comme il n'a jamais vu vos seigneuries, il les examinera fort en dessous.

—On le laissera faire.

—Monsieur, lui direz-vous, je suis appelé auprès de maître Pierre Simon pour affaires qui concernent le baron de Klein.

—On sait ça.

—Le nom n'est rien, c'est la manière de le prononcer qui est tout.

—Voyons la manière.

—Vous aurez soin, en parlant, de glisser dans la main de l'aubergiste la pièce d'argent que vous allez trouver dans ma poche.

Frère Jean fouilla dans la poche de Coquelicot et en tira un ducat autrichien marqué à l'effigie de l'empereur et percé de quatre trous.

—Est-ce là tout? reprit-il.

—Non pas! Quand il aura la ducat, vous direz à de-

mi-voix de seul mot : *Vienne.* Il répondra : *Paris,* et vous entrerez.

—Est-ce bien fini cette fois, et verrons-nous le chevalier ? demanda M. de Chavailles, qui n'avait pas perdu un mot de ce rapide dialogue.

—Face à face et dans sa chambre, répondit le coquin.

—A l'oeuvre donc, et rajustons nos coiffures ! dit frère Jean qui, joignant l'action à la parole, se grimpa de nouveau à l'aide de la barbe, de la perruque et du grand chapeau.

—Au moment de passer la porte, il se retourna vers Coquelicot.

—Eh ! l'ami, lui dit-il, si tu as faim tu mangeras, si tu as soif tu boiras. Le cabaret est bon, mais discret ; ainsi arrange-toi pour ne pas faire de bruit.

—On se taira ! dit Coquelicot d'un air bourru.

—Dans une heure ou deux, nous reviendrons ; tu auras alors vingt pièces d'or ou six pouces de fer ; prends-y garde.

—Allez.

On sortit là-dessus, laissant Coquelicot sous la surveillance du cabaretier, et on marcha du côté de la rue de l'Arbalète.

—Vous avez été prodigue, monsieur le marquis, dit frère Jean qui pressait le pas ; donner vingt louis quand la pointe de mon poignard allait ouvrir la bouche à ce drôle-là ?

—Sa figure me faisait pitié... D'ailleurs, il a parlé tout de suite.

—Bah ! un peu plus tôt, un peu plus tard, il aurait toujours parlé !

Un falot qui pendait devant l'enseigne du Roi David, indiqua la porte de l'hôtellerie. Quelques nuages couvraient la lune, la rue était noire, et l'on n'y distinguait rien que ce falot rouge dansant dans l'obscurité.

—Çà, monsieur le marquis, faisons nos plans, dit

frère Jean. On n'entre pas quatre chez un coquin de cette espèce; le nombre pourrait exciter quelque soupçon et d'ailleurs il est prudent de surveiller toutes les issues.

—C'est juste, dit Hector, Coq-Héron gardera la porte.

—Hum! fit le soldat, j'ai plus de goût pour l'assaut que pour le guet.

—Le guet est périlleux, répliqua frère Jean; on ne sait pas quelle garnison habite le château.

—Alors, je reste, répondit le soldat.

—Quant à Biscot, il va me suivre, continua frère Jean. J'ai remarqué que le derrière de l'auberge est entouré de grands jardins. Une petite porte est à l'un des angles de ces jardins. Il est facile de s'échapper par là... J'y veux mettre Biscot.

Frère Jean partit avec son camarade et disparut au détour de la rue. Au bout de quelques minutes on le vit revenir.

—Voilà qui est fait, dit-il, la porte est enfoncée. Biscot est dans le jardin sous un ormeau, et je défie à qui que ce soit, fût-ce Belzébuth en personne, de faire un pas sans être vu.

—Pourquoi cette porte enfoncée? demanda Hector.

—Eh! mon Dieu! il peut y en avoir d'autres cachées dans l'épaisseur du mur... Bicot a des yeux de chat; il voit dans la nuit, et si quelqu'un s'avise de traverser le jardin, il est à lui.

—Bon! dit Hector, la précaution est passée chez vous à l'état chronique.

On plaça Coq-Héron dans un coin de la rue d'où il lui était facile de surveiller la porte et la façade de l'auberge, et M. de Chavailles et frère Jean, roulés dans leurs manteaux, frappèrent à la porte du Roi David. L'hôte accourut à leur appel et tout se passa ainsi que Coquelicot l'avait annoncé. Hector n'avait rien oublié de ce qu'il avait entendu: la vue de la pièce d'argent

percée de quatre trous et le mot de passe murmuré doucement à l'oreille du petit homme levèrent tous les obstacles. L'hôtelier, qui avait eu tout d'abord la mine assez renfrognée à l'aspect de deux inconnus armés de formidables épées, sourit tout à coup, se confondit en excuses et, prenant un flambeau des mains d'un valet, pria les deux cavaliers de le suivre.

—Il ne faut pas m'en vouloir, dit-il, les temps sont fort mauvais, et Paris est une ville pleine de coquins capables de tout. La police est vraiment très mal faite!

—Très mal! répondit gravement frère Jean.

L'hôtelier montait, tout en parlant, un escalier adossé au mur d'une cour intérieure. Cet escalier aboutissait à un long corridor dont la façade percée de dix fenêtres occupait toute l'étendue d'une aile qui séparait cette cour des jardins. Frère Jean avait l'air de ne rien voir et remarquait tout. Quant à M. de Chavailles, il marchait sur les talons de l'hôtelier, l'oeil en feu, la main sur son coeur pour en étouffer les battements, avide, respirant à peine et tout plein d'une farouche impatience. Il allait enfin revoir le chevalier face à face. Leur guide s'arrêta vers le milieu d'un corridor, et leur montrant une porte où pendait un pied de biche·

—Sonnez trois coups, dit-il, c'est là.

Hector, sans rien répondre, tira le pied de biche vivement et trois fois de suite. On entendit remuer un meuble sur le parquet, et un coup sec, comme celui d'un loquet qu'on soulève, ébranla la porte.

—C'est un cordon qu'il a tiré, dit l'aubergiste à voix basse.

—Entrez! dit une voix qui partait de la chambre:

L'accent de cette voix fit bondir le coeur de M. de Chavailles, l'hôtelier se retira discrètement, Hector poussa la porte et entra, suivi de frère Jean. Un homme était assis sur un fauteuil devant une table; il écrivait et tournait le dos à la porte.

—Asseyez-vous, je suis à vous bientôt, dit-il sans quitter la plume.

Une lampe qui était sur la table éclairait ses vêtements noirs. Du premier coup d'oeil, Hector avait reconnu le chevalier. Il posa la main sur la clef et ferma la porte au verrou. Au bruit que fit la clef en tournant dans la serrure, le chevalier se leva brusquement. Hector poussa un cri terrible et recula comme à l'aspect d'un fantôme. Il avait devant lui l'abbé Hernandez.

---

# XLII

## UN COUP DE JARNAC

Les trois acteurs de cette scène restèrent quelques minutes terrifiés en présence les uns des autres. Au cri poussé par Hector, le chevalier, ou pour mieux dire l'abbé Hernandez, car dorénavant nous lui donnerons indifféremment ces deux noms, blémit et s'arrêta. Hector venait d'arracher d'un seul coup l'accoutrement qui le déguisait, et montrait sa tête nue aux regards de l'abbé. Plus immobile et plus blanc qu'une statue, l'abbé, debout devant la table, frissonnait sous le regard de M. de Chavailles. Epouvanté, raide, menaçant, agité de mille passions diverses, le front haut, la tête en avant, le corps à demi penché, la main sur la garde de son épée, l'âme émue et tout entière en proie à l'étonnement, à quelque chose qui n'a de nom dans aucune langue, Hector contemplait la figure sinistre de ce vieil ennemi qu'il croyait mort. Les yeux de frère Jean allaient de l'un à l'autre, avec une surprise que l'attitude des deux adversaires augmentait de minute en minute. Il devinait bien qu'il était en présence d'une situation nouvelle, mais comme il savait qu'un duel à mort était au bout de cette rencontre, il ne s'inquiétait pas pour si peu, et attendait flegmatiquement, les deux mains appuyées sur le lourd pommeau de sa longue rapière. L'abbé, au moment où Hector l'avait surpris, portait encore les vête-

ments noirs du chevalier, mais sa tête était nue, sans fausses moustaches, sans royale et sans perruque. C'était bien toujours le même visage blafard, tacheté çà et là de grains rouges, le même front livide et sinistre, le même éclat vitreux dans le regard et cet air de hauteur arrogante dont l'expression était, en ce moment, doublée par le frémissement des lèvres. Les mille sentiments contraires qui gonflaient le coeur d'Hector firent enfin explosion.

—L'abbé Hernandez! s'écria-t-il les mains tendues vers le ciel, comme pour le remercier.

—Oui, répondit froidement l'abbé, déjà maître de lui.

—Frère Jean! s'écria Hector, fermez les portes et barrez les fenêtres, cet homme est à moi.

L'abbé ne remua pas; mais jetant avec dédain sa tête en arrière:

—A vous? di-til, la question n'est pas vidée!

L'ermite tira sa large épée et, poussant les volets, se tint debout à deux pas de l'abbé:

—Soyez tranquille, monsieur le marquis, je veille, dit-il.

—A ce que je puis voir, c'est un guet-apens, reprit l'abbé... Deux contre un; la partie est digne d'un gentilhomme!

—Oh! vous savez bien que je me bats seul! répliqua Hector sans s'arrêter à l'expression d'ironie profonde qui perçait dans les paroles du chevalier.

—On le voit de reste! dit l'abbé, qui jeta un regard de mépris du côté de frère Jean.

—Cet homme est là pour vous empêcher de fuir.

—Savez-vous si j'en ai l'envie! demanda fièrement le chevalier.

—Oh! je ne m'y fie pas; je vous tiens, je vous garde, et l'enfer ne vous vomira pas deux fois!

—Vous êtes donc bien sûr de me tuer? demanda l'abbé d'un air railleur.

—Je l'espère.

—Comme la première fois, sans doute?

—Mieux que cela.

—Vous me permettrez bien d'en douter?

—Pas longtemps! s'écria M. de Chavailles en tirant son épée.

Le chevalier, qui semblait examiner la position réciproque du marquis et de frère Jean, ne l'imita pas, bien que son épée, jetée sur la table, fût à portée de sa main.

—Eh bien! reprit Hector, m'avez-vous compris?

—Oh! rien ne presse...

—J'ai déjà trop attendu.

—C'est pour cela; vingt-quatre heures de plus ou moins, qu'importe!... N'avons-nous pas toute la

—Je ne vous donne pas cinq minutes...

—C'est peu!

—Sais-je si dans une heure vous ne m'échapperez pas?... dit Hector en faisant quelques pas en avant; sais-je s'il n'y a pas le long de ces murs, dans quelque coin, une porte secrète par où vous disparaîtrez?

—Cherchez...

—Finissons... Nos épées se connaissent déjà, et voilà trop de paroles perdues.

—On en perd tant que ce n'est pas la peine d'y regarder de si près... Mais puisque vous tenez à un duel, j'y consens.

—Vous savez que c'est un consentement dont je me passe dans l'occasion, dit Hector avec hauteur.

Le chevalier fit un léger salut.

—On se souvient de vos manières, monsieur le marquis, et, au besoin, vous remplacerez le duel par un assassinat.

—Monsieur! s'écria Hector.

—Eh quoi! cet honnête garçon qui vous accompagne, reprit l'abbé avec le plus inaltérable sang-froid, n'est-il pas là pour vous aider, en cas de nécessité, à m'égorgil-

ler tout doucettement, comme die quelque part Rabelais?

L'ermite fit un geste d'assentiment.

—A présent, nous voilà d'accord, continua le chevalier.

Il était clair que le chevalier voulait gagner du temps; mais il aurait fallu n'apporter aucun intérêt personnel à cette scène pour s'en apercevoir. Ses yeux ne cherchaient rien; il ne tendait pas l'oreille, comme un homme qui attend sa délivrance du dehors; on ne le voyait pas consulter du regard une petite pendule qui marquait les heures sur la cheminée, et cependant son attitude, l'ensemble de ses gestes toujours contenus, la lenteur mesurée de ses paroles, son immobilité, en face des provocations incessantes de M. de Chavailles, tout indiquait un projet bien arrêté de traîner les explications en longueur. Hector était debout devant le chevalier, et ne pouvait se lasser de le regarder.

—Vivant! lui, vivant! dit-il, comme un homme qui répond à l'écho d'une voix intérieure.

Le chevalier avait fait un mouvement; il s'appuya de nouveau contre la table, et, levant les yeux comme un diplomate qui saisit une occasion de renouer la conversation rompue:

—Cela vous étonne? dit-il.

—On le serait à moins, répondit Hector, entraîné malgré lui à parler... Vous étiez par terre, presque râlant, le sang vous sortait par la gorge...

—Oui, oui, j'avais deux larges blessures, et j'en porte toujours les traces, reprit l'abbé en écartant son habit.

—Les voyez-vous? ajouta-t-il les doigts posés sur deux cicatrices blanches qui marquaient sa poitrine et son cou... C'était, je l'avoue, deux larges portes ouvertes à la mort.

—Et cependant elle n'est pas entrée!

—Un brave soldat serait mort vingt fois des s...

d'un si beau coup; mais lui, il a survécu! s'écria l'ermite en tordant sa moustache.

—Vous l'avez dit, homme de bien! répondit froidement le chevalier.

—Coq-Héron, quand il partit du Château-des-Dames, vous laissa, m'a-t-il dit, tout prêt à rendre l'âme, reprit Hector.

—Ma foi! il ne s'en fallut que d'un soupir, du dernier, pour que ses appréhensions (je me sers d'un mot poli) se réalisassent. Mais ce dernier soupir n'est pas venu.

—Pourquoi donc alors le bruit de votre mort s'était-il répandu à Avignon, où elle ne fait pas l'objet du moindre doute?

—Oh! ce bruit est le résultat d'une espièglerie dont l'auteur est sous vos yeux... Je me suis fait enterrer un beau matin dans la chapelle du château, sous la forme d'une bûche, que vous retrouverez sous la dalle, si quelque hasard vous ramène par là.

—Eh! voilà qui est assez original! dit l'ermite.

—Une fois et dûment enterré, le bruit de ma mort se confirma, reprit l'abbé, et l'on ne s'enquit plus de ma présence au château.

—Ah! dit Hector, vous aviez donc quelque sujet de crainte personnelle?

—Un homme de ma sorte est-il fait pour rester en paix avec la justice?... cette péronnelle m'a déjà occasionné force désagréments...

—Et vous l'avouez?

—Pourquoi non? les plus honnêtes gens ne sont-ils pas sujets à l'erreur? Et puis, suis-je ici pour faire un cours de vertu?

—Oh non! murmura frère Jean.

—Parbleu! voilà dix ans que nous nous connaissons; c'est bien le moins que nous soyons francs!

—Continuez reprit Hector.

—Votre curiosité est trop légitime pour que j'hésite à la satisfaire... Ah! vous aviez la main rude et sûre, monsieur le marquis! La convalescence ne vint qu'après six mois de maladie, durant lesquels je fus six mois sur le point de trépasser... Je vous fais grâce des flots de malédictions qui me vinrent aux lèvres; tout ce que je puis vous dire, c'est que le serment d'Annibal, je le prêtai dans le silence de mon coeur... Vous savez si je l'ai tenu. —Je le sais.

—Oh! nous ne sommes encore qu'au début.

—Je crois, dit Hector en piquant le parquet de la pointe de son épée, que vous prenez la fin pour le commencement.

—Bref, continua le chevalier sans sourciller, la guérison était radicale; je pris, malgré les pleurs de madame de Versillac, le parti de quitter le Château-des-Dames. Pouvais-je, à mon âge, me confiner éternellement entre les quatre murs d'une tour, comme un prisonnier des fabliaux. Les causes qui m'avaient obligé à chercher un refuge chez la bonne dame n'existaient plus d'ailleurs.

—De ces causes, sans doute, dont on ne parle pas, mais qui se devinent de reste.

—La justice est si méticuleuse! chicaner un abbé sous prétexte qu'il a livré à l'ennemi les plans de la campagne... quelle petitesse!

Hector réprima un geste de dégoût; le cynisme odieux de cet homme le révoltait; mais l'intérêt de curiosité que ce récit excitait en lui l'engagea à contenir l'expression de son mépris.

—On voit bien que vous n'êtes pas accoutumé à ce langage, reprit l'abbé; mais si le diable vous donne l'occasion de me rencontrer quelquefois encore, vous ne prendrez plus garde à rien.

—Bah! dit Hector, j'ai trouvé l'occasion; une seule me suffit.

—Vous relevez bien haut la tête, mon jeune coq; et cependant vous n'en êtes pas où vous pensez; mais laissons cela et reprenons l'entretien où nous l'avons laissé.

Frère Jean fit un pas, puis un autre, comme un homme las de garder la même position; il s'approcha d'abord de la partie du mur qui était le plus près, et en examina les panneaux à la dérobée. Les paroles et le sang-froid du chevalier lui donnaient fort à penser, et, malgré lui, il redoutait quelque piège. Lentement, et sifflant un air de chasse du bout des lèvres, il fit le tour de la chambre, furetant dans tous les coins, et regardant partout pour s'assurer qu'aucune porte secrète ne jouait dans la boiserie. Le chevalier n'avait pas l'air de s'en apercevoir, mais un vague sourire flottait autour de sa bouche.

—Vous comprenez bien, ajouta-t-il, qu'on n'aime pas à avoir sur ses talons une personne du caractère dont est la justice. L'attention était attirée sur le Château-des-Dames; on pouvait — tant le hasard a de caprices — découvrir ma retraite et me faire un vilain parti. Le dieu des aventures me tentait d'ailleurs... J'avais tout à la fois dessein de me venger et de faire fortune... Donc, un beau matin, la haine et l'ambition aidant, je m'en allai gaiement à cheval et couvert d'habits qui me donnaient l'apparence d'un étudiant aisé voyageant pour son instruction. Vous savez que je possède assez bien l'art de me grimer.

—Passablement, répliqua l'ermite à l'autre bout de la chambre.

—Votre éloge me flatte, venant d'un homme qui s'y entend comme vous, répondit gravement l'abbé.

L'inspection de frère Jean était finie; il s'arrêta devant une fenêtre et jeta un regard sur le jardin. La nuit était à demi transparente, et l'on voyait, par intervalles, l'ombre des arbres danser au clair de la lune sur

le sable des allées. Pas un bruit, pas un son ne montait du dehors.

—Vous ne prétendez pas, continua le chevalier, que je vous raconte ma vie depuis l'instant de mon départ jusqu'au jour de notre rencontre chez M. Mazarin. Deux ou trois nuits n'y suffiraient pas... Et puis, inventez, supposez, tout est possible.

—Excepté le bien, interrompit frère Jean.

—Que voulez-vous, mon brave! on n'est pas homme à tout faire, comme vous; ceci, celà, et puis le reste. La fortune, qui m'était contraire depuis quelque temps, ne me permit pas de passer en Italie, où j'avais le projet de vous rejoindre; mais au moment où je désespérais de vous atteindre jamais, la fortune se ravisa et vous vous envoya sur mes pas. Vous souvient-il de la conversation que nous eûmes au bord d'un bassin, où se plaignait une naïade en pleurs?

—Oui, répondit Hector.

—Je résolus dès lors de vous donner souvent de mes nouvelles, et c'est à quoi je suis parvenu assez heureusement jusqu'à ce jour.

Hector, que les paroles du chevalier avaient plong[é] dans des abîmes de souvenirs, leva les yeux sur son interlocuteur. Les regards de ces deux hommes se croisèrent comme deux épées dures et luisantes. Tous l[es] éclairs de la colère, de la haine, des longues rancun[es] inassouvies, des ressentiments profonds brillèrent da[ns] ces regards entre-croisés. Aucun bruit ne rompait [le] silence, lorsque M. de Chavailles, ainsi qu'un homm[e] qui brise avec effort les chaînes qu'il s'est lui-même imposées, fit violemment quelques pas en avant. Ses [lè]vres frémissaient et ses narines palpitantes s'étai[ent] gonflées. Tout à coup le chevalier saisit l'épée qui d[or]mait sur la table dans son fourreau, et la tirant:

—Eh bien! s'écria-t-il, est-ce à moi de vous rapp[eler] ce qui vous amène ici?

Hector tourna sur lui-même à l'accent impérieux de cette voix vibrante, et resta sur place, l'épée en l'air.

—Venez donc! s'écria-t-il en frappant du pied sur le sol.

Le chevalier fit trois pas, et se posa en face du marquis, à cette même place que M. de Chavailles venait d'abandonner. Les épées s'engagèrent au même instant. L'impétueuse action du chevalier et sa rapidité à provoquer M. de Chavailles, alors qu'un moment auparavant il paraissait si peu désireux d'en venir à un duel, ne laissaient pas d'inquiéter beaucoup l'ermite. Il craignit d'abord quelque piège, quitta son poste d'observation, et s'approcha vivement, la main sur la garde de sa rapière; mais tout dans la chambre conservant son aspect accoutumé, il se rassura bientôt, et mit sur le compte de la nécessité la brusque décision du chevalier. Hernandez était tombé en garde à la place même qu'Hector avait occupé durant leur entretien; la fenêtre était au fond de l'appartement, en face de la cheminée, où flambait un grand feu de souche; la table devant laquelle Hector et frère Jean avaient surpris Hernandez était adossée au mur, entre la fenêtre et la cheminée, vis-à-vis de la porte d'entrée. Quatre flambeaux de cire brûlaient dans la chambre. L'un des antagonistes, M. de Chavailles, tournait le dos à la fenêtre; l'autre, au contraire, la voyait de face. C'était donc vers cette fenêtre, fermée cependant, que l'attention de l'ermite était plus spécialement portée. Aux premières passes, il fut aisé de comprendre que le chevalier s'était fortifié dans l'art de l'escrime; mais ni ses feintes, ni la promptitude de ses attaques, ni l'assurance de son coup d'oeil, ni la rapidité de sa main ne pouvaient surprendre Hector. A la vue de cette souplesse et de cette habileté, un instant l'ermite pâlit, mais il respira bientôt en reconnaissant la supériorité du marquis. Deux fois l'épée d'Hector déchira les vê-

tements de l'homme, qui rompit. L'ermite se caressa la barbe et calcula du regard la distance qui séparait le chevalier du mur.

—Encore cinq ou six pas, pensa-t-il, et il est mort.

Tout à coup le chevalier frappa violemment du pied, le parquet s'ouvrit et M. de Chavailles disparut dans un abîme noir et béant. L'ermite poussa un cri et s'élança vers le marquis; mais le chevalier, imprimant au corps de frère Jean une impulsion rapide et brusque, le précipita dans le trou au moment où ses pas en effleuraient le bord. Le chevalier frappa du pied une seconde fois, et, glissant de nouveau sur ses gonds invisibles, la trappe qui venait de s'ouvrir s'adapta étroitement aux rainures pratiquées dans l'épaisseur du parquet. Le chevalier s'essuya le front, où perlaient quelques gouttes de sueur, et, l'oreille penchée, écouta les bruits sourds qui grondaient vaguement sous ses pieds. Il se releva bientôt, et, ceignant l'épée à sa taille, il prit dans un meuble une paire de longs pistolets qu'il passa à sa ceinture, courut à la fenêtre, l'enjamba, et, se suspendant à l'appui extérieur, sauta dans le jardin. Au moment où la trappe se referma sur eux, Hector et frère Jean se trouvèrent dans une obscurité complète. Leur chute avait été amortie par des sacs d'avoine et de son entassés dans une espèce de cave où ils étaient tombés l'un près de l'autre. Froissés, un peu meurtris, mais sans blessure aucune, le marquis et l'ermite se relevèrent en même temps.

—Etes-vous mort? demanda l'ermite.

—Non, pardieu! Et vous? répondit Hector.

—J'ai quelques meurtrissures par ci, par là; du reste, rien.

—Alors cherchons une issue.

—Cherchons.

Ils tirèrent leurs épées pour sonder les ténèbres, qu

étaient épaisses autour d'eux, et marchèrent en tâtonnant.

—Morbleu! s'écria frè e Jean qui heurtait à tous pas des sacs, des ballots, des caisses, est-il écrit là-haut que ce coquin nous échappera toujours?

—Coq-Héron et Biscot restent encore, répondit Hector, qui cherchait au hasard, les mains tendues en avant.

—Je savais bien, reprit l'ermite, qu'une ruse infernale se cachait sous cette envie extraordinaire et subite de se battre.

—Qui peut croire à la trahison, quand un homme a l'épée à la main.

—Ah! M. le marquis, je l'avais en ma puissance et je ne l'ai pas étranglé! Faut-il être trois fois sot!

Comme ils marchaient dans cette nuit opaque, un bruit sourd et lointain, comme celui d'une détonation, roula jusqu'à eux. Frère Jean saisit le bras d'Hector.

—Avez-vous entendu, M. le marquis? dit-il.

—Oui...

—On a tiré.

—C'est ce qu'il me semble.

—Un coup de pistolet!

—Je le crois.

—Quelqu'un est mort peut-être. Lequel des trois? Biscot, Coq-Héron ou le chevalier?

—S'il m'a tué Coq-Héron, il mourra de molle morts! s'écria Hector, les poings serrés et fou de colère.

Ils venaient enfin de rencontrer le mur; dans un angle, leurs mains se heurtèrent à des ais de bois dont les fissures laissaient passer une douteuse lueur. Hector approcha son visage de ces fissures, et sentit un air frais; Frère Jean appuya sa forte épaule contre les ais et les secoua.

—C'est une porte, crièrent-ils ensemble.

Ils ramassèrent sous leurs pieds des rondins de bois

qui servaient à rouler les barriques dans cette cave et les lancèrent contre la porte. Les ais vermoulus éclatèrent aux premiers coups, un long écho roula sous la voûte, et les gonds de la porte sautèrent avec fracas. Hector et frère Jean passèrent par-dessus les débris de cette porte mise en pièces avec une force décuplée par la fureur, et s'élancèrent l'épée nue dans un escalier raide, au sommet duquel ils durent abattre une seconde porte. Ils se trouvèrent alors dans une cour intérieure ouverte de tous côtés, se jetèrent au hasard dans un corridor et rencontrèrent à son extrémité Coq-Héron, qui accourait éperdu, traînant l'hôte d'une main et brandissant son épée de l'autre.

—Mordieu! vous vivez! s'écria Coq-Héron en lâchant le pauvre aubergiste, qui tremblait sur ses jambes.

—Eh! mordieu! on vit toujours! répliqua frère Jean, tandis que le vieux soldat embrassait son maître. Mais qu'avez-vous fait du chevalier.

—Vous ne l'avez pas tué.

—Non.

—Et moi, je ne l'ai pas vu.

—Au jardin, cria M. de Chavailles.

—Et toi, bandit, si tu lui prêtes asile, je t'éventre! ajouta l'ermite en s'adressant à l'aubergiste, qui tomba de peur.

Les trois aventuriers coururent vers le jardin. Un silence profond y régnait; on n'y entendait pas d'autre bruit que la note solitaire d'une chouette tapie sou le feuillage.

—Eh! Biscot! nous voici! cria frère Jean.

La voix retentit dans l'espace et tomba sans écho.

—Il dort peut-être, reprit l'ermite dont le rude visage exprimait une angoisse terrible.

Hector et Coq-Héron ne répondirent pas, mais précipitèrent leur course vers la porte auprès de laquelle

l'ermite avait laissé Biscot en embuscade. La porte était ouverte. Frère Jean sauta dans la rue et ne vit rien. Cependant des traces de pas étaient imprégnées dans la boue autour de la porte.

—Eh! Biscot! cria-t-il de nouveau d'une voix étranglée par l'émotion.

Personne ne répondit.

—Biscot est peut-être à la poursuite du chevalier? dit Coq-Héron.

Frère Jean secoua la tête.

—Non, reprit-il; l'un des deux a tué l'autre.

Hector rôdait autour de la porte, mâchant la pointe de ses moustaches. Il avait peur pour Biscot; il tremblait en même temps que Biscot, en tuant le chevalier, ne lui eût ravi sa vengeance.

—Le voici! s'écria-t-il tout d'un coup en s'arrêtant sous les branches épaisses d'un gros pommier.

Frère Jean et Coq-Héron accoururent. Biscot était couché sur le gazon, plus immobile que le tronc même de l'arbre, la tête appuyée sur une forte racine qui saillait de terre. Sa main tenait encore l'épée nue, un pistolet armé et amorcé brillait dans l'herbe à côté de l'épée; mais un ruisseau de sang couvrait le visage de Biscot et mouillait la terre autour de lui. Frère Jean s'agenouilla et souleva le corps inerte de son compagnon. La balle avait frappé Biscot au front, un peu au-dessus du sourcil; la mort avait dû être instantanée. Cependant le cors était encore chaud, et de grosses gouttes de sang, suintant de la plaie, tombaient lourdement sur la racine du pommier. Frère Jean interrogea le cocur muet de Biscot; au bout d'un instant, il secoua la tête tristement.

—Il est mort, dit-il.

Deux larmes roulèrent lentement sur sa face rude et brunie.

—C'était mon vieux camarade, reprit-il... Vous

l'avez connu à la tour du Mont-Ventoux, M. le marquis... Pauvre Biscot!... C'était un mouton pour la patience, un chien pour le dévouement; il se fût jeté dans le feu pour moi... Il ne parlait jamais, et je le rudoyais souvent, mais je l'aimais... Voilà vingt ans que nous vivions côte à côte... Il marchait dans mon ombre... A présent, c'est fini... Pauvre Biscot!

Frère Jean se tut et mordit ses moustaches pour étouffer un sanglot qui lui montait à la gorge. Hector et Coq-Héron ne disaient rien; au bout d'un instant, l'ermite embrassa la face pâle de Biscot et le recoucha sur l'herbe, après quoi, trempant ses doigts dans le sang qui bouillonnait autour de la blessure, il les secoua en l'air:

—Par ce sang qui rougit ma main, je jure de te venger, dit-il.

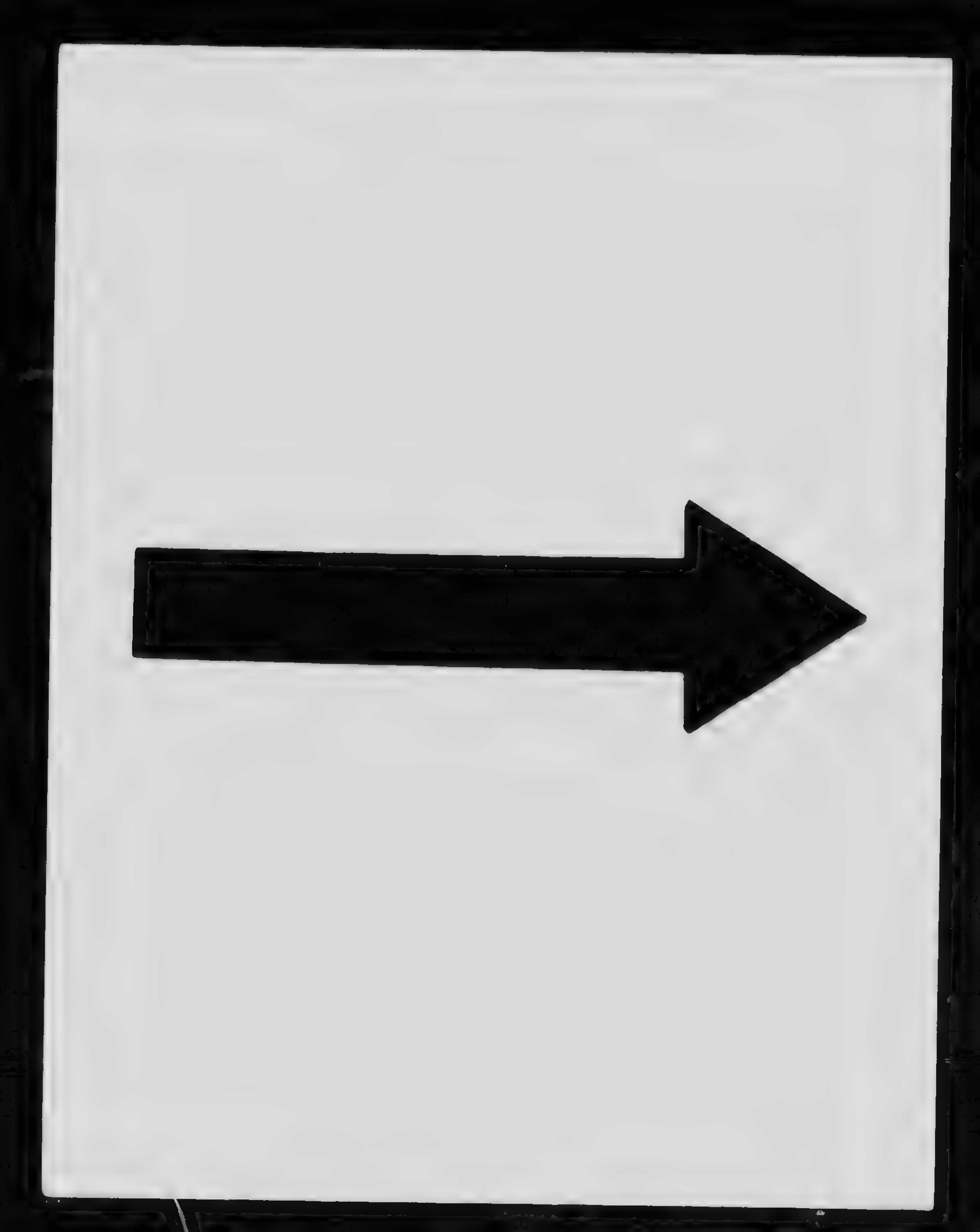
Hector et Coq-Héron se découvrirent. Frère Jean essuya sa main mouillée dans l'herbe et se leva.

—Marchons, messieurs, reprit-il; les morts sont morts!

---

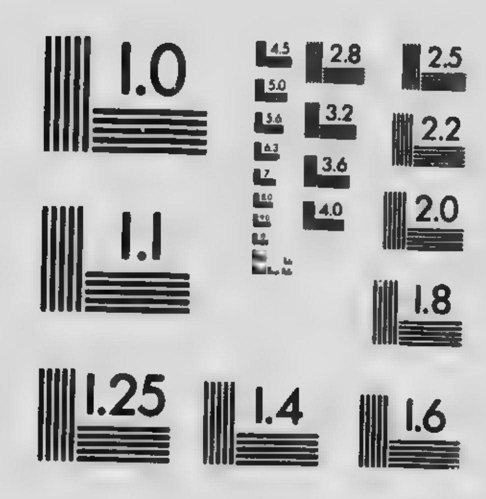
## L'ETOILE DES FAUNES

Lorsque M. de Chavailles reparut à Marly, sa pensée, un instant distraite par le flot des événements, fut naturellement ramenée vers la duchesse de Berry. Le moment où elle lui avait promis de reparaître à ses yeux approchait; Hector l'espérait-il ou le craignait-il? A vrai dire, il n'en savait rien lui-même. Hector, qui, depuis son entrevue avec le roi, était des petits Marly, se fit porter sur la liste de chasseurs. Il se souvenait malgré lui de cette journée lointaine qui lui rendit, avec Christine, l'espoir de ses jeunes années. Hector n'avait pas pris part aux chasses depuis sa rentrée à la cour; mille circonstances l'en avaient empêché; aujourd'hui tout l'y conviait, son humeur incline à fouiller dans le passé, l'occasion, un irrésistible entraînement, tout jusqu'à l'attrait mystérieux des anniversaires. On était alors au 10 octobre, et cette date qu'il venait de lire sur un numéro de la *Gazette du Louvre,* le reportait aux temps heureux où Christine lui promettait de ne jamais laisser passer une année sans le revoir au moins ce jour-là. Le 10 octobre marquait dans son coeur la date rayonnante du jour où il avait aimé, où on l'avait aimé. Ces jours-là, M. de Chavailles sentait les flots amers d'une tristesse sans borne envahir son coeur, et malgré le courage et la résignation qui étaient en lui come un divin trésor au flanc d'un rocher, il se prenait à désespérer de tout. Un étrange hasard avait voulu, bien que la saison ne fût pas encore très avancée, que le temps fût gris et mé-



MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)






lancolique comme au jour de sa première chasse. L'aspect du paysage, que n'égayait aucun rayon de soleil, augmentait la morne rêverie dans laquelle se complaisait l'esprit d'Hector; il avait gardé tout entier dans son cœur le souvenir des émotions qui l'agitèrent durant cette première chasse où tant de bonheur l'accueillit. Une nouvelle aventure lui était-elle réservée, et dans les mêmes lieux, à cinq ans de date? Que lui importait en somme? Rien de sérieux n'était dans sa vie qui fût en dehors de Christine. Un instant, peut-être, une influence étrangère pouvait émouvoir sa pensée, mais jamais l'attacher. Cependant la compagnie des chasseurs s'était réunie et la duchesse de Berry parut bientôt. De vives couleurs animaient le teint de la duchesse; jamais ses yeux n'avaient brillé de plus d'étincelles, jamais plus de radieux et superbes sourires n'avaient éclairé son visage, transfiguré par les reflets d'une pensée intérieure. Un murmure d'admiration salua sa présence; elle s'inclina légèrement sur la selle, s'élança au milieu du cercle et chercha du regard M. de Chavailles. Ce regard, plus prompt et plus acéré qu'une flèche, le fit tressaillir comme un choc d'une étincelle électrique. Il poussa son cheval et vint tout auprès d'elle.

—Que présagez-vous de cette chasse? dit-elle avec une intention marquée.

—Vous y êtes, madame, votre présence est plus qu'un espoir, dit-il, c'est une certitude de succès.

La princesse caressa de la main la longue crinière du genêt.

—Ainsi, dit-elle, vous m'attribuez une influence souveraine et vous croyez que nous réussirons?

—Eh! madame, le hasard lui-même est à vos ordres.

—Cyrus n'eût pas mieux dit à Mandane; mais je vous en préviens, la chasse sera, je crois, fertile en incidents de toutes sortes.

—Tant mieux.

—Vous êtes donc prêt à les affronter tous?

—Je suis prêt, répondit Hector.

—Eh bien! suivez mon panache blanc, vous le trouverez toujours sur le chemin du bonheur.

Elle abaissa les rênes et son cheval franchit le cercle des courtisans en quatre bonds. Hector suivit du regard les longues plumes blanches qui ondulaient sur le chapeau de la duchesse de Berry. L'éclair du triomphe illumina son visage.

—Est-ce le passé qui s'en va? est-ce l'avenir qui commence? dit-il à demi voix.

L'inconnu ouvrait ses mystérieuses perspectives devant son imagination. Ce charmant inconnu, plein de perfidies et de retours soudains, qui avait été le maître de sa vie, allait-il, une fois encore, l'entraîner dans les chemins sans limites de ses caprices et de ses séductions? Mais les piqueurs sonnaient de la trompe, les valets venaient de découpler les chiens, la chasse s'enfonça dans les profondes avenues, et M. de Chavailles disparut à la suite de cette tempête d'hommes et de chevaux.

—Voilà qui ressemble à la vie, disait Hector:—tantôt radieuse et tantôt obscure;—l'espérance luit, qui remplit notre âme de rayons, puis vient le désespoir qui lui donne un linceul.

Paul-Emile, qui galopait à côté d'Hector, l'écoutait d'un air railleur.

—Si vous n'êtes pas le plus rusé des courtisans, dit-il, vous êtes le plus ingrat des hommes.

—Et pourquoi? demanda brusquement Hector, qui rêvait tout haut de bonne foi.

—Nous nous expliquerons plus tard; la question est délicate et vaut la peine d'être méditée. Pour le moment, répondez, je vous prie, franchement et sans vous gêner.

—Volontiers.

—Quand vous n'aurez que faire de ma compagnie, renvoyez-moi tout simplement. A deux on s'aide quelquefois, mais on s'embarrasse souvent.

Hector regarda fixement M. de Fourquevaux.

—Ah! dit-il, vous croyez que les choses en sont là?

—J'en jurerais par Cydalise.

—Grave serment!

—Eh! mon ami, en pareille matière, c'est le plus grave que je puisse prêter. Je n'ai rien entendu, mais on n'a pas besoin d'oreille, que diable! pour comprendre la signification de certains mouvements et le langage muet des yeux.

—Vous êtes un terrible homme!

—Je suis clairvoyant, et c'est tout. Oui, mon cher marquis, nous touchons au cinquième acte de la comédie.

—Hum! entre ce dénouement sitôt prévu et l'heure présente, il y a bien encore quelques scènes!

—Fort courtes, mon ami, fort courtes! Une ou deux, tout au plus.

Hector allait répondre lorsque la duchesse de Berry passa devant eux. Elle allait d'un train d'enfer; sa suite courait à cent pas derrière elle. Elle leva la tête à la vue des deux gentilshommes, les salua de la main et entra dans une avenue étroite qui coupait en plein bois.

—Eh! dit Paul-Emile, elle va vite, mais pas assez vite pour qu'un oeil exercé n'ait eu le temps de voir le froncement léger de ses sourcils. Quand on cherche les gens au singulier, on n'aime pas à les rencontrer au pluriel... Adieu je me sauve.

Avant même que M. de Chavailles pût dire un mot, Paul-Emile avait tourné bride et s'échappait dans une autre direction. Hector regarda autour de lui. Le brouillard, battu par la bise, s'était un peu dissipé; la

chasse passait au loin dans la route d'Aricie; mais on voyait encore au bout de l'étroite allée où la duchesse de Berry s'était engagée, l'ondulation de ses plumes blanches. Hector poussa son cheval qui prit l'allée au galop. C'était moins l'impulsion d'une volonté personnelle qui emportait Hector à la rencontre de la duchesse de Berry, que l'influence d'une attraction mystérieuse à laquelle il cédait en la combattant. La princesse avait ralenti sa course; au détour de l'allée, elle jeta les yeux en arrière et reconnut Hector qui s'avançait bride abattue. Entre elle et la suite, il n'y avait plus qu'une courte distance. Elle tourna l'angle de l'avenue et attendit le cavalier qui la rejoignit en quelques élans. On entendait à une centaine de pas derrière eux le galop des pages et des officiers de sa maison. Au moment où le poitrail du cheval d'Hector effleurait sa longue jupe, elle inclina sa jolie tête vers le cavalier.

—Dans une heure, dit-elle vivement, soyez à l'étoile des Faunes.

—J'y serai, répondit Hector.

—Seul!

—Seul.

Un jeune page parut au détour de l'allée; la duchesse se pencha sur l'encolure de son cheval.

—M. de Vareuil, dit-elle d'une voix douce, veuillez examiner la gourmette d'*Actéon;* il résiste à la main, et je crois bien qu'elle est dérangée.

Le page sauta par terre et courut au cheval. La gourmette était bien à sa place, comme on pense, et rien n'avait remué.

—Votre Altesse peut être tranquille, dit le page en relevant la tête, *Actéon* est bien tenu.

—Merci monsieur, répondit la duchesse avec le plus gracieux sourire.

Le page salua et remonta en selle. *Actéon* pointait

ses oreilles et battait la terre de ses durs sabots. La duchesse le flatta de la main à demi courbée sur son cou.

—Ce cheval a tout ce qu'il faut pour m'emporter, dit-elle à demi-voix, et plus bas elle ajouta, le regard tourné vers M. de Chavailles:

—Il m'emportera!

Ce regard rapide et vif, ces paroles qui avaient une signification si claire, précipitèrent les battements du coeur d'Hector; sa pensée lui rappela peut-être bien la candeur de Christine et sa noble franchise, mais la finesse et le sang-froid de la princesse avaient cette saveur enivrante que la fable prête aux breuvages magiques de Circé; Hector n'écouta plus que la voix de sa jeunesse et s'abandonna tout entier au charme du sentiment inexplicable qui le fascinait.

—Eh! madame, lâchez-lui donc la bride! dit-il hors de lui.

Le bruit de la chasse retentissait sous la voûte des grands chênes.

—E nchasse, messieurs! s'écria tout à coup la duchesse de Berry.

Et lâchant la bride d'*Actéon*, elle partit comme un trait. Hector la suivit quelque temps et la perdit bientôt de vue. Il ralentit sa course, se mêla à d'autres groupes, parut et disparut dans vingt avenues et prit enfin le chemin de l'étoile des Faunes. Cette étoile est située dans l'un des endroits les plus reculés de la forêt. La chasse, qui battait la partie des bois comprise entre la route de la Claire-Forêt et la route Rusée, ne pouvait pas, à moins d'accidents imprévus, passer aux environs de cette étoile ensevelie sous un épais rideau de vieux arbres. M. de Chavailles mit son cheval au petit galop dans l'avenue des Buttes et atteignit l'étoile des Faunes. Un murmure confus, troublé souvent par les vifs éclats du cor, indiquait seul la route que suivait la chasse. Hector arrêta son cheval

au milieu de l'étoile autour de laquelle rayonnaient plusieurs sentiers; il ne savait pas lequel choisirait la duchesse, et son regard incertain allait de l'un à l'autre, sondant la transparence confuse de la forêt et prêtant l'oreille au moindre son. La chasse semblait, dans l'éloignement, tracer un arc de cercle autour de l'étoile, tantôt plus près, tantôt plus loin. La fièvre de l'impatience, mille sensations inexprimables agitaient M. de Chavailles quand il arriva dans l'enceinte de l'étoile; il ne comprenait rien à ce qui se passait dans son coeur tout plein de l'ivresse de Christine, mais où la pensée de la princesse excitait d'étranges bouillonnements. Cependant, chaque minute qui s'écoulait calmait un peu l'ardeur de cette fièvre; le pouls de ses artères battait moins vite, le charme doux et mystérieux de la solitude apaisait ses transports, et la voix plaintive et tendre du souvenir qui gémissait en lui, revenait avec les inspirations de la mélancolie errante dans ces beaux lieux. Il ôta son chapeau et livra son front nu au souffle du vent qui soupirait dans les arbres. Des tressaillements involontaires l'agitaient au moindre bruit qu'il entendait. Désirait-il la présence de Mme la duchesse de Berry ou la craignait-il? Un observateur eût été fort en peine de lire la vérité sur sa physionomie; peut-être lui-même aussi ne la connaissait-il pas bien. Les réflexions diverses, ou pour mieux dire les rêveries dans lesquelles se noyait sa pensée, furent tout à coup interrompues par le galop d'un cheval dont l'élan rapide se rapprochait de seconde en seconde. Hector regarda du côté d'où venait ce bruit régulier et à chaque instant plus sonore. Bientôt le fantôme d'un cheval portant une femme se dessina vaguement parmi les vapeurs répandues au sein de la forêt. Chaque élan rapprochait le cheval et marquait plus nettement les formes d'abord confuses de cette apparition tour à tour appelée et redoutée. On aurait dit que le cheval

et son guide sortaient du brouillard mystérieusement, comme ces fées qu'une puissante invocation arrache à la nuit. Hector courut à l'entrée de l'avenue et se pencha en avant pour mieux voir. Son coeur sautait dans sa poitrine. C'était bien la duchesse de Berry. Elle agitait son mouchoir et fendait l'air. Quelques élans l'amenèrent sur la lisière de l'étoile. Une animation extraordinaire brillait parmi ses traits jeunes et charmants. Elle jeta un regard en arrière et tendit sa main à Hector avec un mouvement plein de grâce. Hector s'inclina sur cette main et la baisa.

—Je savais qu'*Actéon* m'emporterait! dit la duchesse en souriant... Ils ont perdu ma trace!

Elle ramena ses yeux vers Hector.

—Ai-je tenu ma promesse? reprit-elle.

—Oh! madame, qu'ai-je fait pour mériter tant de bonté! s'écria M. de Chavailles.

—La question n'est pas que vous la méritiez;—il suffit que la chose me plaise ainsi.

—Ecoutez, reprit-elle tandis que M. de Chavailles couvrait sa main de baisers, on a perdu mes traces, mais on peut les retrouver, M. de Vareuil surtout, qui a la main leste et le coup d'oeil prompt... Vous allez faire ce que je vais vous dire...

—Ma vie est à vous, madame.

—Et c'est pourquoi j'en dispose... Chut! reprit-elle en s'interrompant... N'entendez-vous rien?

Hector prêta l'oreille un instant. Le galop de plusieurs chevaux résonnait dans la profondeur du bois, mais on ne voyait rien qu'une ceinture flottante de nuées fermant de tous côtés l'étoile des Faunes. Deux fois cependant, il leur parut qu'une silhouette vague et lointaine traversait rapidement les sentiers qui menaient à l'étoile de la Dryade.

—On me cherche, continua la duchesse... Quittons le milieu de la pelouse.

Hector et sa compagne poussèrent leurs chevaux du côté des arbres, dont le couvert leur offrait un abri sombre.

—Nous n'avons pas un moment à perdre, reprit-elle en riant... Ce n'est plus le cerf qu'ils poursuivent; c'est la biche.

—Que dois-je faire?... Parlez.

—Tenez une chaise de poste prête pour demain.

—Elle le sera.

—Qu'elle soit attelée à onze heures, après le grand coucher du roi, qui retourne à Versailles ce soir.

—Bien.

—Elle attendra sur la route, au premier tournant, au bout de l'avenue de Picardie.

—Très bien.

—Vous serez à la portière, en manteau gris, sans plume à votre chapeau, sans écharpe, sans noeud de ruban.

—La cape sur le nez et le feutre sur l'oreille...c'est dit.

—Une femme descendra de chaise au bout de l'avenue, vous irez droit à elle et la jetterez dans le carrosse... Ce sera moi.

—Vous, madame!

—Ayez quatre chevaux, et qu'ils brûlent le pavé du roi!

—Un enlèvement!... Mais votre rang, la distance qui nous sépare... Y pensez-vous, madame? s'écria Hector.

—J'y ai pensé... Je ne sais lequel de nous enlève l'autre... Mais je vous aime, vous m'aimez... il faut partir!

La duchesse était un peu pâle, ses yeux étincelaient, et ses lèvres relevées des coins palpitaient fièrement. L'amour, l'audace, l'orgueil se lisaient sur san visage. Un éclair passa devant les yeux d'Hector ébloui, et il ouvrait la bouche pour répondre, lorsque la duchesse,

la lui fermant d'une main, étendit l'autre dans la direction de l'avenue des Buttes. Un point noir s'y montrait, volant avec la rapidité d'une pierre lancée par une fronde.

—An vient... dit-elle... M. de Vareuil, peut-être.

—Parbleu! je vais le tuer!... dit Hector en portant la main sur la garde de son épée.

—Non, reprit-elle... entrez sous le couvert. . .moi, je cous au-devant de lui... A demain!—Adieu!

La duchesse ramena son cheval sur la pelouse et partit à la rencontre de M. de Vareuil, qui accourait ventre à terre. Mais, à la distance où il était, on ne pouvait pas reconnaître Hector et sa compagne, dont les habits se confondaient avec la masse de la forêt, protégés qu'ils étaient tous deux par l'ombre épaisse du feuillage. Hector venait d'entrer dans le fourré; il put voir de sa retraite la duchesse s'enfoncer dans le brouillard, arrêter le jeune cavalier et disparaître avec lui au fond de l'avenue. Aussitôt qu'il les eut perdus de vue, il rentra sur le terrain de l'étoile et fit quelques pas au harsard. Quelque chose de plus vif que l'étonnement absorbait toutes ses pensées; il se redisait machinalement à lui-même les dernières paroles de la duchesse, puis, relevant la tête, il répétait tout haut:

—Un enlèvement... c'est bien un enlèvement!

Passionné, il aurait trouvé dans cette perspective ouverte à son amour le paradis; il n'y voyait rien qu'un abîme. Mais ce n'était point ce qui le préoccupait: libre, il s'y fût jeté sans hésitation et gaiment; une chaîne rivée à son coeur l'obligeait à regarder en arrière. Cependant le bruit de la chasse tournait autour de l'étoile qu'elle effleura un instant dans son vol effréné; mais Hector ne l'écoutait pas. Tout à coup son cheval, qui broutait une touffe de gazon, leva la tête, aspira l'air bruyamment et hennit avec force. Hector regarda nonchalamment devant lui. Une femme, en-

core à demi-cachée par la distance, sortait du milieu de la brume et courait vers lui. Il pensa que ce devait être la duchesse de Berry, et s'élança au-devant d'elle, plein d'un trouble inexprimable. Mais quand il fut au bord de l'étoile une joie immense remplaça le trouble qui l'obsédait; le vertige s'empara de son coeur, il ouvrit les bras, et le nom de Christine expira sur ses lèvres.

## L'UNE OU L'AUTRE

C'était bien Christine qui semblait surgir tout exprès du brouillard pour l'arracher à toutes ses hésitations. Hector ne pensa pas, ne réfléchit pas; un bonheur sans limite l'inondait. Un cri partit de son coeur rajeuni tout à coup, et avant même que Christine pût ouvrir la bouche, il la saisit dans ses bras, l'enleva de selle comme ferait un enfant d'une plume et la posa sur l'herbe auprès de lui. Christine était plus rouge que la fleur du grenadier, mais ne résistait pas. Ses yeux tout pleins de tendresse ne quittaient pas ceux de son amant, et ses deux bras roulés autour du cou d'Hector, l'enlaçaient doucement. Mais l'indéfinissable chasteté qui s'exhalait d'elle comme une senteur suave d'un vase précieux, l'enveloppait tout entière de ses voiles invisibles; la pudeur était en elle comme une divinité vigilante et son abandon même la protégeait... Ils furent quelques instants tous deux sans pouvoir parler et tout pleins de muets ravissements. Enfin, le coeur d'Hector éclata, et d'une voix étouffée, il s'écria:

—Christine, m'aimez-vous?

Etait-ce qu'un secret reproche lui disait qu'il ne méritait plus autant cet amour, le seul rêve de sa jeunesse? De grosses larmes tombaient des yeux de Christine.

—Regardez-moi et dites-moi si je vous aime! dit-elle en prenant les deux mains d'Hector dans les siennes.

Une expression nouvelle illuminait les traits d'Hector. Sa morne tristesse s'était dissipée. Ce n'était plus

le sombre capitaine condamné par une influence occulte à battre la campagne en Flandre; c'était le jeune et joyeux aventurier marchant la nuit dans les rues de Grenoble, le manteau sur le nez, ou courant à cheval sur la route de Paris, en compagnie de ses frères d'armes. Tout un passé de souffrances venait de s'évanouir en un seul instant, comme une légère neige qui fond aux premiers sourires du mois de mai. Son amour, son courage, son ardeur l'avaient reconquis tout entier. Maintenant qu'il avait retrouvé Christine, il aimait, il vivait et l'avenir ne lui paraissait pas assez vaste pour contenir l'éternité de son bonheur. Après que les premiers élans de leur mutuelle tendresse se furent épanchés, Christine voulut remonter à cheval. On aurait dit que la nature, comme une amie attentive, avait secoué ses voiles de deuil en même temps que l'âme d'Hector renaissait aux illusions; les branches agitaient leurs feuilles avec un doux murmure, l'herbe frémissait sous l'haleine attiédie d'un vent léger, et le son du cor perdu au fond du bois avait une douceur infinie qui berçait le coeur et le ravissait. Hector et Christine saluèrent d'un dernier regard cette solitude dans laquelle ils s'étaient rencontrés, et sortirent de l'étoile des Faunes.

—Où me conduisez-vous? demanda le cavalier.

—Venez toujours, et vous verrez, répondit Christine.

—Oh! courez, marchez, volez, je vous suivrai, dussiez-vous m'entraîner au bout du monde!

Les arbres arrondissaient leur voûte de feuillage au-dessus de la tête des amants; le pied rapide de leurs chevaux effleurait le gazon; l'espérance les suivait en croupe; c'était l'heure des confidences. Ce que Christine avait déjà raconté à Cydalise, elle l'apprit à Hector. Tant de souffrances endurées dans un âge si tendre, tant de deuil répandu autour de ce coeur si bienveillant, tant de pièges tendus autour d'une âme si confiante, ces tortures essuyées pour lui, cette résignation

qui mettait, lui parti, son espoir en Dieu, cette patience unie à une résolution si ferme, tout éleva la pitié au niveau de la haine dans le coeur d'Hector. Il prit silencieusement la main de Christine et la baisa, en répétant dans sa conscience le serment qu'il avait fait de tuer le chevalier. Christine comprit à l'expression de ses traits ce qui se passait en lui.

—Oh! dit-elle en souriant, je vous ai revu, tout est oublié!

—Mais, demanda M. de Chavailles, vous êtes donc libre à présent?

—Il le faut bien, puisque je suis auprès de vous.

—Quelqu'un n'est-il pour rien dans votre délivrance?

—Quelqu'un, non; mais quelqu'une y est pour tout.

—Cydalise?

—Vous l'avez nommée.

—Le brave coeur!

—Elle est venue hier à Chevreuse et m'a sauté au cou sans parler; j'ai bien vu à son air qu'elle apportait de bonnes nouvelles. Après qu'elle m'eut embrassée cinq ou six fois: "Nous sommes sauvées, me dit-elle; une retraite vous est trouvée et vous pourrez vous y établir demain."

—Oh— je comprends... le pavillon de chasse de Mme d'Argenton.

—Précisément.

—Et vous n'avez pas tardé à vous y rendre?

—Nous sommes partis dès le soir même.

—Votre père et vous?

—Mon père et moi. Là je n'ai plus rien à craindre... ne sommes-nous pas sous la protection de Mgr le duc d'Orléans, de qui cette terre relève?

—Un ordre du roi pourrait seul vous en arracher, mais on parlera au roi.

—C'était aujourd'hui le 10 octobre; j'ai voulu vous donner la moitié de mon bonheur et je suis venue.

—Seule, dans cette forêt?

—Ah! dit-elle avec un accent de tendresse naïve, il me semblait que chaque minute perdue était un vol que je vous faisais.

Si dans ce moment-là quelqu'un eût rappelé tout bas à l'oreille d'Hector quel épisode secret de sa vie l'unissait à la duchesse de Berry, il l'aurait écouté avec l'étonnement d'un homme qui sait à peine ce dont on lui parle.

—Mais, reprit-il, comment m'avez-vous découvert dans cette chasse?

—L'espérance était mon guide et vous voyez que j'ai bien fait de la suivre, puisqu'elle m'a conduite près de vous.

—Mais, dit Hector inquiet, quelqu'un ne pouvoit-il pas vous rencontrer et vous trahir?

—Eh! qui me connaèt à la cour?... Le chevalier n'y va pas, j'imagine.

—Que sais-je?

—Quoi! reprit mademoiselle de Blettarins en foissonnant, vous croyez que cet homme?...

—Je ne crois rien, Christine, mais de cet homme je crains tout.

—Eh bien! dit-elle en se rapprochant d'Hector, si j'ai couru quelque danger, n'en suis-je pas assez payée?

Cette abnégation profonde remplit le coeur d'Hector d'une délicieuse émotion; des larmes vinrent à ses yeux, et pressant Christine sur son coeur:

—Tenez, dit-il, vous méritez l'amour de toute ma vie!

—C'est bien ainsi que je l'espère, dit-elle simplement.

Les chevaux couraient côte à côte, mordaient leurs naseaux et rasant l'herbe de l'avenue qui s'infléchissait à peine sous leur élan rapide.

—Je m'informai de vous à un page, reprit Christine: il me répondit que vous étiez avec Mme la duchesse de Berry, mais qu'on vous avait perdu de vue.

Au nom de la princesse, Hector rougit légèrement.

—Je m'engageai dans l'avenue que le page m'indiqua, poursuivit Mlle de Blettarins, et, d'avenue en avenue, d'étoile en étoile, conduite par un instinct secret, je suis arrivée jusqu'à vous.

—Ah! dit Hector, et, malgré la distance, vous m'avez reconnu?...

—Du premier coup d'oeil. Certes, le brouillard s'étendait comme un rideau devant mes yeux, mais votre image se détachait sur le fond diaphane de l'avenue; vous étiez seul au milieu de l'étoile; j'aimais à penser que mon souvenir était avec vous, que vous m'appeliez, que vous m'attendiez peut-être; je vous avais deviné avant même de vous avoir regardé, et votre cri m'a bien prouvé que je ne m'étais pas trompée.

Hector respira. Christine n'avait pas vu la duchesse de Berry. Ils sortirent ensemble du bois par la porte de la Bretèche, et gagnèrent la plaine du côté de St-Nom. Le pavillon que la comtesse d'Argenton avait cédé x M. de Chavailles pour ses protégés était situé à une petite lieue de la lisière du bois, sur le penchant d'un monticule ombragé par une couronne de vieux arbres, un peu en arrière de St-Nom et en avant de Chavenay. C'était un joli petit bâtiment blanc et frais comme un lis, élevé d'un étage seulement, et bâti au milieu d'un jardin où coulait une profusion d'eaux vives s'échappant en cascades, bouillannant en fontaines ou fuyant en ruisseaux parmi les gazons verts. On aurait dit un flocon de neige au milieu d'un pré; rien n'était plus simple, plus rustique à l'extérieur; rien n'était plus coquet, plus moelleux, plus charmant à l'intérieur; la chaumière servait d'enveloppe au boudoir.

M. de Blettarins et Cydalise attendaient Christine devant la porte; quand ils la virent s'approcher accompagnée d'Hector, le vieillard se leva et la comédienne

courut au-devant d'eux. Les larmes et les sourires brillaient tout ensemble sur le visage de Cydalise, qui allait et venait de l'un à l'autre avec la vivacité d'un oiseau. Après les premier embrassements de M. de Blettarins et du gentilhomme qu'il appelait son fils, elle tira M. de Chavailles à part.

—Çà, dit-elle, je n'ai plus rien à faire ici, et je me sauve.

—Déjà! répondit Hector en lui prenant les mains.

—La comédie n'a-t-elle pas son dernier acte?

—Hum! il s'en manque bien de quelque chose.

—Le mariage?

—Oui.

—C'est un dénoûment qui arrivera à son heure! il n'est pas neuf; mais enfin, puisque vous y tenez...

—Beaucoup!

—Ingrat! reprit la comédienne en le menaçant du bout du doigt; qui m'eût dit qu'un jour viendrait où moi, Cydalise, je jouerais, sans trop me plaindre, les rôles de confidente! et que, le diable aidant, on ferait de moi une protectrice de la vertu!

—Tout au moins est-ce original.

—C'est bien cela qui m'a décidée! Maintenant écoutez-moi bien...

—Aussi longtemps que vous voudrez, répondit Hector, qui regardait du côté de la pièce où il avait laissé Christine.

—Voilà peu de vérité et beaucoup de politesse.

—Cydalise!

—Bon! bon! on a des yeux! mais on vous aime, et je ne me vengerai pas de la franchise en abusant de la politesse.

—Vous parlez comme un diable, mais vous agissez comme un ange.

—Vous dites cela pour m'engager à être brève; eh bien! je le serai... J'ai tiré la brebis de la gueule du

loup, mais le loup pourrait bien reparaître et rôder autour de la bergerie. Veillez bien!

—Je veillerai.

—Avec un homme tel que le chevalier, on n'a pas assez de toutes les précautions. Ayez-en trop!

—On y tâchera.

—Un vieux tragédien, qui met l'histoire romaine en galanterie pour me plaire, m'a souvent parlé des délices de Capoue. Faites en sorte que ce pavillon ne soit pas votre Capoue, à vous. Là où Annibal s'endort, le Romain veille, et le Romain a nom le chevalier de Saint-Clair.

—Ne craignez rien.

—Soit... mais vous, craignez tout.

—Le duc d'Orléans a promis de s'intéresser au sort de Mlle de Blettarins... je le lui rappellerai.

—Alors faites-le ce soir plutôt que demain, et demain plutôt qu'après.

Hector serra la main de Cydalise, qui parlait avec force et résolution.

—Un mot encore, reprit la comédienne au moment où elle allait se retirer.

—Parlez.

—Si M. de Fourquevaux vous demande comment j'ai découvert la retraite de Mlle de Blettarins, dites-lui que vous n'en savez rien.

—Ce sera la vérité.

—Eh bien! c'est tout ce que je vous demande.

Là-dessus Cydalise sauta dans une chaise qui l'attendait derrière le mur du jardin et s'éloigna. L'accent de Cydalise, l'air qu'elle avait en parlant, la chaleur de son débit, tout avait frappé M. de Chavailles. Il retourna auprès de Christine plus sérieux qu'il ne l'avait quitté, mais elle était si heureuse de l'avoir inquiétude. Quant à M. de Blettarins, il prétendait qu'il n'avait plus qu'à rendre son âme à Dieu, maintenant

que M. de Chavailles était auprès de sa fille. Hector les quitta dans la soirée pour se rendre à Marly, où il espérait rencontrer le duc d'Orléans. Ce que Cydalise lui avait dit ne pouvait sortir de sa tête. Le prince était dans la galerie des jeux, perdant ses louis contre Mme la Dauphine. Hector attendit le moment de pouvoir lui parler et l'attirant dans un coin:

—Mlle de Blettarins est dans la retraite que la bonté de Mme d'Argenton lui a ménagée, dit-il.

—Eh! vous n'avez pas perdu de temps, répondit le duc.

—Je ne perds rien, monseigneur, pas même la mémoire.

Le prince leva ses yeux perçants sur M. de Chavailles.

—C'est-à-dire, reprit-il en souriant, que je vous ai fait une promesse et que vous avez quelque envie de me la rappelez?

—Je n'oserai jamais le faire, à moins que votre altesse ne m'en donne la permission.

—Je ferai mieux..' je m'en souviendrai moi-même. Il s'agit du père de Mlle de Blettarins, je crois.

—Oui, monseigneur.

—Vous m'aviez prié d'en parler au roi et je vous avais promis de m'adresser à une personne plus puissante que moi, n'ayant, vous le savez, aucun crédit auprès de Sa Majesté.

—C'est encore vrai.

—Eh bien! M. le marquis, c'est fait.

—Quoi vous avez daigné...

—L'occasion s'est offerte ce soir... je l'ai saisie... on a bien voulu m'écouter, et dans quelque temps je pourrai vous présenter moi-même à cette personne toute-puissante, je vous en avertis, mais qui, avant d'agir, a voulu s'entourer de quelques renseignements sur la part que M. de Blettarins a prise dans les troubles de la Fronde.

—La plus légère du monde! s'écria Hector.

—Je n'en doute pas, répondit le prince en souriant, mais encore faut-il bien en avoir la preuve, et votre témoignage, vous en conviendrez, est un peu suspect en pareille affaire.

—Eh bien! j'attendrai.

—Et moi j'userai de tout mon crédit pour que vous n'attendiez pas longtemps.

—Mon Dieu! monseigneur, que puis-je faire pour reconnaître tant de bontés?

—M'aimer un peu, si c'est possible, et ne croire que la moitié du mal qu'on vous dira de moi.

Le duc d'Orléans poussa vers un groupe de seigneurs et laissa M. de Chavailles seul. La galerie était pleine de monde; on causait, on jouait, on marchait. Mais le bruit n'arrivait pas aux oreilles d'Hector, et ses yeux ne regardaient rien du spectacle qui l'entourait. Il n'entendait que la voix secrète de son amour, qui lui disait d'espérer et ne voyait que l'image lumineuse de Christine toujours présente à son esprit. Il se mit à l'écart et s'absorba dans ses pensées. Paul-Emile vint à passer par là, et le voyant seul s'approcha.

—Que vous êtes tristes! lui dit-il.

—Moi! dit Hector, réveillé brusquement de sa rêverie.

—Parbleu! ce n'est pas au Grand-Turc que je m'adresse.

—Ma foi! mon cher comte, vous ne vous connaissez guère en physionomie... je suis fort heureux.

—Il n'y paraît guère... Vous êtes dans ce coin comme une autruche dans le désert.

—C'est que le bonheur est grave, mon ami.

Paul-Emile soupira.

Voilà qui m'explique pourquoi le bonheur et moi faisons si mauvais ménage... Ma tristesse vient de ma gaieté!

—Vous êtes fou! dit M. de Chavailles en riant.

—C'est là probablement ce qui m'empêche d'être heureux... Je vais me mettre à ne plus rire, afin de savoir si je m'égayerai davantage.

Un grand mouvement qui se fit dans la galerie rompit l'entretien des deux jeunes gens; c'était le moment du souper du roi; ils se levèrent. On ouvrit les portes, et les princes du sang se dirigèrent vers l'appartement royal. Hector et Paul-Emile s'étaient mêlés à la foule et rapprochés de la porte de sortie. La duchesse de Berry se présenta tout à coup devant M. de Chavailles, et leurs yeux se rencontrèrent. Ceux de la princesse étaient comme des diamants. Elle fit un pas de son côté négligemment.

—Etiez-vous au hallali, M. de Chavailles? dit-elle, on ne vous y pas vu, il me semble.

—Il est vrai, madame; je me suis égaré et je suis arrivé trop tard.

Elle fit un pas encore, et passant devant lui, inclina sa tête sous son éventail.

—A demain, dit-elle vivement, mais à voix basse.

Hector frissonna; il avait oublié, et un mot venait de lui tout rappeler. Il fallait prendre un parti sur-le-champ: alors qu'il se croyait libre, cet enlèvement était une folie; maintenant, qu'il avait retrouvé Christine, c'était un crime. La foule s'écoulat lentement autour de lui; il la laissa disparaître comme une nuée pompeuse et dorée qui suit la fuite du soleil; mais quand le dernier gentilhomme eut franchi la porte, son parti était pris. Hector retint Paul-Emile par le bras et l'entraîna, sans parler, à l'autre extrémité de la galerie.

—Vous aviez raison, mon ami, dit-il enfin.

—J'ai toujours raison, quoique M. de Riparfonds n'en convienne jamais, répondit Paul-Emile un peu

surpris de ce début; mais à quel propos ai-je raison dans ce moment?

—Je m'étais trompé tout à l'heure; mais en y regardant de plus près, je m'aperçois bien que je ne suis pas heureux.

—Parbleu!... Après ça, il ne faut pas que le malheur vous chagrine trop... Le malheur est l'état habituel de l'homme.

—Le mien dure depuis vingt-sept ans et j'en ai vingt-huit... Calculez!...

—Ce calcul ne me consolerait pas...

—Il y a des malheurs qui tuent.

—Ils sont rares.

—Enfin, il y en a.

—Oui, comme il y a des Bourbons... un peu, mais pas beaucoup.

—Un duel, par exemple.

—Un duel tue quelquefois, mais un duel n'est pas un malheur...

—C'est selon!

—Bah! comme une bonne fortune, et vous abîmez la syntaxe et la raison en parlant comme vous le faites... Mais là n'est pas la question... Vous vous battez donc?

—Oui!

—Parbleu! voilà qui me ravit.

—Oh! il n'y a pas de quoi!

—Mais si! ne serai-je pas de la fête?

—Sans doute.

—Merci.

Paul-Emile serra affectueusement la main de M. de Chavailles et poursuivit:

—Quel jour se bat-on?

—Demain.

—Bien; à quelle heure?

—Au point du jour.

—Très bien; où, s'il vous plaît?

—Ma foi, sous l'aqueduc de Marly; il y a une arcade que j'ai remarquée en passant; du gazon ras, un terrain uni, des arbres tout autour et point de curieux.

—C'est à merveille... je n'ai plus qu'un renseignement à vous demander à présent.

—Parlez.

—Le nom du gentilhomme contre qui vous vous battez?

—Le comte Paul-Emile de Fourquevaux.

---

# XLV

## LE NOEUD GORDIEN

M. de Fourquevaux se recula tout étonné.

—Moi ! c'est contre moi que vous vous battez?

—Oui, répondit tranquillement Hector.

Pour le coup, Paul-Emile pensa que son ami était devenu fou subitement. Il le regarda fort effrayé entre les deux yeux.

—Voilà qui vous surprend un peu, dit Hector.

—Beaucoup! répondit le comte qui considérait attentivement M. de Chavailles.

—La vie est ainsi faite, qu'on ne sait jamais la veille ce qui arrivera le lendemain.

—Çà, voyons! s'écria M. de Fourquevaux en se croisant les bras... tout ce que vous dites là est fort joli, sans doute, mais je n'y comprends rien; c'est une plaisanterie, j'imagine.

—Point... c'est fort sérieux.

—Vous tenez à ce que nous nous battions ensemble?

—J'y tiens.

—Ah çà! me direz-vous au moins pourquoi vous allez me forcer à recommencer l'équipée de Turin?

—De grand coeur, mais le lieu n'est pas propice; vous savez le vers du poête:

Ces murs mêmes, seigneur, peuvent avoir des yeux!

Si donc vous le permettez, nous irons ailleurs.

—Volontiers.

Les deux jeunes gens descendirent dans le jardin et s'arrêtèrent au bord d'une pièce d'eau.

—Il n'y a ici que des dieux marins, proprement taillés dans le marbre, dit Paul-Emile, vous ne craignez, j'espère, ni leurs yeux ni leurs oreilles.

—Aussi vais-je m'expliquer, répondit Hector; mais d'abord permettez-moi de remonter un peu haut et de vous faire un petit récit qui vous aidera à me comprendre.

—Faites.

—Vous souvient-il, mon cher marquis, de ce que vous m'avez dit touchant Mme la duchesse de Berry?

—Parbleu! et ce que j'ai dit, je le maintiens.

—Eh bien! mon ami, vous aviez raison.

—Enfin, vous en convenez!

—Il a bien fallu se rendre à l'évidence!

—Diable! les choses ont donc marché depuis l'autre jour?

—Elles ont couru!

—Ce que c'est que d'avoir seize ans!

—Je touche au dernier chapitre.

—Déjà!

—Hélas! oui.

—De quel air vous dites cela!

—Je voudrais bien vous y voir.

—Et moi oussi.

Hector sourit, Paul-Emile frappa du pied.

—Tout cela ne me dit pas, reprit-il, pour vous voulez absolument me tuer un peu.

—Ecoutez jusqu'au bout.

—J'écoute.

—La princesse a de singulières fantaisies, et, pour parler votre langage, elle exige que j'agisse envers elle

ni plus ni moins que si j'étais Jupiter, et qu'elle s'appelât Europe.

—Un enlèvement!

M. de Chavailles inclina la tête.

—Parbleu! je vous admire! s'écria M. de Fourquevaus. Les plus grands bonheurs vous arrivent, et, au lieu de vous réjouir, vous prenez des airs lamentables qui donnent envie de pleurer. Un enlèvement! Mais savez-vous bien que pour enlever une princesse, du matin au soir seulement, je consentirais à recevoir cent coups d'épée. Ces choses-là ne se voient plus que dans les romans de chevalerie, vous les ressuscitez; un Dieu propice vous guide par la main dans le sentier fleuri des aventures, et vous boudez. Allez, vous n'êtes qu'un ingrat.

Paul-Emile se promenait de long en large tout en parlant, Hector le laissait dire, et regardait les étoiles qui commençaient à baigner leur front scintillant dans le clair miroir des fontaines. Quand Paul-Emile se fut un peu calmé, Hector lui posa doucement la main sur le bras.

—Vous oubliez Christine, lui dit-il.

—Christine? Eh bien! qu'est-ce que ça fait? s'écria naïvement M. de Fourquevaux.

—Pour vous, qui êtes un nouveau Joconde, je ne dis pas, mais pour moi, qui suis une sorte de Pyrame, c'est autre chose.

Paul-Emile secoua la tête, moitié sérieux, moitié riant:

—Mon cher marquis, dit-il, vous prenez mal la vie; Pyrame est mort, et Thisbé aussi!

—Alcibiade aussi est mort... Un peu plus tôt ou un peu plus tard, qu'importe!

—Il importe beaucoup, quand on a vingt-sept ans!

Paul-Emile, tout en parlant, caressait de la main le dos éclatant et froid d'une Flore de marbre de Coyse-

vox. Il se tut et regarda un instant son ami qui tambourinait des doigts sur le socle de la statue.

—Vous voilà comme Télémaque, entre Eucharis et Calypso, reprit-il. Mai, je prendrais l'une et je n'abandonnerais pas l'autre.

—Vous êtes vous, et je suis moi; force m'est d'obéir à ma nature.

—Ainsi vous êtes bien résolu à ne pas enlever la du chesse de Berry?

—Très décidé, répondit froidement Hector.

—Que l'ombre de Scipion vous protège! moi je vcus plains.

—Plaignez-moi tant que vous voudrez, mais faites toujours ce que je vous demande.

—Ah! ah! le duel?

—Oui.

—Vous y revenez donc?

—J'y arrive.

—Voyons vos raisons.

—On peut bien ne pas enlever une princesse; mais encore faut-il avoir un prétexte.

—C'est bien le moins.

—Le duel sera le mien.

—Comment arrangez-vous cela, s'il vous plaît?

—Oh! c'est fort simple. Je suis pris entre ces deux amours comme dans un noeud gordien.—Ce qu'on ne peut pas dénouer..

—On le coupe.

—Justement; nous nous battons galamment, et vous me donnez un coup d'épée.

—Moi, à vous? mais vous savez bien que c'est im possible.

—On vous y aidera.

—Il est clair que si vous ne vous défendez pas...

—Vous serez bien obligé de me battre... C'est là tout ce qu'il me faut.

—Après?

—Le reste va de soi... Blessé, je reste au lit et disparais de la cour... la princesse m'oublie, et quand je retourne à Versailles, il n'est plus question d'enlèvement qu e si on n'y avait jamais pensé .

—Voilà qui est merveilleusement raisonné.

—Ainsi vous n'hésitez plus?

—Comment m'y prendrais-je pour refuser? Il y a tout à la fois, dans ce duel, un service à vous rendre et une extravagance à faire... c'est trop de la moitié...

—C'est dit, et je compte sur vous.

—Au petit jour, mon épée moi seront à votre service.

—Bien! Arrangez-vous à présent pour avoir M. de Vareuil pour second.

—Le page de Mme la duchesse de Berry?

—Lui-même... Il garantira la vérité du prétexte.

—Vous n'oubliez rien et faites les plus grandes sottises le plus sérieusement du monde.

Les deux jeunes gens firent quelques pas dans la direction du château.

—A propos, s'écria Paul-Emile, si par hasard la princesse s'acharnait à vous aimer?

Hector haussa les épaules.

—Vous savez bien que les caprices sont les roses de l'âme... ça vit un matin, dit-il.

—C'est vrai; mais quand on tourne le dos à la fortune, il arrive quelquefois qu'elle s'entête à vous poursuivre.

—Alors j'emploierai les grands moyens.

—Que ferez-vous?

—Je me marierai.

—Un suicide! dit gaiement Paul-Emile; c'est de l'héroïsme.

—Non pas, c'est de l'amour.

Les choses se passèrent comme il était convenu. Paul-Emile pria M. de Vareuil de l'accompagner; on joi-

gnit M. de Chavailles qui s'était fait suivre d'un officier des Compagnies-Rouges, et les deux amis se rencontrèrent sous les arcades de l'aqueduc de Marly. Ils se saluèrent poliment et jetèrent leurs chapeaux sur l'herbe.

—Ainsi vous persistez, M. le marquis, dit Paul-Emile d'un air superbe.

—Vous savez, M. le comte que je ne me rétracte jamais, répondit M. de Chavailles, qui avait une folle envie de rire.

—Alors, monsieur, dégaînons.

Hector et Paul-Emile tirèrent leurs épées.

—Sans rancune au moins, M. le comte, quoi qu'il arrive, dit Hector en tendant la main à son adversaire.

—C'est parbleu bien ainsi que je l'espère!

Et, se penchant à l'oreille de M. Chavailles, Paul-Emile ajouta tout bas:

—N'oubliez pas d'être très maladroit...

—Je ferai de mon mieux.

—Parbleu! si vous me tuez pour une si sotte affaire, je ne m'en consolerais jamais!

Hector sourit, et se tournant vers les deux témoins:

—Vous savez, messieurs, dit-il, quels édits royaux proscrivent le duel; je n'ai donc pas besoin de vous demander la plus entière discrétion.

Les deux gentilshommes s'inclinèrent et l'on croisa le fer sur-le-champ. Hector se défendit assez pour faire croire que ce duel était sérieux. Après quoi il reçut, ou pour mieux dire il se laissa donner un coup d'épée dans l'épaule. Le sang jaillit et M. de Fourquevaux rompit.

—Vous êtes blessé, je crois? dit-il.

—C'est ce qui me semble... Cependant si vous voulez continuer...

—Non, non, répondit Paul-Emile en riant, ce n'est pas la peine de mourir pour si peu.

Un mouchoir noué autour de la blessure, Hector remercia l'officier des Compagnies-Rouges. M. de Fourquevaux se sépara de M. de Vareuil qui retourna à Marly, et les deux jeunes gens montèrent en carrosse pour se rendre à Paris.

—C'est à vous maintenant, dit Hector, de prévenir la duchesse de Berry de ce qui m'arrive.

—Eh! mais, la commission est délicate.

—C'est pourquoi je vous la confie.

—C'est fort gracieux! Cependant que lui dirai-je?

—Ce que vous voudrez.

—Voilà qui est vite dit, mais fort difficile à faire. Un joli caprice était né au coeur...

—Au coeur? interrompit Hector d'un air de doute.

—Ou dans la tête d'une jolie femme, si vous voulez, reprit Paul-Emile; la localité ne fait rien à la fantaisie, et comme un bros bourdon qui s'abat sur le calice d'une rose, je viens lourdement écraser tous les rêves divins de son printemps! Ma conduite est odieuse, ridicule, insensée... elle est en révolte contre les principes de toute ma vie, contre mes sentiments, contre mes désirs, et je mériterais qu'un sacripant me passât son épée à travers le corps, rien que pour avoir consenti à faire ce que vous m'avez demandé... Si par hasard elle se met à pleurer, que voulez-vous que je fasse contre ses larmes?

—Mais, dit Hector, la fable, que vous citez si complaisamment ,ne dit pas qu'Ariane la délaissée soit morte de chagrin.

Paul-Emile regarda M. de Chavailles bien en face.

—Est-ce que par hasard, reprit-il, votre pensée va jusqu'à me croire en état de jouer le rôle de Bacchus triomphant?

—Que sais-je!

—Voilà que le bonheur vous rend sceptique et crédule tout à la fois! Amant de Mlle de Blettarins, vous

ne voulez pas qu'elle oublie jamais; dédaigneux de madame la duchesse de Berry, vous supposez déjà qu'elle ne pensera plus à vous demain. A l'une, vous délivreriez volontiers un brevet de fidélité perpétuelle; mais vous contesteriez à l'autre une constance de trois semaines! Le coeur de l'homme est un labyrinthe!

—Voilà pourquoi je vous conseille de prendre le fil d'Ariane, répondit Hector en riant.

Le carrosse qui portait les deux jeunes gens entra avec grand fracas dans l'hôtel de la rue Saint-Honoré, mais Hector ne fit qu'y passer. Le soir venu, et bien déguisé, il sortit par une porte de derrière, gagna en chaise le pavillon de Christine et s'y établit. Christine, un peu surprise de ce retour inattendu, pâlit à la vue du sang; mais Hector la rassura d'un mot.

—Je n'avais que ce moyen de ne plus vous quitter, je l'ai employé, dit-il.

—Un duel! s'écria-t-elle.

—Oui, reprit Hector un peu confus, un duel qui n'a pas eu de cause, mais qui aura pour effet de m'attacher à vous.

Christine voulut se plaindre, mais la parole expira sur ses lèvres. Cette explication, sincère dans la réalité, ne pouvait cependant pas lui paraître bien claire; mais elle aimait, l'action d'Hector était encore une preuve d'amour, et les plus extravagantes sont parfois celles qui plaisent le mieux. Elle ne dit plus rien et ne se plaignit pas trop de la blessure qui contraignait M. de Chavailles à garder la chambre. Ce jour-là même, M. de Fourquevaux retournait à Versailles où, comme on sait, la cour s'était rendue. Son esprit aventureux n'envisageait déjà plus que le côté plaisant de la singulière communication qu'il était chargé de faire, et ce qui d'abord l'avait épouvanté, le réjouissait fort à présent. Le jeu venait de commencer au moment où il entra dans la galerie, et comme d'habitude Madame la

duchesse de Berry tenait l'une des tables, il y avait grand cercle autour d'elle et les louis d'or tintaient sur le velours. Paul-Emile fit si bien qu'il réussit à se placer tout auprès de la princesse. Il ne s'agissait plus que de faire naître l'occasion de lui parler. La princesse semblait fort occupée du jeu, mais un observateur attentif et prévenu comme l'était M. de Fourquevaux ne pouvait pas s'empêcher de remarquer les regards furtifs qu'elle jetait de droite à gauche, devant et derrière elle. Elle riait, parlait et s'agitait, tout entière, en apparence, aux plaisirs et aux surprises du lansquenet, mais son esprit était ailleurs.

—Bon! murmura Paul-Emile, c'est le moment de porter le premier coup.

Il jeta quelques louis sur la table en toussant très fort comme dans les comédies quand un personnage veut attirer l'attention. La duchesse de Berry leva les yeux sur lui.

—Ah! vous voilà, M. de Fourquevaux, dit-elle; vous venez bien tard, il me semble.

—C'est à moi qu'elle parle; mais elle pense à lui, se dit-il, la langue est décidément d'une merveilleuse élasticité pour exprimer ce qu'elle n'avoue pas.

Et tout haut il ajouta:

—Ce n'est pas d'aujourd'hui, madame, que je m'aperçois de l'impertinence du temps... Il va tout de travers... Aussitôt qu'il s'agit de Votre Altesse, c'est un cerf, et, grâce à sa malice, les heures n'ont plus que quinze minutes... Je cours, j'arrive... il est trop tard... Ah! madame, défendez-lui de marcher quand on est près de vous!

La duchesse de Berry sourit doucement.

—Restez, monsieur, dit-elle, on y tâchera.

Elle joua et gagna; un flot d'or roula sous ses mains de lait. Ses yeux glissèrent rapidement autour du cercle et s'arrêtèrent de nouveau sur Paul-Emile.

—Vous perdez, je crois, dit-elle.

—Oui, madame... encore trois coups pareils et vous aurez besoin d'un trésorier.

La princesse, qui mêlait les cartes, tourna ses vives prunelles vers M. de Fourquevaux.

—C'est une fonction que M. de Chavailles remplit à merveille, dit-elle... Vous qui êtes le Pythias de ce Damon, ne l'avez-vous pas vu?

—Ah! madame, quel coup pour le marquis, s'il vous entendait!

—En quoi mes paroles sont-elles si terribles?

—C'est leur douceur même qui les rend effrayantes, répondit Paul-Emile.

La duchesse abattit les cartes et gagna de nouveau; les pièces d'or scintillaient sous ses doigts.

—Vous avez tout à fait le langage d'une énigme, reprit-elle... expliquez-vous?

—Si arriver tard est une maladresse, ne pas arriver du tout, n'est-ce pas un malheur?

Les yeux brillants de la duchesse interrogèrent vivement le visage de M. de Fourquevaux, puis s'abaissèrent subitement. Paul-Emile, qui ne la quittait pas du regard, la vit pâlir sous son rouge; elle agita les cartes d'une main tremblante et garda quelques instants de silence.

—Mais, reprit-elle ensuite, pour si tard qu'on arrive, on arrive toujours un peu.

Paul-Emile secoua la tête.

—Ni peu, ni beaucoup, madame, dit-il.

Ces quatre mots furent murmurés d'une voix si grave, que la princesse tressaillit. La conversation mourut à l'instant même et le jeu continua, troublé seulement par quelques exclamations et des paroles sans suite.

—La glace est rompue, pensa Paul-Emile; ou je n'entends plus rien au coeur des femmes, ou elle m'interrogera.

Il tira une poignée de louis de sa poche et se mit à jouer le plus sérieusement du monde. La princesse ne prenait pas garde à lui; il ne la regardait pas, et quelque nouveau venu dans le cercle des courtisans aurait pu croire qu'ils n'avaient pas échangé la moindre parole.

Le jeu fini, la princesse se leva; un léger mouvement de ses longues paupières avertit M. de Fourquevaux; ce mouvement était presque invisible, mais le gentilhomme avait le coup d'oeil trop fin et trop sûr pour ne pas en comprendre la signification. Il marcha donc à la suite de la duchesse de Berry et descendit avec elle dans les jardins. Il y avait foule de courtisans sur les terrasses et dans les avenues; mais s'écartant petit à petit de la compagnie, elle gagna une charmille dont le rideau de verdure conduisait au bassin d'Apollon. Paul-Emile se trouva près d'elle au moment où elle se retourna.

—C'est vous! dit-elle en affectant une surprise admirablement jouée... je vous croyais bien loin...

—Je devrais l'être puisque vous désiriez être seule; mais le soir est l'heure des discrétions, dit Paul-Emile; je pensais à l'étoile de Vénus qui sourit là-bas et vous ai suivie malgré moi.

M. de Fourquevaux, après ce petit madrigal, s'inclina comme un homme prêt à se retirer.

—Mais non, ajouta vivement la princesse, vous êtes ici, restez.

—Enfin! murmura Paul-Emile. Que de ruses pour arriver à un peu de franchise!

—A propos, reprit la duchesse d'un petit air naïf, que me disiez-vous tout à l'heure au jeu?... je ne vous ai pas bien compris.

—Mais, répondit Paul-Emile du même air, je parlais de l'impertinence du temps, je crois...

—Oui, d'abord, mais ensuite?

—Mon Dieu, madame, je n'ose pas m'en souvenir.
—Eh bien! j'aurai plus de courage que vous.
—Aidez-moi donc, madame.
—Vous parliez, il me semble, de M. de Chavailles.
—C'est bien cela.

—Et à ce propos vous avez dit je ne sais plus quel logogriphe dont le mot m'échappe encore.

—C'est ce mot-là qui cause mon embarras.
—Voilà qui pique ma curiosité.
—C'est me dire clairement que je dois parler.
—A l'instant, si vous ne voulez encourir tout mon courroux.

—Oh! madame, cette menace me rend tout mon courage... je parlerai.

—Et moi, je vous écoute.
—Mais d'abord, madame, me pardonnerez-vous?
—Il y a donc un crime sous ce logogriphe?
—Presque.
—Eh bien! vous vous adresserez au père Tellier, et il vous absoudra.

—Prenez garde, madame, il s'agit du trésorier de Votre Altesse royale!

—Ah! fit la princesse d'un ton de voix clair.
—Et ce sont de ces crimes où le père Tellier n'a rien à voir.

—Mais parlez donc! vous me faites mourir d'impatience.

—Eh bien! madame, le trésorier de Votre Altesse s'est battu en duel.

La princesse s'arrêta court.
—En duel, dites-vous?
—Oui, madame.
—Mais alors, s'il n'est pas venu, c'est qu'il est...
—Blessé! interrompit vivement M. de Fourquevaux.
La duchesse de Berry devint toute pâle et s'appuya

contre la gaîne de marbre d'un dieu Pan qui jouait de la flûte.

—M. de Chavailles n'est pas en danger de mort, suivit Paul-Emile; mais il est blessé assez grièvement pour devoir garder la retraite la plus absolue pendant six semaines ou deux mois.

La princesse passa son mouchoir sur ses lèvres qui tremblaient un peu, et, regardant son interlocuteur:

—Vous aviez raison d'hésiter, M. le comte, dit-elle, les édits royaux sont si sévères!...

—Bon! elle n'y songe pas le moins du monde, pensa Paul-Emile.

—Dans cette confidence que vous venez de me faire, vous n'avez oublié qu'une seule chose, reprit-elle.

—Laquelle, madame?

—Le nom de l'adversaire de M. de Chavailles.

—Nous y voici! pensa Paul-Emile.

—Eh bien! vous hésitez encore? poursuivit-elle.

—C'est qu'il est devant vous, madame.

—Vous! vous, son ami le plus intime!... C'est impossible, s'écria-t-elle.

—Si un autre que moi l'affirmait comme Votre Altesse, je douterais... Mais vous en conviendrez, madame, mon témoignage est le seul dont la sincérité ne soit pas suspecte.

—Mais la cause de ce duel, la cause, monsieur?

—La cause, madame, la cause, répondit Paul-Emile en mettant hardiment un genou en terre, elle est de celles qu'on balbutie à la grille d'un confessionnal, qu'on murmure pendant les nuits d'été au zéphyr amoureux, qu'on raconte aux lacs attentifs et silencieux; on peut la deviner, mais on ne la dit jamais.

La témérité de ce mouvement, et plus encore, l'imprévu de ce langage, transparent dans son obscurité, troublèrent la duchesse de Berry. Elle regarda, agitée et rougissante, le jeune homme agenouillé, et lui fit

signe enfin de se relever. Paul-Emile secoua tristement la tête.

—Non pas, madame, avant que vous m'ayez pardonné mon crime, dit-il... C'est une grâce qui ne m'est pas due et que j'ambitionne sans la mériter.

—Mais, monsieur, levez-vous donc; on peut venir et vous surprendre...

Paul-Emile pensa qu'il pourrait peut-être bien coucher à la Bastille, si quelque indiscret arrivait tout à coup; mais il n'était pas homme à s'arrêter pour si peu.

—C'est mon pardon qu'il me faut, madame; et si je ne l'obtiens pas, dit-il, je resterai à vos pieds; dussé-je y mourir.

—Eh! ne mourez pas, monsieur, dit la princesse. N'est-ce donc pas assez d'une blessure, déjà? Il faut bien que je vous pardonne... mais à une condition.

—Ordonnez, madame.

—Ne recommencez pas, et taisez-vous.

On entendait marcher dans l'avenue, et la duchesse s'échappa comme une biche. Paul-Emile la regarda fuir et disparaître dans l'ombre, et se leva.

—Hector aurait-il raison? murmura-t-il.

---

# XLII

## LE GARCON BLEU

Un calme profond avait brusquement succédé à toutes les agitations des jours précédents. Hector, retiré dans la solitude du pavillon, vivait pour Christine et s'endormait dans la pensée d'un bonheur qu'il croyait à l'abri des coups de la fortune. Son absence de la cour, bientôt remarquée par des gens intéressés à tout voir, avait été mise sur le compte d'une maladie à laquelle les uns avaient cru de bonne foi, tandis que d'autres faisaient semblant d'y croire ce qui revenait parfaitement au même, et il n'avait plus été question d'Hector. La duchesse de Berry, seule, s'en souvenait peut-être, mais elle n'en laissait rien paraître. M. de Fourquevaux, à présent qu'il avait découvert un prétexte merveilleux à ce duel fantastique, entrait bravement dans la voie de la galanterie et s'y comportait en véritable Amadis. Les soupirs et les madrigaux abondaient sur ses lèvres, et il n'était jamais à court des comparaisons mythologiques les plus fleuries. Quant au chevalier, il avait disparu sans laisser plus de trace de son passage dans Paris qu'une hirondelle dans l'air. On ne l'avait plus revu à l'auberge du *Roi David;* et, malgré l'activité et l'infatigable persévérance de frère Jean, dont l'esprit subtil s'épuisait en ruses nouvelles, on ne savait ce que cet insaisissable ennemi

était devenu. Mais ce calme profond n'était pas la chose qui inquiétait le moins Cydalise. Elle avait vu, elle avait entendu le chevalier, et avait froid dans les os toutes les fois qu'elle pensait à lui; un jour il avait ouvert devant elle les abîmes secrets de son âme; elle avait plongé jusqu'au fond dans ce cynisme et cette actuce, et ce qu'elle en savait ne lui permettait pas de croire qu'il eût renoncé à ses projets; il lui était seulement impossible de deviner de quel côté le coup partirait. M. d'Argenson, qu'elle avait voulu sonder, était resté plus impénétrable que la nuit. Il évitait de répondre, et plus souple qu'un serpent, il échappait sans cesse aux pièges que Cydalise lui tendait dans l'intimité de leurs conversations. Un jour, impatientée, elle aborda résolument la question de face. Le lieutenant de police fronça légèrement les sourcils.

—Oh! je m'y attendais, reprit-elle, mais tous vos airs terribles ne m'arrêteront plus.

M. Voyer-d'Argenson prit alors les mains de Cydalise, et la regardant d'un certain air qu'il avait dans ces moments-là:

—Ma chère enfant, dit-il, vous jouez comme un oiseau, mais prenez garde que l'oiseau ne se prenne dans les filets de l'oiseleur.—Une fois prise, toute ma puissance n'y pourrait rien. Vous mordez vos jolies lèvres, et j'y vois poindre mille questions.—Laissez-moi vous dire simplement que si, moi, le lieutenant de police, j'avais en face et pour adversaire un homme,—je ne dis pas le chevalier,—mais un homme qui ressemblât au chevalier, foi de gentilhomme, je me retirerais.

M. Voyer-d'Argenson se leva là-dessus, et la comédienne ne put rien en obtenir de plus. Mais à vrai dire, cela suffisait pour augmenter ses perplexités. En attendant que l'avenir donnât raison ou tort aux craintes vagues et mystérieuses de Cydalise, le chevalier était comme un homme mort. Un temps se passa.

Les habitants du pavillon prêté par Mme d'Argenson, M. de Blettarins, Hector et Christine savouraient ces premiers jours de repos comme des voyageurs altérés les premier fruits rafraîchissants de l'oasis. On aurait dit que les frontières du monde finissaient pour eux aux limites du jardin où M. de Chavailles ensevelissait son amour et son bonheur comme un avare son trésor. La cour, la guerre, le roi, la duchesse de Berry, il avait tout oublié. Un jour cependant un mot le réveilla. Ce mot, ce fut M. de Riparfonds qui le prononça.

—M. le duc d'Orléans a vu monseigneur le dauphin, dit-il, et monseigneur le dauphin vous attend.

Ces simples paroles firent sur Hector l'effet d'un clairon sur un bon cheval de bataille. La vie le ressaisissait tout à coup; il s'arracha de son sommeil, et, fuyant le pavillon où tant d'heures s'étaient envolées, il put dire comme un soldat à qui l'on montre l'ennemi:

—Je suis prêt.

Au moment de rentrer dans l'action, ce trouble et cette inquiétude qui s'emparent quelquefois des plus fortes natures l'assaillirent. Il ralentit le pas du cheval qui le ramenait à Versailles, et regardant M. de Riparfonds:

—Ce que je vais faire n'est-ce pas une folie? dit-il. Qu'y a-t-il entre une longue suite d'années paisibles et charmantes et moi? une centaine de lieues, tout au plus! une distance que l'on peut franchir en quatre ou cinq jours!

Guy tourna vers M. de Chavailles ses yeux profonds.

—Que veut dire ce calcul? dit-il.

—Cela veut dire que Mlle de Blettarins, son père et moi pourrions passer la frontière sans risque, nous cacher en Angleterre, en Hollande, en Suisse; que sais-je, moi! et y vivre ignorés de tous, heureux et sans faire plus de bruit que des fauvettes au fond d'un nid. Ce bonheur, je le sens, je le comprends, je le devine...

—Qui vous arrête alors?

—Ce qui vous arrêterait aussi.'. l'honneur de mon nom et de ma race.

Guy serra la main d'Hector.

—J'attendais ce mot, dit-il; vous avez raison, mon frère! Nous autres gentilshommes, nous sommes les esclaves du nom, et si ce nom nous écrase, nous n'avons même pas le droit de nous plaindre. C'est bien le moins que cette servitude soit infligée à qui porte tant de privilèges! Mais, croyez-moi, ce bonheur que vous poursuivriez hors de France, vous ne l'atteindriez même pas. N'auriez-vous pas abandonné, soldat, votre drapeau en péril; noble, votre roi menacé, Français, votre patrie en deuil? Vous traîneriez après vous un triple remords, et tout votre bonheur s'échapperait par les blessures de votre coeur comme l'eau fuit par les fentes d'un vase!

—Je le sais si bien, répondit M. de Chavailles, que je reste et que je resterai, dût la mort m'attendre au bout du chemin.

Le grand parc de Versailles commençait de dérouler ses longues perspectives; le soleil frappait les vitres qui éteincelaient de mille feux; encore quelques minutes et ils allaient franchir la cour du palais gigantesque. Hector se redressa sur sa selle.

—J'ai rêvé, dit-il, je vais agir.

Le duc d'Orléans, prévenu de l'arrivée de M. de Chavailles, l'attendait dans son appartement.

—Eh! arrivez donc! s'écria-t-il du plus loin qu'il l'aperçut, voilà bien des jours qu'on vous désire; mais le moyen d'arracher un Télémaque tel que vous de l'île de Calypso...

—Ah! monseigneur! dit Hector un peu troublé, vous allez mêler bien des regrets à toute ma joie!

—Et pourquoi?

—Vos paroles me font craindre d'avoir perdu bien du temps!

—C'est précisément parce que vous perdiez ce temps de la façon la plus agréable du monde, que j'ai attendu le dernier moment pour vous déranger.

—Voilà de vos principes, dit M. de Riparfonds.

—Tant pis pour vous, si vous ne les avez pas... ce sont les bons!... Mais laissons ce bourru, mon cher Chavailles, et suivez-moi chez Monseigneur le Dauphin qui est tout disposé à vous recevoir.

Le Dauphin accueillit Hector avec cette grâce un peu froide et digne qui était dans toute sa personne.

—M. le duc d'Orléans, mon cousin, m'a parlé d'une affaire à laquelle vous vous intéressez beaucoup, monsieur, dit le Dauphin aussitôt qu'il vit Hector; vous avez dignement servi le roi, mon père; ce que je puis faire pour vous, je le ferai, c'est mon devoir et comptez-y.

—Monseigneur, en me parlant ainsi, m'attache à sa personne par les liens d'une éternelle reconnaissance, répondit Hector.

—Je ne vous demande rien que de continuer comme vous avez commencé.

—Monseigneur!...

—Oh! je ne suis pas sans avoir entendu parler de vos actions de guerre... On a été quelque temps bien oublieux envers vous, monsieur; mais le roi a déjà réparé l'injustice dont vous étiez victime, et je veillerai à ce que cette injustice ne puisse vous persécuter de nouveau.

—Je n'avais pas besoin de cette assurance pour faire mon devoir.

—Je le sais, mais le mien était de la donner.

—Eh bien! monseigneur, puisque Votre Altesse a tant de bonté pour moi oserai-je intercéder auprès

d'elle pour des amis bien chers, qui souffrent et ne méritent pas de souffrir.

Le Dauphin sourit.

—M. le duc d'Orléans m'a parlé de ces amis bien chers... un père et sa fille, je crois, dit-il.

—Une demoiselle noble, dont mon plus vif désir est de faire ma femme, répondit Hector, qui ne se méprit pas au regard que lui jeta le Dauphin, l'un des hommes les plus chastes et les plus scrupuleux qui fussent à la cour.

—C'est bien, monsieur, très bien; vous voulez donner au malheur l'appui de votre jeune renommée, de votre vaillance éprouvée, de votre fortune, dont je me charge; je vous en félicite; de tels sentiments sont dignes d'un gentilhomme.

—Ah! monseigneur, qu'ai-je donc fait pour mériter de tels encouragements!

—Nous avons longtemps causé de vous avec mon cousin, le duc d'Orléans; il vous a vu à l'oeuvre en Italie. Ce qu'il m'a dit de vous et ce que j'en sais par le roi, mon père, m'ont donné pour votre caractère une estime dont la preuve ne se fera pas attendre.

Hector remercia le duc d'Orléans du regard et allait répondre, lorsque le Dauphin l'arrêtant:

—Mais ce n'est pas de vous qu'il s'agit, reprit-il; M. de Blettarins est, ainsi que sa fille, dans une fâcheuse situation; occupons-nous d'eux tout d'abord.

—Ils sont déjà sauvés, si vous leur accordez votre protection.

Le Dauphin secoua la tête.

—Si j'étais ce qu'est, grâce à Dieu, le roi notre maître, je vous dirais hardiment: ils le sont; mais Louis XIV règne, monsieur; il règnera dans la plus complète acception du mot aussi longtemps que son coeur battra, et par un miracle divin de la Providence, son âme et son corps bravent les années.

—Oui, dit le duc d'Orléans, sa verte vieillesse étonnerait plus d'un jeune roi; plus superbe dans ses revers encore que dans ses victoires, il survit à ses contemporains comme un chêne orgueilleux reste debout au milieu des arbres abattus d'une forêt.

—Que Dieu prolonge sa vie pour le bonheur de la France! dit le Dauphin.

—Que Dieu le garde! répétèrent le duc d'Orléan et M. de Chavailles.

Le ton solennel qu'avait pris la conversation émouvait singulièrement Hector; il était en harmonie av la gravité de ses pensées, qui prenaient un vol pl. élevé aussitôt que le souvenir de Christine s'y mêla .

—Je vous disais, je crois, reprit le Dauphin apr. un court silence, que la situation de M. de Blettari était mauvaise. Je me suis fait rendre compte en détail de son affaire. Le hasard a voulu que, dans désordres qui marquèrent la régence de Mme An. d'Autriche, ce seigneur se signalât souvent. Il por la peine de son brillant courage, de sa fougue impétueuse, des rares qualités de guerre dont il donna, qu. que fort jeune encore, tant de cruelles preuves aux troupes royales. Il était au combat du faubourg St-Antoine; il était à la bataille des Dunes; son nom a bien souvent frappé les oreilles de mon aïeul au châ. de St-Germain. Comment a-t-il été oublié dans le pardon miséricordieux qui a couvert tant d'autres coupables? Je l'ignore. Est-ce une négligence? est-ce une volonté cachée? Qui le sait! Tirer son nom de l'o. où il est tombé, n'est-ce pas réveiller le danger?

—S'il est coupable, monseigneur, et je le recon. d'autres ne le sont-ils pas autant et plus que lui? Il avait des liens d'amitié avec ceux de la maison de Condé; il a cédé à l'aveugle impétuosité de la jeunesse aidée de l'élan du coeur.

—Je le sais, et la justice veut que la grâce que d'au-

tres ont obtenue, il l'obtienne aussi. Ce n'est pas quand on épargne les grands arbres qu'il convient de frapper les buissons.

Cela fut dit d'un ton net et ferme où perçait déjà le roi. On voyait bien que celui-là qui parlait était le petit-fils de Louis XIV.

—En somme, poursuivit le Dauphin, M. de Blettarins, s'il a commis des fautes étant jeune,—et Dieu aidant nous espérons bien ne plus revoir de guerres civiles a usein du royaume,—il a beaucoup souffert dans sa vieillesse errante et tourmentée. De longues années ont passé là-dessus! La clémence convient aux rois qui sont les représentants du Dieu de miséricorde sur la terre, et je ferai en sorte que celle de mon aïeul s'étende sur M. de Blettarins.

—Trois coeur vous béniront, monseigneur; ils vous bénissent déjà.

—Oh! ne vous hâtez pas! je sais bien ce que je veux, mais je ne sais pas ce que je puis.

—Je n'ajouterai rien, dit le duc d'Orléans, pour intéresser le coeur de Votre Altesse, dont toute la bienveillance est acquise à M. de Chavailles, mon ami; je lui dirai seulement que le bonheur de deux personnes est irrévocablement attaché à la prompte décision du roi; M. de Chavailles aime et il est aimé.

—C'est un grand bonheur, le plus grand qu'on puisse goûter ici-bas, répondit le Dauphin d'une voix profonde.

—Vous savez, monseigneur, ajouta le duc d'Orléans, que je ne crois guère à l'éternité de ce bonheur, si je crois beaucoup à sa vivacité; cependant, celui de M. de Chavailles serait impérissable, si, lié par le coeur à Mlle de Blettarins, il l'était aussi par le mariage.

—Il a raison; il doit l'épouser, il l'épousera.

—Cela dépend de vous, monseigneur.

—Comment cela?

—Si M. de Blettarins était libre deman, demain sa fille et le colonel s'agenouilleraient ensemble devant l'autel.

—Pourquoi donc pas tout de suite?

—Le vieux gentilhomme est fier, monseigneur; un mariage secret répugne à sa délicatesse; il ne s'y résignera qu'à la dernière extrémité, et lorsque toute chance de salut sera perdue. Vous comprendrez ses scrupules: un vieux soldat veut marcher à l'église le front haut et devant tous, comme il marchait contre l'ennemi.

La vérité n'était pas tout entière dans les paroles du prince; il en exagérait l'expression, en faisant d'une répugnance réelle un obstacle presque invincible; mais il savait que le jeune Dauphin était surtout accessible à cet ordre de sentiments chevaleresques et religieux, et il s'en servait à dessein pour l'intéresser davantage à la cause de son protégé.

A l'expression du visage du Dauphin, il s'aperçut bientôt qu'il avait deviné juste.

—Monsieur de Chavailles, dit le Dauphin en se tournant vers Hector, vous avez mis votre bonheur entre mes mains, je m'en souviendrai.

L'entretien était fini, Hector voulut se retirer; mais le Dauphin, prenant le bras du duc d'Orléans, sortit du cabinet avec lui. Un garçon bleu se trouvait dans la pièce voisine, rangeant quelques porcelaines sur un meuble; il se retourna à l'aspect de ces trois personnes, et si quelqu'un l'eût regardé, on aurait été frappé de l'expression de surprise qui parut sur son visage. C'était un homme brun, haut en couleur, d'une taille moyenne, et qui paraissait avoir une cinquantaine d'années. Il resta devant une console, épiant dans la glace les mouvements des trois causeurs. Ses mains tremblaient légèrement, et ses lèvres avaient un peu pâli.

—Eh! dit le Dauphin qui l'aperçut, il fait grand

chaud ici, ne pourriez-vous pas me donner un verre d'eau de groseille?

Le garçon bleu sortit sans répondre et revint un instant après tenant à la main un plateau sur lequel il y avait un gobelet et une carafe.

On était alors auprès de la porte de sortie. Le Dauphin s'arrêta.

—Comptez sur moi, dit-il, les yeux tournés vers Hector; je vous estimais avant de vous connaître, à présent que je vous ai vu, je vous suis tout acquis. Regardez donc comme fait tout ce que je pourrai faire.

Le garçon bleu était tout auprès d'eux; il avait pris le gobelet d'une main et versait de l'autre. En entendant les dernières paroles du Dauphin, ses yeux scintillèrent sous ses sourcils brusquement abaissés, et sa main se mit à trembler si fort qu'on entendit le tintement du goulot de la carafe frappant le bord du verre. Mais Hector, tout entier à sa reconnaissance, ne prit pas garde, non plus que le duc d'Orléans et le Dauphin, au trouble du garçon bleu. Il remercia de nouveau son protecteur et sortit laissant le Dauphin qui rentra dans son cabinet. Resté seul, le garçon bleu promena son regard, où brillait le feu de la fièvre, de la porte par où venait de disparaître Hector à la porte qui venait de se refermer sur le Dauphin.

—Allons! dit-il, j'hésitais encore... je n'hésiterai plus!

---

## XLIII

## UNE TRAGEDIE EN ACTION

Lorsque M. de Chavailles porta la nouvelle de son entretien avec le Dauphin à M. de Blettarins, le vieux seigneur leva les mains au ciel pour le remercier. Pour la première fois, peut-être, depuis de longues années, son coeur s'attachait à une espérance sérieuse et s'y abandonnait sans réserve. Que pouvait-on refuser au futur roi de France? Quelle influence, pour si considérable qu'elle fût, ne céderait pas à la sienne? Il ne s'agissait plus maintenant que d'attendre quelques jours, quelques semaines tout au plus, et le vieux père pourrait conduire lui-même sa fille à l'autel. On savait, d'ailleurs, que monseigneur le Dauphin mettait dans ses promesses une grande prudence, et qu'il ne s'avançait jamais en paroles aussi loin qu'il comptait le faire dans l'action.

Le soir venu, au moment de se séparer, M. de Blettarins embrassa M. de Chavailles et unissant la main du marquis à celle de sa fille:

—Mes enfants, leur dit-il, nous pouvons attendre, la nuit se dissipe et le jour se fait enfin.

Un coup de foudre devait les réveiller tous trois. Le 9 février 1712, madame la dauphine tomba subitement malade; le 12, elle était morte.

Elle était toute la grâce et l'élégance de la cour; elle

morte, le deuil entra dans Versailles. Le mal étrange qui l'avait emportée en quelques jours n'avait pas de nom; la science du moins n'osait pas lui en donner. On avait sur le corps des signes effrayants. A l'épouvante de ce trépas s'ajoutait la terreur de la cause mystérieuse. Les bruits les plus effrayants circulaient parmi les courtisans; on se répétait tout bas les paroles tombées de la bouche des médecins; on racontait quels symptômes avaient été observés, et les plus terribles soupçons se répandaient de proche en proche, gagnant bientôt les esprits les plus fermes et les plus incrédules. Le 13, monseigneur le Dauphin se rendit à Marly pour fuir les bruits funèbres qui allaient tout à l'heure remplir de leur horreur la chambre de la trépassée. Le roi avait quitté Versailles dans la nuit et attendait son petit-fils. Louis XIV était plus ému qu'il ne voulait le laisser paraître; la mort de madame la Dauphine était l'un des plus cuisants chagrins qu'il eût jamais éprouvés. Vivante, elle l'égayait, et il l'aimait pour la joie qu'elle répandait autour de lui. Elle avait le secret de plaire à ce vieillard morose et profond à qui la vie n'avait plus rien à apprendre. Au moment de la quitter, quand déjà le souffle de la mort refroidissait le pâle visage de la Dauphine, le roi avait pleuré. Un petit nombre de courtisans s'étaient rangés dans le salon qui précédait l'appartement du roi, à Marly, pour saluer le Dauphin à son passage. La curiosité dominait chez les uns, l'intérêt chez les autres. MM. de Chavailles, de Riparfonds et de Fourquevaux étaient des premiers arrivés. Lorsque le Dauphin parut à l'entrée du salon, l'assemblée des courtisans frissonna. C'était un autre homme qui se présentait à elle. Le visage du prince portait l'empreinte d'un bouleversement terrible; ses paupières étaient rouges et ses yeux avaient quelque chose de brûlant, de sec, de hagard, d'étrange et de fixe qui forçait à l'épouvante. On y lisait l'expression d'une désolation

aride et sans bornes. Une pâleur plombée s'étendait sur ses joues où passait le frisson de la fièvre; ses tempes semblaient creusées sous la pression d'un mal secret; le rayonnement de la jeunesse s'était éclipsé de ses traits vieillis de dix ans: le Dauphin marchait lentement, sans regarder et sans voir, l'oeil immobile, tendu vers un objet invisible et prêtant l'oreille comme un enfant qui cherche à son réveil l'écho trompeur des chansons qui l'ont bercé.

Le mouvement qui se fit dans le cercle des courtisans le tira de son morne et douloureux abattement. Il releva la tête et promena les yeux autour de lui.

MM. de Riparfonds, de Chavailles et de Fourquevaux s'étaient approchés pour le saluer; il les reconnut et sourit tristement.

—Monsieur le marquis, dit-il à Hector, je ne vous ai pas oublié.

Ce souvenir dans un pareil moment, alors que le coeur du Dauphin éclatait sous l'effort et l'impétuosité de la souffrance, émut profondément Hector.

—Monseigneur! s'écria-t-il en voulant porter à ses lèvres la main du prince.

—Oh! ne me remerciez pas, reprit le Dauphin en l'interrompant, c'est quand on est malheureux soi-même qu'il est plus doux de faire un peu de bien... On se reprend à la vie par le bonheur de ses amis.

Deux larmes parurent entre les cils du Dauphin et s'effacèrent bientôt brûlées par le feu de la fièvre.

—J'ai réuni quelques pièces qui pourront désarmer le roi, reprit le Dauphin... Je lui parlerai bientôt... Mais vous me donnez bien quelques jours, n'est-ce pas?

—Monseigneur, ne pensez qu'à vous, rien qu'à vous! s'écria Hector.

—A moi? et pourquoi penserai-je à moi? Je suis seul à présent.

La tête du Dauphin tomba sur sa poitrine, ses bras

s'affaissèrent le long de son corps et son visage se couvrit d'ombres livides. Un grand silence se faisait autour de lui; les courtisans, immobiles dans le salon, le rgardaient sans parler et retenant leur souffle. Les plus jeunes et les plus évaporés même respectaient cette douleur immense où l'âme du prince se noyait comme un naufragé dans la mer. Cependant le roi attendait toujours. Les deux menins du prince s'approchèrent, et voyant qu'il restait à la même place l'engagèrent à passer dans l'appartement où se trouvaient Louis XIV et madame de Maintenon. Le Dauphin releva un instant la tête, tourna vers eux des regards inquiets, vagues, désolés, où brûlait un feu sombre, et ne bougea pas. Bientôt après son front s'inclina de nouveau, et il rentra dans cette attitude désespérée et cet accablement sauvage où l'on s'effrayait de le voir plongé, un frémissement muet parcourut l'assemblée qui étudiait avec épouvante les ravages et les désordres que la mort de madame la Dauphine avait imprimés sur le visage du Dauphin. Où était sa jeunesse, où étaient sa fierté, l'éclat et la beauté de son regard, sa douceur et sa grâce prévenante? Une nuit funèbre avait d'un grand coup d'aile balayé tous ces dons charmants!

—Monseigneur, dit alors M. de Riparfonds, le roi attend Votre Altesse. Supportez avec courage cette dernière épreuve.

—De quelle épreuve parlez-vous, monsieur? répondit le Dauphin... En ai-je encore à subir?... Madame la Dauphine, ma femme, est morte... Tout est fini!...

—Monseigneur, la noblesse de France a les yeux sur vous qui êtes son espoir... Vous laisserez-vous vaincre par l'adversité et montrerez-vous au roi ce front abattu?

Le Dauphin secoua sa tête déjà penchée sur sa poitrine.

—Elle est morte, monsieur; elle est morte, vous dis-je... ses bras m'attirent!

Hector frémit à ces sinistres paroles, mais appuyant avec un grand respect sa main sur le bras du prince, il l'entraîna doucement vers la porte de l'appartement du roi. Le Dauphin se laissa faire; il ne parlait plus et son visage était couvert de larmes qui coulaient sans qu'il s'en aperçût.

—Que Dieu vous garde et vous protège! dit Hector au moment où le Dauphin passa la porte.

Le Dauphin releva la tête à demi, le remercia doucement des yeux et entra chez le roi. La porte n'était pas encore repoussée qu'on entendait les sanglots du vieux [illegible] du petit-fils pressés dans les bras l'un de l'autre. Le coeur d'Hector lui sautait dans la poitrine; il n'osait pas regarder ses amis de peur de lire sur leur visage la terreur qui était dans son âme. M. de Riparfonds et Paul-Emile ne pouvaient détacher leurs yeux de la porte par laquelle l'héritier du trône venait de disparaître. La plus sombre inquiétude se peignait dans leur physionomie; subitement frappés de terreur, ils mesuraient par la pensée la distance que le Dauphin avait parcourue en trois jours pour se rapprocher du tombeau: l'héritier du trône l'effleurait du pied; un pas allait peut-être l'y précipiter.

—C'est la main de Dieu! murmura M. de Riparfonds.

—C'est la main des hommes! répondit Hector qui se souvint tout à coup de l'entretien surpris entre le prince Eugène et le chevalier. Le soir, on apprit que le Dauphin s'était couché en proie à une fièvre violente; les mêmes symptômes qui avaient accompigné la maladie de madame la Dauphine, se représentaient plus alarmants et plus nombreux. L'effroi se répandait dans la cour. Une autre préoccupation tourmentait l'esprit de M. de Chavailles. La maladie du Dauphin ajournait la réalisation de ses plus chères espérances; sa mort devait les emporter toutes. Une sorte de fatalité pesait sur sa vie et le replongeait dans la lutte au moment su-

prême où ses efforts touchaient au but. La consternation qui régnait à la cour était inexprimable. On savait que le mal empirait d'heure en heure et que les médecins appelés au chevet du Dauphin s'épuisaient en remèdes inutiles. Les souffrances du patient étaient parfois intolérables; d'autres fois il tombait dans un accablement profond. Des lueurs d'espoir bientôt dissipées, venaient, dans certains moments, tromper la douleur de la foule des courtisans qui affluaient dans Marly. Aussitôt qu'un médecin paraissait hors de la chambre du Dauphin, on le pressait de questions; mais son silence ou ses courtes réponses indiquaient assez que la maladie était plus forte que la science. Le vieux Fagon allait et venait et se démenait, la figure bouleversée; Boudin, médecin attitré du Dauphin, disait partout qu'il n'avait jamais rien vu de semblable, et, qu'à moins d'un miracle, le petit-fils de Louis XIV était perdu. Maréchal, chirurgien du roi, s'obstinait seul à soutenir que le Dauphin était malade de la fièvre seulement. On écoutait leurs paroles, on les saisissait au vol, on les commentait et l'épouvante publique s'en augmentait. Il n'y avait plus d'ordre nulle part, tout le monde entrait et sortait; princes du sang, dames d'honneur, les courtisans, les officiers, les pages, la valetaille aussi, encombraient les avenues de la chambre où la jeunesse du Dauphin se débattait contre la mort. Des taches de rougeur qui se répandirent tout à coup sur son corps firent penser que ce pourrait être la rougeole et rallumèrent l'espérance. Le bruit en courut partout, et comme on avait été prompt à se désoler, on fut prompt à se réjouir. M. is beaucoup se rappelèrent que les mêmes taches, et en aussi grand nombre, avaient paru sur le corps de madame la Dauphine et ne l'avaient pas préservée de la mort.

Vers la fin du troisième jour, le 16, on vit sortir Fagon, Boudin et Maréchal de la chambre du moribond. Ils causaient avec une grande animation.

—Non! non! s'écria Maréchal, en frappant sur le tapis du bout de sa longue canne; je soutiendrai envers et contre tous et jusqu'au bout, que c'est impossible, que vous prenez des craintes chimériques pour des réalités, et que de pareils accidents se voient tous les jours!

—Et moi, j'affirme, répondit impétueusement Boudin, que je n'ai jamais observé de symptômes aussi terribles chez aucun malade, que cela dépasse notre science, et que tous les remèdes du monde n'y feront rien.

—C'est une maladie sans nom, dit à son tour Fagon, qui secouait sa vieille tête, ou, pour mieux dire, elle a un nom que je n'oserai pas prononcer tout haut.

Maréchal haussa les épaules.

—C'est la rougeole, dit-il.

—C'est le poison! s'écria violemment Boudin.

Une bombe tombant tout d'un coup au milieu de la galerie n'eût pas produit, parmi les assistants, l'effet terrible de ces paroles articulées avec une véhémence extraordianire. Un frémissement d'effroi parcourut l'assemblée. Tous les regards se portèront sur Boudin qu se mordait les lèvres, rajusta sa perruque et passa. U grand silence régnait partout; M. de Riparfonds pri par le bras Maréchal qui suivait lentement son confrè en maugréant, et l'attira dans un coin. Hector et Pau Emile étaient avec eux.

—Nous vous avons entendu l'un et l'autre, dit le d à Maréchal; vos deux amis sont contraires: dites-nou foi d'honnête homme et la main sur la conscience, lequ est le bon?

Maréchal se gratta l'oreille.

—Ma foi! je n'en sais rien! dit-il.

—Voilà pourtant à quoi sert la science, murmura M. de Fourquevaux.

—Monsieur, elle sert à douter! répondit brusqueme le chirurgien... Croyez-vous qu'il soit fort aisé de répondre, quand on veut répondre honnêtement?

—Ainsi vous n'oseriez pas affirmer que le poison n'e-t pour rien dans l'état de monseigneur le dauphin ? le-manda Hector.

—Non certes ! je ne dis pas qu'il y soit, mais je ne dis pas non plus qu'il n'y soit pas.

—Cependant, tout à l'heure encore...

—Oh ! tout à l'heure, je parlais en praticien qui discute une opinion et soutient la sienne ; et puis, je ne crois pas qu'il soit bon, à l'âge où est parvenu le roi, d'épouvanter sa vieillesse par l'horrible pensée de l'empoisonnement systématique appliqué à sa famille.

—Vous aviez raison, répondit M. de Riparfonds en serrant la main du vieux chirurgien, vous agissiez en honnête homme.

Sur ces entrefaites, un valet de pied sortant de la chambre du Dauphin s'approcha de Maréchal et lui demanda s'il n'avait pas vu une certaine boîte pleine d'excellent tabac d'Espagne, que le roi Philippe V avait envoyée à madame la Dauphine et que le prince voulait avoir.

—Je la cherche p[illegible] [illegible]ttre la main dessus, dit le valet.

—Attendez ! s'écria H[illegible] [illegible]tait ce matin, à ce qu'il me semble, dans le cabinet de monseigneur, sur sa toilette... je l'y ai vue en passant...

—Ah ! monsieur, si j'osais prier votre seigneurie, vous qui la connaissez... reprit le valet d'un air suppliant, c'est une boîte qui vient du frère de monseigneur le Dauphin et qui a appartenu à madame la Dauphine...

—J'y cours, dit Hector.

Il quitta brusquement Paul-Emile et Guy et passa dans le cabinet par un couloir de dégagement. Quand il y entra, il y aperçut un garçon bleu. A la vue de M. de Chavailles ce garçon, qui ouvrait une petite porte de sortie, pâlit et s'arrêta. Mais l'endroit n'était bien clair, et M .de Chavailles ne put rien voir de son trouble su-

bit. M. de Chavailles regarda partout sur la toilette et sur les meubles, fureta dans tous les coins, prit tour à tour chacun des objets qui étaient par là et ne trouva pas la boîte qu'il cherchait.

—Voilà qui est singulier, murmura-t-il à demi-voix, je croyait cependant bien l'avoir vue!

Le garçon bleu était immobile devant la porte entr'ouverte.

—Vous n'avez pas vue de boîte sur cette toilette? reprit Hector en s'adressont au garçon bleu.

—Une boîte pleine de tabac d'Espagne, qui avait été envoyée en cadeau à madame la Dauphine? répondit le garçon d'une voix tranquille.

—Précisément.

—Voilà une heure que je dérange tout pour la découvrir... j'étais là quand monseigneur l'a demandée.

—Et vous ne l'avez pas vue?

—Je l'ai bien vue hier au soir, ce matin encore, il me semble, mais elle a disparu.

Hector donna encore un coup d'oeil autour de lui et sortit du cabinet.

—Il était temps! murmura le garçon bleu, en enfonçant dans la poche de son haut-de-chausses une assez forte boîte qu'il dissimulait adroitement sous le pan de son habit.

Vers le soir, la tête du Dauphin s'embarrassa, et la cour apprit que tout espoir était perdu. Une dernière fois, le roi vint embrasser son petit-fils; un morne silence régnait sur son passage, tous les fronts portaient l'empreinte des longues insomnies et du désespoir qui faisaient de Marly un des lieux les plus désolés du monde. La douleur du roi fut poignante; au moment de franchir la porte qui allait bientôt s'ouvrir devant la mort, Louis XIV chancela; son visage était baigné de larmes; mais tous les yeux étaient fixés sur lui, il se redressa, se souvint qu'il était le roi et marcha d'un pas

ferme et lent vers l'appartement de madame de Maintenon. Les courtisans retenaient leur souffle; au milieu de ce silence profond, que coupait seul le râle étouffé du Dauphin, on n'entendait que le pas du roi qui frappait le tapis avec cette majestueuse lenteur qu'il apportait dans les audiences solennelles.

—Regardez-le! dit Paul-Emile dans l'oreille d'Hector, le roi écrase le père; celui-là mourra dans sa majesté comme un soleil dans sa pourpre!

A minuit, on célébra la messe dans la chambre du Dauphin, toutes les portes ouvertes. Les courtisans, les officiers de sa maison, un grand nombre de gentilshommes qui l'aimaient, rassemblés dans le salon d'entrée, assistaient au saint mystère, à genoux et dans un recueillement profond. Le Dauphin communia et fit approcher ensuite ses plus intimes. Hector vint l'un des premiers à son appel. Au moment où le Dauphin avait fait avancer B. de Chavailles, un garçon bleu qui rôdait dans l'appartement se rapprocha du lit négligemment. Ses mains et ses yeux semblaient occupés à mettre en ordre des fioles et des vases, mais ses oreilles étaient tendues. Hector ne voyait que le Dauphin.

—Monsieur le marquis, lui dit le Dauphin d'une voix éteinte et le visage défiguré par les atroces souffrances qu'il endurait depuis huit jours, la mort me surprend avant d'avoir pu accomplir ce que j'avais dessein de faire... Mais soyez sans crainte... J'ai rédigé quelques notes qui sont dans mon cabinet, sur mon bureau de travail... Monsieur le duc de Berry, mon frère, les remettra au roi, qui, pour l'amour de moi, fera ce que je lui demande.

Hector tomba à genoux, prit la main du prince et la baisa en pleurant.

—Allez, monsieur, et priez pour moi! reprit le Dauphin.

Le garçon bleu n'avait pas perdu une seule des pa-

roles échangées entre le Dauphin et M. de Chavailles. Un éclair de poie passa sur son visage; mais ce fut tout, et il se retira doucement. Quand le mourant eut achevé de parler à ceux qu'il avait dessein de voir, il manifesta le désir de rester seul pour s'entretenir avec Dieu. Tout le monde se retira et attendit dans la pièce voisine; un bruit sourd de sanglots à demi contenus troublait seul la paix terrible de cette nuit. A huit heures, le Dauphin poussa un grand soupir; on accourut auprès de son lit; l'héritier de Louis XIV venait de rendre son âme à Dieu.

---

# LXIV

## UN PEU DE CENDRE

Les dernières paroles du Dauphin, en augmentant les regrets de M. de Chavailles, lui avaient cependant inspiré plus de sécurité. Il ne pouvait pas douter que le roi ne cédât au désir de son petit-fils expirant; il fallait attendre seulement que l'on eût dépouillé les papiers renfermés dans le cabinet du Dauphin. On comprend que le deuil de la cour fut extrême durant les premiers jours: une tristesse solennelle assombrissait les deux châteaux de Versailles et de Marly, où tout bruit avait cessé. Mais les plus longues douleurs ne duraient guère dans l'âme du roi, dont la majesté, pareille au ciel implacable de l'Orient, ne souffrait pas que d'épais nuages obscurcissent longtemps sa morne sérénité. Le mouvement, le jeu, les réceptions, les chasses reprirent leur cours accoutumé, l'étiquette étendit partout sa surface froide et polie; il n'y eut qu'un peu plus d'amertume au fond de quelques coeurs, quelques larmes dérobées parmi ceux qui se souvenaient, et ce fut tout. Cependant un phénomène se produisit bientôt, auquel Hector ne prit pas garde dans les commencements, trop absorbé qu'il était par la sincérité de ses regrets. La solitude se faisait autour de lui. A l'exception d'un petit nombre d'intimes, ceux-là mêmes qui avaient le plus recherché sa connaissance, s'écartaient de lui quand il se

mêlait aux groupes des courtisans, l'évitaient quand il passait et se taisaient à son approche. M. de Chavailles avait l'esprit si droit, il était en outre si certain de n'avoir fait de tort à personne, qu'il lui était impossible de supposer chez les autres aucune intention mauvaise. D'étranges regards le suivaient quand il paraissait dans les salons de Versailles ou de Marly; des saluts compassés répondaient à ses prévenances; on aurait dit qu'il traînait après lui une atmosphère empoisonnée. Enfin, un hasard le força d'ouvrir les yeux; si le sommeil avait été profond, le réveil fut terrible. Un matin qu'il était parti à l'aube naissante pour voir Christine, il rencontra au retour M. de Fourquevaux, qui marchait dans un endroit écarté de la forêt en compagnie de M. de Riparfonds et de Coq-Héron. Paul-Emile réprima un geste de surprise à la vue d'Hector et roula son bras dans son manteau; mais Hector venait de sauter à bas de cheval et prenait à la fois la main de ses deux amis.

—Ah! fit M. de Fourquevaux, en retirant la sienne vivement.

—Qu'est-ce donc? demanda Hector.

—Rien, répondit Paul-Emile qui rajusta son manteau.

M. de Chavailles regarda Coq-Héron qui tortillait sa moustache à quelques pas de là.

—Du sang! s'écria-t-il en voyant l'habit tacheté et la main rouge de son valet.

—Peuh! fit Cop-Héron en passant sa main dans les plis de sa cape... Vous verrez que je me serai égratigné les doigts à quelque buisson.

—Vous vous êtes battus!... battus tous deux! s'écria M. de Chavailles.

Les deux gentilshommes et le valet gardèrent le silence.

—Un duel sans moi... Ah! messieurs, voilà ce que je ne vous pardonnerai jamais! reprit Hector.

—Eh! morbleu! vous êtes bien la dernière personne à qui monsieur le comte en eût parlé! dit Coq-Héron.

—Coq-Héron! s'écria Paul-Emile d'un ton de reproche.

—Ma foi! monsieur, grondez tant qu'il vous plaira, j'ai parlé et je ne m'en dédis pas.

M. de Riparfonds tenait ses yeux baissés et ne soufflait mot. Hector lui prit le bras.

—J'ai tout lieu de penser que je suis mêlé à toute cette affaire, votre réticence et votre embarras me l'indiquent assez, lui dit-il; au nom de l'amitié qui nous lie, dites-moi toute la vérité.

M. de Riparfonds hésitait à répondre, lorsque Coq-Héron, frappant du pied:

—Oh! parbleu! ce ne sera pas long, s'écria-t-il. On vous a insulté en présence de M. Fourquevaux, et M. de Fourquevaux s'est battu pour vous.

—La belle affaire! ajouta Paul-Emile, visiblement contrarié du langage de Coq-Héron, vous en eussiez fait autant à ma place.

—Là n'est pas la question, répondit Hector, je ne vous ferai pas l'injure, mon cher comte, de vous remercier, — nous sommes ici trois frères d'armes, et nous répondons les uns pour les autres...

—C'est clair; et pour un pauvre petit coup d'épée, voilà bien des paroles perdues, dit Paul-Emile, qui voulait à toute force détourner la conversation.

—Mais j'ai bien le droit, il me semble, continua M. de Chavailles, de vous demander quelle insulte a été faite à mon nom.

—Elle est lavée dans le sang... cela suffit, dit fièrement M. de Riparfonds.

—Eh bien, non! cela ne suffit pas! s'écria Coq-Héron, oh! vous pouvez froncer le sourcil et vous fâcher même si vous voulez... je dirai toute la vérité et rien ne m'arrêtera... Vous êtes le parent de monsieur le

marquis, mon maître... libre à vous de vous taire sur un sujet qui intéresse l'honneur de son nom; mais moi qui ai mangé le pain de sa maison, moi qui ai dormi tant d'années sous son toit, moi qui ai juré de l'accompagner partout et toujours, je parlerai!

Il était clair, à l'action de Coq-Héron, à la véhémence de son langage, que nulle puissance humaine ne pourrait l'arrêter; M. de Riparfonds le comprit.

—Eh! parle, mordieu! si ça te plaît, dit-il, en lui saisissant le bras, mais pas ici du moins.

—Vous avez raison, monsieur le duc, répondit froidement Coq-Héron; j'attendrai.

—Que diable êtes-vous venu faire dans cette forêt? s'écria Paul-Emile en riant.

Les voitures que les laquais étaient allé chercher étant arrivées, on monta dedans et on prit rapidement le chemin de Paris. Hector ne disait mot, comptant les minutes; Paul-Emile et Guy échangeaient de muets regards; Coq-Héron, plus raide qu'un cavalier de pierre, galopait à la portière.

—Enfin! dit Hector, quand il entra dans l'appartement du comte; vous allez parler, à présent, j'imagine!

—Franchement, il n'y a pas lieu de tant vous réjouir, et vous eussiez mieux fait de ne pas venir du tout, répondit Paul-Emile.

—C'est donc bien effrapant ce que vous avez à me dire?

—Que Coq-Héron parle, puisque Coq-Héron veut parler, interrompit brusquement M. de Riparfonds.

—Ca me va! dit le vieux soldat, et si monsieur le marquis juge après que j'ai eu tort, il me coupera les oreilles.

Coq-Héron décrocha son ceinturon d'un air bourru, jeta sa cape et se posant devant Hector.

—Il faut d'abord, monsieur le marquis, dit-il, que

vous connaissiez toutes les obligations que vous avez à ces messieurs.

—Cours au plus pressé et laisse là tes obligations, s'écria Paul-Emile.

—Chacun va à sa guise, moi je marche; courez si bon vous semble, monsieur.

—Marche donc et que le diable t'emporte!

—Le diable n'est pas à vos ordres, mordieu! et il ne m'emportera pas. — Je continue. — M. de Riparfonds, qui ne dit mot, s'est battu, lui aussi.

—Ah! Guy! vous vous êtes battu et vous ne m'en disiez rien! s'écria M. de Chavailles.

—La belle affaire! le temps de désarmer un étourdi, répondit M. de Riparfonds de son air tranquille.

—Il faut vous dire, ajouta Coq-Héron, que cette histoire d'un triple duel a commencé hier dans les jardins. Deux gentilshommes causaient au bord de l'eau; vos amis passaient par là; ils entendirent qu'on proninçait votre nom et prêtèrent l'oreille. Moi qui les suivais, j'en fis autant. La conversation allait grand train. Au bout d'une minute, la sueur me coulait du front; j'allais m'élancer, lorsque monsieur le duc, me prenant par les bras, m'arrêta court. — Pas encore, me dit-il. Je fermai mes poings et me penchai pour mieux entendre. De gros saules pleureurs qui croissent sur la rive nous faisaient un abri. Les deux gentilshommes causaient toujours, il me prenait des éblouissements. M. de Fourquevaux déchirait ses gants à belles dents. Ah! les bandits! foi d'honnête homme, j'aurais dû les tuer comme des reptiles! Enfin M. de Riparfonds me lâcha et fit un pas en avant. M. de Fourquevaux en fit deux, et se jetant comme un furieux au-devant des deux bavards: — Vous mentez! s'écria-t-il. L'un et l'autre reculèrent; monsieur le comte avait la main sur la garde de son épée; ils tiraient les leurs déjà quand monsieur le duc intervint. "Monsieur le comte de Fourquevaux, mon

ami, a raison, dit-il; vous êtes deux, nous sommes deux; mais ce n'est pas ici le lieu d'une explication, nous nous battrons en plein soleil, s'il vous plaît." On convint de l'heure et du lieu, et chacun partit de son côté. J'enrageai... Entendre ce que j'avais entendu et dormir là-dessus! Au petit jour, nous marchions vers une partie déserte du bois entre deux monticules où les gardes ne passent pas une fois l'an. Nos deux menteurs nous rejoignirent bientôt, la main me démangeait et le sang me montait au visage... J'aurais donné tout au monde pour tuer quelqu'un. L'occasion s'en présenta. Un valet qui suivait le plus jeune des gentilshommes fit le plaisant. "Eh! l'ami, lui dis-je, tais-toi, ou je te casse les reins." Il se rebiffa. Nos maîtres en étaient venus aux mains. Le cliquetis du fer aiguisait l'envie que j'avais de me battre. Je tirai ma rapière et forçai mon drôle à dégaîner. Deux secondes après, il avait la gorge ouverte. Son camarade, qui avait du coeur, voulut le venger, je le tuai raide. Mon homme venait de tomber, lorsque j'entendis un grand soupir à ma droite: je me retournai; c'était l'adversaire de M. de Fourquevaux qui chancelait, la main sur la poitrine. Le sang lui jaillissait entre les doigts. "Parbleu! c'est bien fait," dis-je. Je trépignais d'aise. Quant à M. de Riparfonds, il tenait la pointe de son épée basse; son ennemi était devant lui, désarmé, confus, muet. Tout compte fait, il y avait deux morts et deux blessés. Mais nos abominables menteurs n'y reviendront pas à deux fois.

—Voilà qui est bien! répartit Hector, mais ces gentilshommes qu'avaient-ils dit?

—Ils avaient dit, monsieur le marquis, que vous étiez empoisonneur.

—Un empoisonneur? répéta M. de Chavailles en bondissant.

—Et que c'était vous qui aviez empoisonner M. le Dauphin.

Hector poussa un cri.

—Est-ce vrai? s'écria-t-il, les yeux tournés vers ses deux amis. Est-ce vrai? ont-ils bien dit cela?

—Oui, répondirent les deux gentilshommes.

—Et ils vivent encore! leurs noms, leurs noms, de grâce! pour que je les tue.

—Leur faute est punie... D'ailleurs, nous avons juré de nous taire, dit M. de Riparfonds.

Une pâleur cadavérique s'était répandue sur le visage de M. de Chavailles. Il tomba sur un siège et cacha sa tête entre ses mains. Un exprès vint tout à coup et leur annonça que le duc d'Orléans faisait demander partout M. de Riparfonds et voulait le voir sur-le-champ.

—J'y cours, dit le duc; si votre blessure ne vous gêne pas trop, venez, Fourquevaux, et vous aussi, Hector; je me doute assez de ce dont il s'agit et j'imagine que vous ne serez pas de trop.

—Ah! dit Paul-Emile qui était déjà debout, vous vous souvenez donc aussi de ces quelques paroles où le nom de Son Altesse revenait souvent avec celui d'Hector.

A leur arrivée au Palais-Royal, les trois jeunes gens trouvèrent le duc d'Orléans qui marchait de long en large dans son cabinet. Les vives couleurs de son teint avaient disparu, son habit était en désordre, son pas brusque et saccadé; son visage expressif portait les traces d'une vive douleur et d'une profonde indignation.

—Ah! vous voilà, monsieur, dit-il à l'entrée de M. de Riparfonds; vous n'êtes pas seul. Tant mieux! soyez les bienvenus, messieurs. Nous nous connaissons tous quatre, et pouvons parler franchement les uns devant les autres.

Paul-Emile regarda alternativement leur interlocuteur; le prince avait les yeux comme un homme qui a pleuré.

—Savez-vous bien ce qui se passe ici, messieurs, re-

prit le duc d'Orléans qui, du bout de ses doigts, déchirait la dentelle de sa chemise; dites, le savez-vous? La chose est curieuse, sur ma parole! Vous vous taisez? Eh bien! je vais vous la dire, moi. Tel que je suis, un Bourbon, le petit-fils d'Anne d'Autriche et du roi Louis XIII, le chef de la branche cadette, on m'accuse — entendez-vous bien — on m'accuse d'empoisonnement!

—Vous aussi! s'écria Hector.

—Ah! reprit vivement le prince, je ne suis pas seul, à ce qu'il paraît! On vous accuse donc aussi, monsieur de Chavailles?

—Ces messieurs, qui se sont battus pour moi, en savent quelque chose.

—La calomnie, la plus noire des calomnies, s'attaque donc aux meilleurs, aux plus braves! Oh! vous en serez, messieurs, ajouta le prince en s'adressant à MM. de Riparfonds et de Fourquevaux; vous êtes trop de mes amis pour qu'on vous épargne.

—Parbleu! nous serons du moins en bonne compagnie! s'écria Paul-Emile.

—Ah! voilà comment vous prenez les choses, mon cher comte! Il y a vraiment plaisir à vous instruire des plus tragiques histoires! Vous riez!

—Eh! monseigneur, je ris... Vous ne voyez donc pas que si je me laissais aller à ma colère, je mettrais le feu à Versailles!

—Voilà qui est parler! s'écria le prince en serrant la main de M. de Fourquevaux; aussi bien savez-vous ce que j'ai failli faire ce matin à la première nouvelle de ce tissu d'horreurs? J'ai voulu courir chez le roi à Marly, et au nom de mon honneur outragé, par le sang qui gonfle mes veines, lui demander la faveur de provoquer publiquement mes calomniateurs et de laver leur outrage par les armes.

—Bien cela! dit Paul-Emile.

—Quelle folie! dit M. de Riparfonds.

—Je l'eusse faite, morbleu! Madame la duchesse d'Orléans m'en a empêché.

—Elle a bien agi... la prudence l'ordonnait ainsi!

—Tenez, mon cher duc, reprit Paul-Emile, vous avez juré de me faire enrager avec votre prudence. La belle prudence qui consiste à ne rien faire! monseigneur avait cent fois raison. On lance un défi bravement, on choisit ses parrains, et nous voilà trois qui en valons mille, on tire son épée en champ clos et on tue quiconque se présente!

—Alors vous ne tuerez personne, car personne ne se présentera! Etes-vous fou de penser que toutes ces lâchetés prendront un corps pour venir vous dire: "Nous voilà, frappez!" Non! la calomnie se cache, rampe, empoisonne, mais elle ne marche pas le front haut. Vous auriez fait un grand bruit, un grand scandale, et rien de plus.

—Voilà qui est bientôt dit, mais encore faut-il rester sous le coup de ces odieuses imputations? s'écria le duc d'Orléans avec une nouvelle force.

—Vous êtes prince et ne savez pas attendre! reprit M. de Riparfonds.

—Attendre! attendre encore! toute ma vie s'est passée à attendre! c'est trop souffrir!

—Est-ce qu'on tue la calomnie à coups d'épée?

—Ma foi, on tue tout au moins les calomniateurs, dit Paul-Emile.

—Oui, ceux-là qui ont l'imprudence de parler lorsqu'ils se croient souls; mais lequel poussera l'audace jusqu'à se poser en accusateur en face de M. le duc d'Orléans? Croyez-vous qu'il y ait à la cour un gentilhomme assez fou pour le faire? dit M. de Riparfonds.

—C'est vrai; et c'est bien là ce que me disait madame la duchesse d'Orléans, répondit le prince.

—Vous avez votre nom, vous avez votre haute réputation qui vous protègent; vous avez l'amitié du roi qui

vous aime dans le fond, parce qu'aucune influence n'a pu étouffer et lui la voix du sang... Montrez à tous un front ferme et serein, ce calme viril d'un homme qui a pour lui sa conscience; dévouez-vous à le servir, opposez à la calomnie la conduite franche et droite d'un soldat qui défend le trône avec d'autant plus d'ardeur qu'il en est plus près, confondez vos ennemis par votre loyauté et forcez-les à se taire.

—C'est de la diplomatie tout cela, et de la patience aussi, et vous savez que je n'y entends rien! s'écria le prince en frappant du pied.

—Monsieur, reprit M. de Riparfonds d'un air de hauteur, le métier d'un prince est d'apprendre ce qu'il ne sait pas.

Le duc d'Orléans, qui marchait dans la chambre, s'arrêta et rougit. La flamme de la colère brilla dans ses yeux, mais il se contint; et, faisant un pas vers le fier gentilhomme, la main tendue:

—Vous m'aimez sincèrement, Riparfonds, dit-il, vous avez raison et je vous crois.

—Messieurs, dit alors Hector qui avait gardé un sombre silence durant toute cette scène, à moi de parler à présent. Que monseigneur attende, il le peut! Son titre lui fait un rempart! Mais moi, c'est autre chose! Que suis-je après tout? Un simple gentilhomme sans autre patrimoine que mon honneur. On a touché à ce patrimoine; je le défendrai jusqu'à la mort. Le nom que je prétends donner à mademoiselle de Blettarins, je veux le lui apporter pur de toute souillure. Je parlerai au roi.

—Au roi! s'écria M. de Riparfonds. Dans un pareil moment et sur un pareil sujet?

—Oh! ne me dites pas que c'est impossible et que j'y joue mon avenir, ma liberté, peut-être... ma vie, si vous voulez: je lui parlerai.

—Eh! morbleu, vous ferez bien, dit Paul-Emile.

—Monseigneur le Dauphin a laissé quelques notes qui concernent M. de Blettarins, reprit Hector; ces notes sont dans un cabinet, à Versailles; plusieurs de ses papiers ont été classés, sans que les notes qui m'intéressent aient été retrouvées; je m'en suis informé, je le sais. Mais j'irai moi-même dans l'appartement de monseigneur, et quand elles seront dans mes mains, je me présenterai hardiment chez le roi et il saura tout.

—C'est un coup de dé, répondit froidement le duc de Riparfonds.

—Jouez-le donc et promptement, dit alors le duc d'Orléans; ces parties violentes sont les meilleures; les têtes couronnées, comme la fortune, aiment quelquefois à être brusquées.

—Vous avez gagné la première manche, parbleu! vous gagnerez la seconde! ajouta Paul-Emile.

Hector serra la main de ses amis et partit. Il connaissait le valet de chambre du Dauphin et se rendit chez lui aussitôt après son arrivée à Versailles Le valet de chambre l'écouta.

—Ce que vous me demandez est fort grave, monsieur le marquis, lui dit-il; mais je vous sais un homme d'honneur, mon maître vous aimait... j'ai quelque idée des notes qu'il a préparées à votre intention, je veux bien vous ouvrir son cabinet. Une seule personne y est entrée, le secrétaire de ses commandements, pour y prendre certains papiers précieux qui étaient dans une cassette et que le roi a réclamés. Quant aux autres, on les a classés, et c'est tout; un garçon bleu, plus particulièrement attaché au service de monseigneur de son vivant, et moi, qui avons seuls la clef du cabinet, n'y avons jamais touché. Venez donc, et tâchez de trouver ce qu'il vous faut.

Hector suivit le valet de chambre, qui le conduisit du côté du cabinet par les derrières. Une horloge placée dans un couloir vint à sonner cinq coups.

—Ah! mon Dieu! dit le valet, voilà que monseigneur le duc de Berry va venir... Je suis obligé de l'attendre pour lui remettre certaines pierreries qu'il tient de feu monseigneur le Dauphin; allez seul dans le cabinet... Vous voyez ce corridor, suivez-le jusqu'au bout; vous rencontrerez une petite porte à votre gauche; pressez sur le bouton qui est dans le panneau du milieu, elle s'ouvrira, et vous n'aurez plus qu'à traverser une antichambre pour vous trouver dans le cabinet.

Hector suivit de point en point les instructions du valet; la porte céda sans bruit à son premier effort; il traversa une chambre et entra dans le cabinet dont la porte, couverte d'une tapisserie, était à moitié entr'ouverte. Un homme était assis devant une table, le dos tourné. Une grande glace qui était sur le mur en face réfléchissait son image. Il n'avait rien entendu. Devant lui on voyait deux ou trois cartons ouverts, et toutes sortes de papiers dépliés qu'il examinait avec une fiévreuse rapidité. Cet homme portait la livrée de garçons bleus Hector s'arrêta sur le seuil de la porte; les plis de la tenture et le tapis étendu sur le parquet avaient étouffé le bruit de ses pas. Le garçon bleu examinait attentivement chacun des papiers qui passaient par ses mains; son attention était complètement absorbée par ce travail de recherches. En regardant en face dans la glace, Hector reconnut le garçon bleu qu'il avait rencontré une fois déjà, à Marly, dans le cabinet du Dauphin, le jour où il cherchait da boîte de tabac d'Espagne. Cette coïncidence le frappa et un étrange soupçon traversa son esprit. Il retint son souffle. Les cartons se vidaient l'un après l'autre, livrant leurs secrets à l'avide attention du garçon bleu; les papiers qu'il avait examinés, il les reposait tous à leur place et passait à d'autres. Il ne restait plus qu'un tiroir; il le força et l'ouvrit. Les mains du garçon bleu tombèrent tout à coup sur un paquet cacheté dont il lut la suscription. Il en brisa vivement

l'enveloppe, prit les papiers qu'il contenait, les parcourut d'un oeil avide et s'écria à demi-voix : Enfin ! Hector fie un mouvement et le garçon bleu leva les yeux. Leurs regards à tous deux se rencontrèrent dans la glace. Le garçon bleu pâlit et, par un geste plus rapide que la pensée, il jeta les papiers dans un grand feu qui brûlait dans la cheminée.

—Misérable, s'écria M. de Chavailles qui courut à lui.

Mais, plus leste qu'un chat, le garçon bleu venait de s'élancer vers l'extrémité du cabinet. La brusquerie de son action dérangea la fausse perruque qui le couvrait et montra au marquis le front livide du chevalier. Ce fut comme une apparition. Hector tira son épée et fit un bond de tigre, mais le chevalier venait d'ouvrir une porte cachée dans la boiserie, il s'y précipita, et tournant ses yeux enflammés et railleurs vers M. de Chavailles :

—Trop tard ! s'écria-t-il, sans plus dissimuler sa voix.

Et M. de Chavailles, emporté dans son élan, heurta du front la porte qui venait de se refermer violemment. Il appuya ses deux mains ensemble sur les panneaux dorés et leur imprima une effroyable secousse. La porte plia un peu, mais ne céda pas. Hector passa ses doigts crispés sur son front, il écouta ; pas un seul bruit ne venait du corridor. Un instant il leva un lourd fauteuil pour le jeter contre la porte et la faire voler en éclats ; mais il s'arrêta.

—Trop tard ! trop tard ! dit-il d'une voix sourde.

C'était le mot de la bohémienne, et à sept ans de date, il frappait encore son oreille. Hector tourna les yeux vers la cheminée ; les dernières feuilles de papier finissaient de brûler ; il s'agenouilla près du foyer ; quelques cendres noires où couraient de rouges étincelles, voltigeaient autour des chenets ; Hector ramassa un morceau de papier à demi rongé par la flamme et sur lequel on distinguait encore quelques caractères : c'était le nom de M. de Blettarins écrit de la main du Dauphin. Un sou-

pir profond s'échappa de la poitrine d'Hector; les cendres noires s'envolèrent autour de lui, chassées par son souffle.

—Pauvre Christine! dit-il en cachant dans sa poitrine, comme une relique, le débris de papier. Un peu de cendre, un peu de fumée, c'était tout ce qui restait de son espérance.

—Trop tard! trop tard! murmurait-il malgré lui.

Enfin M. de Chavailles se leva, pâle mais résolu; son âme semblait être à l'épreuve de toutes les déceptions.

—Au roi, maintenant, dit-il, — et il sortit.

Au moment où Louis XIV sortait de chez madame de Maintenon, Hector se présenta devant lui.

—Vous avez à me parler, monsieur? dit le roi.

—Oui, sire, dit Hector; il y va de ma vie et de mon bonheur; je viens demander à mon roi de les sauver.

Le roi aimait, on le sait, à ce qu'on rendît hommage à sa toute-puissance; il avait, en outre, gardé de son entretien avec M. de Chavailles un excellent souvenir: pour que ce gentilhomme, qu'il savait plein de réserve et de loyauté, se décidât à l'aborder dans un moment où la coutume ne l'autorisait pas, il fallait que la chose eût une importance extrême.

—Suivez-moi donc, monsieur, répondit le roi, qui passa dans son cabinet.

—Nous voici seuls, monsieur, vous pouvez parler en toute liberté, reprit le roi après que la porte se fut refermée.

—Sire, dit Hector mettant un genou en terre, Votre Majesté me permet-elle de lui rappeler un souvenir terrible?

—Un souvenir, monsieur; lequel?

—Le seul que je doive oublier, le seul qui n'ait pas eu d'autres confidents que vous, sire, et Dieu; le souvenir de cet entretien que j'ai surpris dans une auberge

de Flandre, et qui m'a valu l'honneur de voir Votre Majesté tête-à-tête.

Louis XIV frappa légèrement le tapis du bout de sa canne.

—Vous réveillez là des souvenirs auxquels je pense toujours alors que je voudrais n'y jamais penser, dit-il, pourquoi me rappeler ces hontes et m'en remettre le tableau sous les yeux?

—Parce qu'il y va, sire, de l'honneur d'un gentilhomme, et l'honneur de votre noblesse, c'est le vôtre, sire!

—Eh bien! monsieur, parlez sans crainte; je vous écoute.

Hector se releva; le roi s'était assis, les jambes croisées, la tête appuyée contre le dossier de son grand fauteuil, les mains sur sa canne et les yeux fixement attachés sur M. de Chavailles.

—Sire, reprit Hector, un grand crime a été commis, le petit-fils de Votre Majesté, monseigneur le Dauphin, est mort empoisonné.

—Qu'osez-vous dire, monsieur! s'écria le roi.

—La vérité, sire... Si je mens, punissez-moi; si je parle selon ma conscience, écoutez-moi.

—Prenez garde, monsieur, de telles paroles peuvent mener loin, reprit le roi.

—Elles ne peuvent pas mener plus loin que le tombeau, sire, et j'ai fait le sacrifice de ma vie.

—C'est vous qui l'avez voulu, continuez, répondit Louis XIV en se rasseyant.

Une profonde horreur agitait ses traits où le sentiment de la majesté royale luttait vainement contre l'impression de terreur excitée par les révélations d'Hector.

—Le crime qui a tué monseigneur le Dauphin, avait déjà tué madame la Dauphine, sire, ajouta M. de Chavailles... il tuera un jour monseigneur le duc de Bretagne.

Louis XIV frissonna.

—Or, celui qu'on accuse de tous ces crimes, il est devant Votre Majesté.

—Vous! s'écria le roi, en se levant.

—Oui, sire.

Le roi, debout, regarda M. de Chavailles qui restait immobile, le front haut.

—C'est impossible! s'écria le roi.

—Oh! sire, merci de cette parole! je l'attendais!... Elle suffit à ma justification, et je n'en veux pas de meilleur! mais un autre a été accusé.

—Un autre encore!

—Le duc d'Orléans, sire!

—Un Bourbon, monsieur! s'écria Louis XIV, chez qui l'orgueil du sang se réveilla; un Bourbon! et vous l'osez dire devant moi?

—C'est la calomnie qui le dit, et si je le répète, c'est afin que la lumière se fasse.

Les yeux du roi étincelaient.

—N'ayez point tant de soins, monsieur, dit-il; le duc d'Orléans est de notre famille, il est du même sang... Quand on porte un nom tel que le sien, on n'a pas besoin de se défendre... Je suis le roi et je le couvre.

—Je rapporterai ces paroles à Son Altesse Royale, et sûr du coeur de Votre Majesté, le duc d'Orléans écrasera la calomnie de son dédain; mais ce n'est pas tout, sire.

—Qu'est-ce encore? dit le roi qui fronça le sourcil.

—Un crime a été commis... Si le coupable n'est pas au nombre de ceux qu'on accuse, il existe cependant, et je le connais!

Louis XIV couvrit Hector de ses regards épouvantés.

—Vous le connaissez, monsieur? dit-il.

—Tout à l'heure encore, il était dans votre cour.

—A Versailles?

—Oui, sire, à Versailles, près de Votre Majesté. Maintenant, il a fui !

—Son nom, monsieur, le savez-vous?

—Vous souvient-il, sire, du faux marchand qui causait avec le prince Eugène dans l'auberge du *Broc d'Argent*... Le hasard m'a révélé son nom... le chevalier de Saint-Clair...

—Eh bien ! ce chevalier?...

—Il portait la livrée des garçons bleus; je l'ai vu, ici, tout à l'heure... C'est un Protée que cet homme, un magicien, un démon ! Mais que Votre Majesté daigne me donner un ordre d'arrestation, et, je le jure par le nom de mon père, mort ou vivant, je lui en rendrai bon compte.

—C'est une lettre de cachet que vous voulez, monsieur?

—Oui, Sire.

—Vous allez être satisfait.

Le roi sonna; un huissier parut, et, sur l'ordre du roi, revint bientôt avec un des secrétaires du conseil.

—Mettez-là les noms que monsieur le marquis va vous dicter, et faites en sorte, monsieur, que tout soit écrit de façon à ce qu'on obéisse partout au porteur de cet ordre comme à moi-même.

Le secrétaire s'inclina et prit une plume.

—Etes-vous content, M. le marquis? reprit le roi, de ce grand air qui lui était familier.

—Sire, ma vie ne m'acquitterait pas envers Votre Majesté... mais vienne une bataille et je m'efforcerai de mériter sa bonté.

—Elle viendra, monsieur, elle viendra ! allez à présent, et bonne chance !

Sur le seuil de la porte, le roi s'arrêta.

—Je n'ai pas besoin d'ajouter, reprit-il, que tout ce qui se dit dans ce cabinet ne doit pas passer la porte.

Hector s'inclina et le roi sortit.

—Quel nom faut-il mettre là? demanda le secrétaire. Ecrivez le chevalier de Saint-Clair, autrement dit l'abbé Hernandez, répondit Hector.

Le secrétaire écrivit et présenta ensuite à Hector la lettre de cachet revêtue du grand sceau du roi.

—Voilà, monsieur; avec cet ordre, dit-il, le chevalier de Saint-Clair, fût-il chez un prince du sang, vous êtes le maître de l'arrêter.

—C'est ce qu'il me faut.

Hector serra dans sa poche la précieuse lettre, monta à cheval et se rendit chez Cydalise, à laquelle il fit part de tous les incidents de la journée. La comédienne l'écouta attentivement.

—Voilà où en sont les choses, dit Hector en finissant; un seul renseignement me manque, un seul; si je l'avais, Christine n'aurait plus rien à craindre du chevalier.

—Oui, répondit Cydalise, mais ce renseignement est le plus important...

—Le reste n'est rien sans celui-là.

—Bref, ce qui vous manque, c'est le chevalier lui-même; ou, tout au moins, la retraite qu'il a pu choisir?

—Et voilà, justement, sur quoi je venais vous consulter.

Cydalise sourit.

—Vous me prenez donc pour une sybille? dit-elle.

—Non, mais pour la pus aimable fée qui soit a monde... Il me semble que si vous vouliez, il n'y aurait pas de secret pour vous.

—Vous dites cela parce que le hasard m'a fait découvrir l'asile de votre maîtresse!

—Eh bien! j'essayerai.

La comédienne appuya son joli front sur sa petite main et réfléchit quelques instants.

—Avez-vous la lettre de cachet? reprit-elle ensuite.

—La voici!

—Me la confierez-vous pour quelques minutes?

—Volontiers.

—Attendez-moi donc là... Vous me reverrez bientôt.

Cydalise jeta une mante sur ses épaules, fit avancer une chaise et partit. Quand elle arriva chez M. Voyer-d'Argenson, l'huissier de service lui dit que M. le lieutenant de police était en affaires, et qu'il ne pouvait recevoir personne.

—Ça ne me regarde pas, répondit Cydalise en griffonnant quelques mots sur un bout de papier. Remettez-lui ceci et dites-lui que je suis fort pressée.

Deux minutes après on introduisait Cydalise dans le cabinet de M. d'Argenson qui vint à elle. La comédienne regarda rapidement autour du cabinet.

—Et ces grandes affaires dont vous étiez si fort occupé? dit-elle en riant.

—On les a congédiées, répondit le lieutenant de police... mais pas pour longtemps, ce sont des choses d'importance...

—Tant mieux... vous êtes sûr qu'elles attendront.

—Vos affaires, à ce qu'il paraît ont moins de patience.

—Elles n'en ont point du tout.

—Je m'en doute assez.

—Vous en plaignez-vous?... elles m'amènent.

—J'oublie la cause en voyant l'effet, dit le comte qui baisa galamment la main de Cydalise.

—Eh bien! don pour don; je vous laisse la main, prêtez-moi l'oreille.

—Je la risque dût le sort d'Adam m'être réservé.

—Vraiment! répondit la comédienne d'u nair coquet. Malheureusement, il ne s'agit ici ni de pomme, ni d'aucun autre fruit défendu.

—Tant pis!

—Il s'agit d'un renseignement.

—Hum! fit le lieutenant de police.

—Et vous allez me le donner tout de suite.

—Encore faut-il bien que je le sache.

—Découvrez-le... c'est votre état!

—Hélas! le vôtre n'est-il pas de me faire oublier le mien?

—Ce n'est pas le cas de vous plaindre; aujourd'hui je vous le rappelle.

Cydalise tira la lettre de cachet de sa poche, et, la balançant devant M. Voyer-d'Argenson:

—Connaissez-vous le sceau que voilà? dit-elle.

—Beaucoup, répondit le liutenant de police.

—Et le nom que voici? reprit-elle en déployant le papier.

—Un peu! repartit M. Voyer-d'Argenson, qui venait de lire le nom du chevalier de Saint-Clair.

—Alors, vous n'hésiterez pas à me dire où il se cache?

—Et en supposant que je vous le dise?...

—Oh! le reste va de soi.

—C'est ce reste-là qui m'inquiète.

—Rassurez-vous: pris et pendu, c'est tout un.

—On verra bien! dit le lieutenant de police d'un air de doute.

La comédienne frappa du pied.

—Voyons, reprit-elle, il faut parler ou se taire, choisissez... J'ai déclaré la guerre au chevalier: qui m'aime me suive!

—Pardieu! on ne saurait marcher en plus jolie compagnie.

—Ainsi vous allez parler?

—Il le faut bien... Ne suis-je pas d'ailleurs du parti du roi? ajouta le lieutenant de police en frappa[nt] du bout du doigt sur la lettre du cachet.

—Eh bien! je vous écoute.

—L'homme que vous poursuivez a déjà quitté Pari[s] plusieurs fois et dans diverses circonstances.

—Plus noires les unes que les autres.

—Là n'est pas la question. Dans ces sortes d'occasions, c'est à Blois qu'il s'est réfugié.

—Blois, dites-vous ?

—Oui ; et toujours dans une maison de bons religieux, qui le prennent pour ce qu'il n'est pas.

—C'est-à-dire que le loup se revêt de la peau du mouton.

—Et nos bons pères oublient que l'habit ne fait pas le moine.

—Le nom de la confrérie, à présent ?

—Les Minimes... La maison est située place St-Nicolas, tout près de la cathédrale.

—Voilà qui est fort clair ; mais le chvalier se présente-t-il chez les Minimes de Blois sous son vrai nom ?

—Il s'en garde bien ! Le chevalier s'appelle alors le Rév. Père Isidro Hernandez. Il se donne pour un abbé espagnol fort occupé d'un grand ouvrage de théologie, au sujet duquel il va de bibliothèque en bibliothèque et de couvent en couvent.

—Eh bien ! monsieur le comte, ayez pour certain que le chevalier de Saint-Clair en est à son dernier voyage.

—Ainsi soit-il !

Le comte reconduisit la comédienne jusqu'à la porte.

—Vous savez, ajouta-t-il, que vous ne m'avez pas vu, que je ne vous ai rien dit, et que toute cette affaire, du commencement à la fin, m'est inconnue.

—Ah ! dit Cydalise, voilà bien des recommandations. D'où vient cet excès de prudence après cet excès de franchise ?

—Oh ! reprit le lieutenant de police, on est toujours sûr de la veille, on ne l'est jamais du lendemain.

—Je me tairai.

—Voilà, répondit M. d'Argenson en baisant la main de Cydalise, la plus belle preuve de dévouement que vous puissiez me donner.

Cydalise sourit et s'échappa pour retourner auprès

de M. de Chavailles, qui dévorait du regard le cadran d'une pendule.

—Voyons, ne vous impatientez pas, dit-elle en arrivant, je sais tout.

—Enfin! s'écria Hector.

—Maintenant, ajouta Cydalise après qu'elle eut terminé son récit, il me reste un conseil à vous donner. Attendez jusqu'à demain, attendez même un jour ou deux, il faut que le chevalier ait le temps de s'installer librement et qu'il perde la crainte d'être poursuivi.

—Vous avez peut-être raison, dit Hector.

Deux jours après, Hector parti avec le seul Coq-Héron; il avait acquis par frère Jean la certitude que le chevalier n'était pas chez l'aubergiste du *Roi David*. Coquelicot d'ailleurs avait disparu. Il n'était plus douteux que le chevalier n'eût pris le parti de sortir de Paris. La chaise dans laquelle se trouvaient Hector et Coq-Héron entra dans Blois à une heure assez avancée de la nuit. M. de Chavailles se fit indiquer la place St-Nicolas et fit arrêter la chaise à la porte du couvent de Minimes. Au premier coup qu'il frappa, le frère portier vint ouvrir.

—Pouvez-vous, mon père, me conduire auprès de l'abbé Isidro Hernandez? dit M. de Chavailles.

—Il est bien tard, répondit le moine un peu troublé à la vue de deux cavaliers.

—Qu'importe! ce que j'ai à dire à l'abbé ne saurait être remis.

—Le digne abbé a beaucoup travaillé; il repose dans ce moment.

—Il aura tout loisir de dormir demain.

—Puisque vous y tenez, seigneur, je vais le faire prévenir... l'abbé ne tardera pas à descendre au parloir.

—C'est inutile, dit Hector qui arrêta le moine, au lieu de déranger l'abbé, conduisez-nous à lui.

—A cette heure... dans sa cellule?

—Je viens de la part du roi, mon père, et j'ai des ordres à exécuter.

A ce nom magique du roi, toute hésitation disparut. Le moine prit la petite lampe qui était sur la table et ouvrit une porte intérieure. Hector et Coq-Héron le suivirent. On arriva au premier étage de la maison, et tout au mout d'un long corridor, le moine s'arrêta devant une porte dont les fentes laissaient passer de minces filets de lumière.

—C'est ici, dit le frère minime.

Hector poussa la porte brusquement et entra; la cellule était vide. Un flambeau de cire brûlait sur une table entre quelques livres épars.

—Il doit être dans son oratoire, reprit le moine; quand le digne abbé ne travaille pas, il prie.

Hector souleva une grossière tapisserie qui pendait à l'angle de la cellule et passa dans l'oratoire. Le chevalier était agenouillé devant un prie-Dieu, les mains jointes. Coq-Héron fronça le sourcil d'un air furieux.

—Le coquin nous aura entendus! le voilà déjà qui joue la comédie, murmura-t-il.

Hector marcha droit à l'abbé et lui toucha l'épaule du doigt.

—Debout, monsieur le chevalier, dit-il, on a affaire à vous.

Malgré la puissance de dissimulation qu'il possédait, l'abbé bondit sur ses pieds à cette voix bien connue. Les deux adversaires se regardèrent en face.

—Vous ne vous attendiez pas à me voir, à ce qu'il paraît, reprit Hector.

L'abbé regarda autour de lui et vit le minime qui assistait plein d'étonnement à cette scène. Le premier moment de surprise passé, son assurance lui revint.

—Que voulez-vous, monsieur? dit-il d'un air doux.

—Tout simplement vous prier de me suivre, répondit Hector; il est un peut tard, peut-être, pour rendre

visite aux gens, mais on arrive quand on peut et comme on peut.

—Vous suivre, où, s'il vous plaît? répondit le chevalier sans s'émouvoir.

—Où il plaira à Sa Majesté le roi de vous envoyer; j'ai ordre de vous arrêter.

—Bonté du ciel! s'écria le pauvre minime; arrêter l'abbé. C'est une erreur!

Hector tira la lettre de cachet de sa poche.

—Voici le sceau et la signature du roi, dit-il. Ne songez pas à m'échapper, mort ou vif, vous me suivrez.

—Bien joué! murmura l'abbé qui s'était à demi penché pour examiner la lettre de cachet.

Il se redressa de toute sa hauteur et de cet air de distinction qui était en lui:

—Le roi me trouvera touours prêt à me soumettre à ses ordres, dit-il; mais avant de vous suivre, me permettrez-vous de visiter, devant vous, quelques papiers précieux... je vous demande le reste de la nuit... me l'accordez-vous?

Hector hésita; mais le bon minime avait un air si suppliant qu'il céda. Qu'avait-il à redouter d'ailleurs? Il était porteur d'un ordre du roi et bien résolu à ne pas perdre de vue le chevalier un seul instant.

—Faites, M. le chevalier, dit-il.

—Merci, M. le marquis, répondit l'abbé.

Et froidement, d'un air tranquille, comme s'il eût a.. dans les circonstances les plus ordinaires de la vie, il pria le minime de faire monter le père Honoré.

—J'y cours, dit le moine.

L'abbé s'assit devant sa table, ramassa ses livres, compulsa quelques papiers et les classa par dossiers sous les yeux d'Hector.

—Ce sont des questions de théologie dont je m'occupe à mes moments perdus, dit-il.

Le minime rentra avec le père Honoré.

C'était un vieillard à barbe blanche, de grande taille quoique un peu voûté, mais vigoureux encore; à la vue d'Hector, il contint un geste de surprise et ramena sur ses yeux son large capuchon.

—Je vous ai fait venir, mon frère, dit l'abbé, pour vous prier de mettre en ordre mes livres et mes manuscrits; monsieur que voilà m'emmène à Paris par ordre du roi... je ne sais si le voyage sera court ou long, et c'est pourquoi je tiens à ce que tout soit bien visité et classé d'après les renseignements que je vous ai donnés.

—Comptez sur moi, répondit le père Honoré.

—Vous savez ce que je vous ai dit, reprit l'abbé en accentuant chacune de ses paroles... ainsi ne négligez rien, je vous prie; le travail est important... Vous le termineriez d'après mes précédentes indications, si je tardais trop à revenir...

—Tout sera fait comme vous le désirez, je vous le promets.

Hector prit au hasard deux ou trois feuilles de papier sur la table. L'une était écrite en latin, l'autre en français, et toutes deux traitaient des matières subtiles de la théologie scolastique. L'abbé le laissa faire sans s'émouvoir. Le père Honoré et l'abbé Hernandez échangèrent une poignée de main ,après quoi le père Honoré sortit. A peine eut-il tourné l'angle du corridor, que, redressant sa grande taile, il descendit l'escalier d'un pas ferme et rapide, entra dans sa cellule, en ferma la porte soigneusement, dépouilla sa robe de bure, prit une lettre cachée dans un compartiment secret d'un grand coffre .où l'on voyait aussi des pistolets, un couteau de chasse, des bottes et un habit de cavalier, grimpa sur l'appui de la fenêtre, regarda dans la rue pour voir si personne ne faisait le guet, et se suspendant d'une main à un barreau de fer qu'il avait prudemment scié d'avance, il se laissa glisser par terre. La lettre que le faux moine venait de serrer sous son

habit portait pour suscription ces quelques mots cabalistiques: "Au Rév. Père Tellier, confesseur du roi." En quatre bonds, il gagna une auberge voisine, cogna à la porte et se fit ouvrir.

—Eh! dit-il au garçon qui se frottait les yeux, le cheval que j'ai conduit ici, il y a trois jours, est-il en état?

—Oui, monseigneur, répondit le garçon qui bâillait.

—Prends cet écu et conduis-moi à l'écurie.

Le garçon, bien réveillé cette fois, guida le cavalier qui sela le cheval en homme expert en ces sortes d'affaires. Le cheval était grand, vigoureux et paraissait leste. Quand la dernière boucle fut bien attachée et les pistolets mis aux fontes, le cavalier tira l'animal par la bride hors de l'auberge, l'enfourcha, roula son manteau autour de ses épaules et partit ventre à terre. Le cheval traversa la place St-Nicolas au galop, passa sous les fenêtres de l'abbé Hernandez où brillait une lumière, et disparut au détour de la rue en faisant sonner les cailloux sous ses uqatre fers. Coq-Héron regarda derrière la vitre et vit une ombre noire fuyant dans la nuit. Si son regard avait pu percer le double mystère de l'obscurité et du manteau, il aurait reconnu sous le grand feurtre rabattu du cavalier, le visage hardi et l'oeil rusé de Coquelicot.

---

# XLV

## UN COYAGE D'AGREMENT

Deux ou trois heures après le départ de Coquelicot, l'abbé Hernandez se jeta tout habillé sur son lit. Hector s'étendit dans un fauteuil de cuir qui était dans un coin de la cellule, et Coq-Héron se mit en sentinelle devant la porte, le pistolet au poing, et prêt à tuer l'abbé au moindre mouvement suspect. Mais l'abbé dormait comme un bienheureux. Au petit jour, le captif et ses deux gardiens montèrent en chaise et quittèrent le couvent des Minimes, au milieu des pleurs des bons pères, qui pressaient les mains de l'abbé et lui demandaient sa bénédiction.

—C'est une épreuve que Dieu m'envoie, mes frères, disait l'abbé; je dois la supporter avec résignation; mais soyez sans crainte, on reconnaîtra mon innocence, et nous nous reverrons bientôt.

L'impudence de ce coquin consternait Coq-Héron, dont l'âme droite ne pouvait concevoir un tel excès de scélératesse et d'audace. Quand les chevaux eurent emporté la chaise, l'abbé s'établit de son mieux dans un coin, étendi ses jambes, croisa ses mains sur sa poitrine, et regardant Coq-Héron qui était assis sur le devant:

—Quel âge avez-vous, mon ami? lui dit-il.

—D'abord, je ne suis pas votre ami, répondit Coq-

Héron d'un air farouche, et puis je ne sais pas pourquoi vous me questionnez.

—Pour causer tout bonnement. Supprimons l'amitié, à laquelle je ne tiens guère, et répondez: vous avez bien passé la cinquantaine?

—Il y a longtemps.

—Il n'y paraît guère.

—Vous me flattez.

—Oh! ce n'est pas ainsi que je l'entends! Vous avez la moustache grise, mais la cervelle est d'une jeunesse incroyable.

—Laissez ma cervelle tranquille et mêlez-vous de vos affaires, s'il vous plaît. Elles sont assez embrouillées pour mériter toute votre attention.

—Bah! le hasard est de mes amis; il interviendra en temps opportun, comme le *Deus ex machinâ* du poëte.

—Monsieur le chevalier, ne vous y fiez pas; si vous méditez quelque diablerie, j'ai là des pistolets qui se mettront de la partie.

—Il n'en sera pas besoin, aimable Coq; des gens d mon espèce ne se font pas tuer maladroitement. Voyez-vous, mon cher, il faut que tout serve dans la vie, m me la mort. Nos ours, nos pensées, notre intelligen notre force, tous nos dons noturels ou acquis, sont capital qu'il ne faut pas gaspiller inutilement. Si vous dis tout cela, c'est parce qu'il m'a paru que, m gré vos cheveux grisonnants, vous n'aviez pas une d suffisante d'expérience. A quoi diable vous a-t-il s de vivre?

—Ah çà! allez-vous me faire un sermont à prés s'écria Coq-Héron.

—Et pourquoi non! Je fais un peu de tous les tiers, vous le savez. Et puis le temps est clair, la r est belle, les chevaux vont bien; c'est l'heure des chements. Faut-il que je vous le dise, M. Coq-Hé Vous avez des étonnements par trop naïfs pour

âge. Tout à l'heure vous ouvriez les yeux tout grands parce que les bons pères du couvent des Minimes trempaient mes mains de leurs larmes. Ils me prennent pour un petit saint. En quoi cela peut-il vous surprendre?

—Eh quoi! vous ne voulez pas que je sois indigné du sot rôle que vous faites jouer à ces pauvres moines? Quand je les ai vus se suspendre aux plis de votre robe et pleurer en vous demandant de les bénir, j'ai failli vous étrangler.

—Vous m'eussiez fait passer pour un martyr et ils m'auraient canonisé.

—Quelle impudence! s'écria Coq-Héron exaspéré.

L'abbé partit d'un éclat de rire.

—Mais, mon brave ... les coquins allaient tout bonnement se c... er ... péchés pour avoir l'occasion de se fair... ...ent plus des coquins. Il faut de l... ...onde. Que diriez-vous d'un ... ville, ferait crier ... surprendre une tel jour, à telle ... tout le pays, que avec toute son ... telle direction Vous le traiteri... ...r les remparts? bas, mon ami, quan... ...uriez raison. Ici-pandre habilement le ... on a dessein de courir à gauche, sinon il se trouvera des gens pour vous barrer le chemin. C'est lorsqu'on est scélérat, qu'on se déguise en honnête homme... Qui veut la fin veut les moyens, que diable! Vous avez vu tous ces braves gens ...s mains tendues vers moi, et vous avez eu la candeur de vous indigner; le surprenant serait qu'ils eussent de ...oi l'opinion que je mérite!

—L'entendez-vous? s'écria Coq-Héron, qui bondissait de colère.

—Oh! M. de Chavailles me connaît de longue main, et ce n'est pas lui qui pousserait de ... exclamations

pour si peu ! Défaites-vous de cette habitude, mon bon Coq ; elle ne convient ni à votre âge, ni à votre profession de Mentor. Avez-vous perdu le temps que vous avez passé sur terre, et seriez-vous donc de ces natures ingrates qui ne gagnent rien au frottement des choses ? Voyez le monde ! De quoi se compose-t-il ? De gens d'esprits et de sots ! Ceux-là dupent ceux-ci. A chacun son rôle, et le mieux est de le bien remplir. Si je ne m'étais pas, et promptement, débarrassé de certains préjugés d'éducation qui gênent les libres intelligences, je n'aurais jamais pu me tirer des périls où le hasard m'a poussé. Vous y seriez mort vingt fois, mon pauvre vieux !

—Parbleu ! vous y mourrez bien aussi, et rira bien qui rira le dernier !

—C'est bien sur quoi je compte... Vous me voyez déjà tout disposé à m'égayer.

—Ainsi, vous avez la prétention de nous échapper encore ?

—Que sais-je ! Parce qu'on n'est pas duc et pair du royaume, croyez-vous qu'on soit sans amis, sans protecteurs ? J'ai été dans les ordres, quoique ce soit du plus loin qu'il m'en souvienne... Ces choses-là servent toujours... Il y a des gens d'une grande puissance qui ont quelque intérêt à se souvenir de moi.

—Le roi y mettra bon ordre.

—Et que savez-vous si ces personnes n'ont pas l'oreille du roi ?

—C'est de l'outrecuidance, reprit Coq-Héron en haussant les épaules.

—Eh ! je sais que le mensonge a seul le pri[illegible] d'inspirer la confiance ! — Croyez donc ce que vous [illegible]drez !

—Parbleu ! si je ne vous tenais pas là, sous ma [illegible] il y a des instants où, grâce à votre langage, je me[illegible]manderais lequel de nous deux conduit l'autre.

—Un passant s'y tromperait... Vous ne dînerez pas mieux que moi à la dînée et ne coucherez pas mieux à la couchée. Quant au reste, ça regarde l'avenir, dont vous n'êtes pas le maître.

—Et attendant, vous êtes mon prisonnier.

—Qu'est-ce que ça prouve?

—Ca prouve, répliqua Coq-Héron exaspéré, que je suis armé et que vous ne l'êtes pas, et qu'il dépend de moi de vous tuer comme un chien.

Le chevalier haussa les épaules.

—Si j'étais à votre place et si vous étiez à la mienne, reprit-il, les choses auraient probablement commencé par là, mais c'est un risque que je n'ai pas à courir.

—Pourquoi?

—Parce que vous n'entendez rien au métier que vous faites... Un autre arrivant la nuit, dans une maison, et surprenant, face à face, son plus implacable ennemi... savez-vous ce qu'il eût fait?

—Non.

—Pauvre homme! Il l'aurait tué par hasard. Un coup de pistolet part si vite!... C'est un accident qu'on déplore; mais l'homme est mort et il n'en est plus question.

—Voilà donc ce que vous eussiez fait à notre place?

—Je n'y aurais pas manqué.

—Eh bien! je ne vous manquerai pas non plus! s'écria Coq-Héron qui tira brusquement un pistolet de sa poche.

Mais Hector lui saisit le bras et le désarma.

—Es-tu fou? s'écria le maître.

Coq-Héron confus se rejeta dans son coin.

—Que vous disais-je, mon ami? reprit tranquillement le chevalier, je suis aussi en sûreté dans votre compagnie que dans un couvent de jeunes filles.

—Vous avez eu raison pour l'honneur du nom que vous portez, monsieur le marquis, dit Coq-Héron sans

répondre au chevalier, mais je crois, Dieu me pardonne, que vous avez eu tort d'arrêter mon bras.

—Un assassinat! y penses-tu?

—Eh! monsieur, morte la bête, mort le venin!

L'entretien en resta là, et le reste du voyage se passa le plus tranquillement du monde. Coq-Héron, à qui les paroles du chevalier avaient donné l'éveil, ne le perdait pas un seul instant de vue. Mais rien ne parut qui laissât croire que le prisonnier eût le projet de s'échapper. Il avait grand appétit et bon sommeil. Vers le soir du troisième jour depuis leur départ de Blois, Coq-Héron aperçut dans la brume, à l'horizon, les vieilles de Notre-Dame.

—Paris! s'écria-t-il.

Le chevalier pencha la tête à la portière et regarda au loin.

—C'est parbleu vrai! dit-il.

Et il se rejeta dans un coin, de l'air d'un poète qui pense à son dernier sonnet. Coq-Héron jeta les yeux tout autour de lui, s'attendant à voir surgir des escadrons de bandits, rassemblés pour délivrer le chevalier. La route était nue et silencieuse. On voyait seulement, à une certaine distance, un troupeau de moutons qui soulevaient un tourbillon de poussière de leurs pieds indolents. Le chevalier suivait du coin de l'oeil les mouvements de Coq-Héron, et souriait d'un air moqueur. Ce sourire exaspérait le loyal soldat.

—Monsieur, dit-il brusquement, derrière ces tours noires que vous voyez là-bas, il y a le Châtelet; y avez-vous pensé?

—Jamais, répondit le chevalier.

—Tant pis. C'est un endroit dont vous aurez bien l'occasion de faire la connaissance.

—Peut-être! comme dit Montaigne.

Et, sans plus parler, il se mit à battre sur la vitre la

marche des cent-suisses. Au bout d'un petit quart d'heure, la voiture atteignit les murs de Paris.

—Enfin! murmura Coq-Héron.

Au moment de franchir la porte Saint-Jacques, un exempt du guet se présenta à la portière de la chaise.

—Pardon, mon gentilhomme, dit-il d'un air doux, cette voiture est-elle bien celle de M. le marquis de Chavailles?

—C'est moi, monsieur, qui suis le marquis de Chavailles; que lui voulez-vous? répondit Hector.

—Rien qui lui soit personnellement désagréable; mais j'ai mission de lui signifier un ordre qui vient de Sa Majesté.

—Un ordre, à moi?

—Oui, monseigneur, un ordre en bonne et due forme, qui m'a été remis dès hier.

—Enfin, monsieur, de quoi s'agit-il?

—D'une chose extrêmement simple. Vous devez avoir avec vous un prisonnier, je crois?

—Le voici... M. le chevalier de Saint-Clair.

—C'est bien cela.

—Après?

—Vous allez, s'il vous plaît, me le confier.

Coq-Héron fronça le sourcil.

—Vous confier, à vous, le chevalier! s'écria Hector; c'est impossible!

—Cependant, monsieur le marquis, j'ai là, dans ma poche, un ordre positif... un ordre signé du roi!

!Eh! monsieur, si c'est pour le conduire à la Bastille, je m'en chargerai bien moi-même.

—Point, monsieur le marquis, la Bastille n'a que faire dans tout ceci.

—Vous ne menez pas ce coquin en prison! dit Coq-Héron d'un air furieux.

—Pas du tout... mais je pourrais bien y conduire quiconque s'aviserait de désobéir aux ordres du roi.

—Alors, que diable en prétendez-vous faire?

—Je ne suis point chargé de vous répondre, reprit l'exempt d'un air poli; cependant, et par pure condescendance pour monsieur le marquis, je dirai que, selon toute apparence, le chevalier va être rendu à la liberté.

—Monsieur, dit Hector, j'ai là, dans ma poche, une lettre de cachet.

—Et moi, dans la mienne, un ordre du roi.

—La voici.

—Le voilà.

—Ma lettre est du 25 mai.

—Mon ordre est plus jeune; regardez.

—Il est du 30! grand Dieu! s'écria Hector.

Coq-Héron poussa un cri de rage. Il prit l'ordre des mains de son maître et l'examina. Il était scellé du grand sceau et signé du roi. Une folle envie de tuer le chevalier lui traversa l'esprit, mais le respect profond qu'il avait pour son maître le retint. Pendant toute cette scène, le chevalier, impassible au fond de la chaise, n'avait pas fait un mouvement. Ses yeux cependant ne perdaient pas un seul geste des interlocuteurs, et brillaient d'un feu extraordinaire; ils allaient de l'exempt au marquis, et l'on voyait sur son visage, agité par une émotion secrète, l'expression d'ironie profonde qui était familière à son sourire.

—A présent que vous avez vu de vos propres yeux l'ordre et la signature du roi, reprit l'exempt, j'espère que vous n'hésiterez plus à me remettre le prisonnier.

Un violent combat se livrait dans l'esprit d'Hector. Une fois encore, après tant d'autres fois, le chevalier allait lui échapper au moment où il se croyait le plus assuré du succès. Il pouvait bien, avec l'aide de Coq-Héron, qu'il voyait prêt à tout, résister, mettre en fuite l'exempt et sa suite, retenir le chevalier, le tuer même; mais qu'aurait-il fait le lendemain, et n'était-ce pas s'exposer à perdre Christine pour toujours? Louis XIV

avait parlé : il fallait se soumettre. Hector prit sa résolution avec ce sentiment de résignation courageuse qu'il avait eu si souvent l'occasion d'exercer, et, se tournant vers l'exempt :

—J'obéis, monsieur, dit-il, et vous pouvez emmener monsieur le chevalier.

—Je n'attendais pas moins d'un gentilhomme tel que vous, répondit l'exempt.

Le chevalier se leva, et sortit du carrosse sans se presser.

Au moment de toucher la terre du pied, il regarda Coq-Héron d'un air significatif.

—Eh bien ! mon brave, dites-vous toujours : rira bien qui rira le dernier ? dit-il.

Coq-Héron mordit ses poings et se tut. Un geste, un regard du marquis lui eussent suffi pour le décider à casser la tête au chevalier. Le chevalier sourit, sauta lestement sur la route, et, saluant gravement M. de Chavailles :

—Je suis vraiment désolé, reprit-il, du voyage désagréable que votre seigneurie vient de faire à mon intention. Veuillez en agréer ici tous mes regrets.

—Monsieur, dit Hector, quelque jour nous nous reverrons.

—Je l'espère bien, répondit le chevalier en se redressant.

Les deux implacables ennemis échangèrent un dernier regard ; l'exempt s'avança, et le chevalier le suivit jusqu'à une voiture qui attendait sur l'un des côtés de la route. Tous deux y montèrent, et la voiture partit.

—Quand je vous disais que vous aviez tort ! s'écria Coq-Héron ; si vous m'aviez permis de le tuer, eh bien ! on m'aurait pendu, et vous auriez été débarrassé du chevalier pour le restant de vos jours !

—Ce qui est fait est fait, répondit Hector en serrant fortement la main de Coq-Héron ; mais j'ai idée que la

première fois que nous rencontrerons le chevalier, sera la dernière aussi.

—Et moi, je le jure! dit le soldat, la main tendue vers le ciel où scintillaient déjà quelques étoiles.

Hector donna l'ordre au postillon de pousser sur Versailles, où il arriva bientôt. Il avait hâte de voir le roi et de lui parler. A l'heure de passer à son grand couvert, Louis XIV aperçut M. de Chavailles, qui s'était mis tout contre la porte. Le roi se dirigea vers lui, et le cercle des courtisans s'écarta.

—Vous êtes de retour, monsieur le marquis? dit le roi.

—Je viens rendre compte à Votre Majesté du résultat de ma mission, répondit Hector.

—Je vois bien à votre air que la fin n'en a pas été telle que vous l'expériez.

—Je l'avoue, sire; l'homme de l'auberge du *Broc d'Argent* était en mon pouvoir, demain il aurait répondu à la justice de tous ses crimes...

—Oh! je sais que vous remplissez fidèlement toutes les entreprises dont vous vous chargez.

—Mais, sire, continua Hector avec force, sans s'arrêter à l'interruption du roi, j'ai trouvé, aux portes de Paris, un exempt qui m'a signifié un ordre de Votre Majesté...

—Auquel vous avez obéi, monsieur.

—C'était mon devoir, sire, bien qu'il y allât de ma vie, de mon honneur peut-être.

—Votre honneur est sous ma sauvegarde, et j'en réponds. Pour ce qui est de votre vie, permettez-moi de n'en point avoir peur. On sait qui vous êtes, et comment vous faites les choses.

—Mais cet ordre, sire, cet ordre!

—Je crois que vous m'interrogez, monsieur? dit le roi.

—J'avais arrêté un criminel, Votre Majesté l'a ...

vré; que votre volonté soit faite, sire, dit Hector en s'inclinant.

—Ce n'est pas ainsi que vous devez me quitter, reprit le roi avec bonté; l'estime que je fais de votre caractère m'engage à vous répondre. J'ai signé cet ordre, monsieur, parce que la raison d'Etat le voulait; et puis, je crois que de terribles apparences vous égarent.

—Sire... on vous trompe; la main sur l'Evangile, je jurerais.

—Je ne doute pas de votre sincérité, se hâta d'ajouter le roi; mais, criminel ou non, il importait que l'homme que vous avez arrêté fût délivré. Il y a de ces malheurs terribles dont l'éclat double l'importance... Subissons-en l'effet, puisque Dieu l'a permis, mais que leur cause s'efface dans le silence. Quant à cet homme, le père Tellier m'en répond.

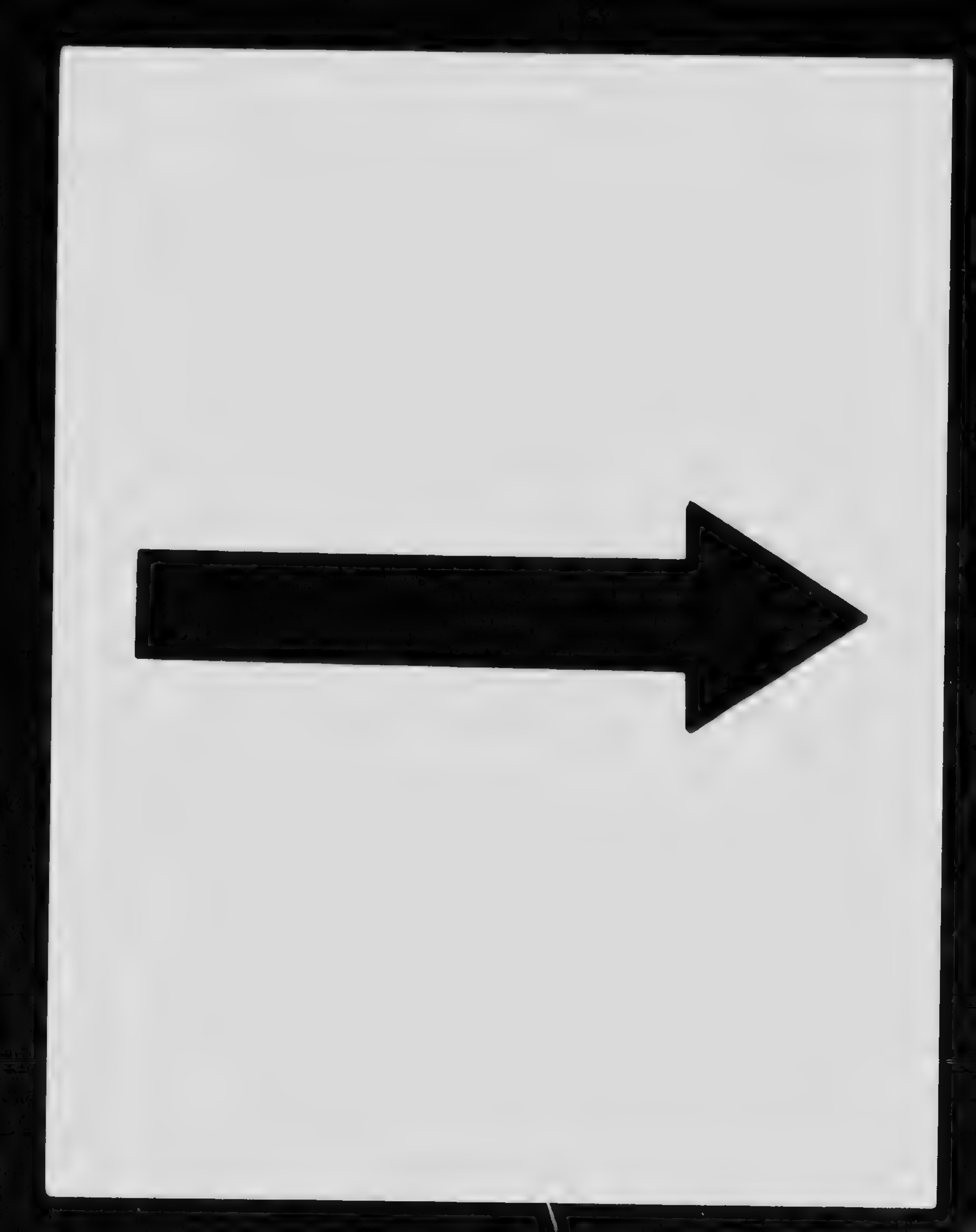
—Ah! c'est le père Tellier! s'écria Hector, qui se souvint alors de ce protecteur tout-puissant, dont le nom avait été prononcé par le chevalier chez M. de Mazarin. Ah! le père Tellier est mêlé à toute cette affaire! Je devine alors.

—Si vous devinez, monsieur, cela suffit, et vous n'ajouterez plus un mot, répondit le roi d'une voix profonde.

—C'est le bon plaisir de Votre Majesté, reprit Hector, je me tairai; mais que Dieu veuille qu'elle n'ait pas lieu de se repentir de sa bonté. Vous ne savez pas ce que c'est que cet homme, sire!

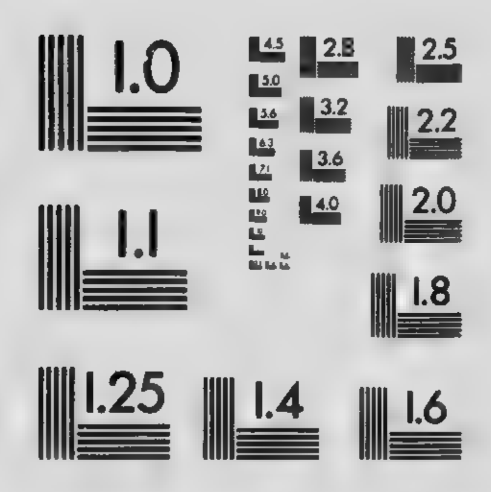
—Je m'en doute assez; mais il a étudié pour entrer dans les ordres, il a été mêlé par un côté de sa vie aux choses de l'Eglise, et je crois qu'un grand scandale résulterait d'un procès criminel... On n'est que trop disposé, dans les temps où nous sommes, à s'élever contre la religion, à s'armer de tous les prétextes pour frapper. Laissons cet homme finir à l'ombre d'un cloître.

—Il n'y restera pas, sire.



MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)






—Le père Tellier s'est fait fort de l'y contraindre, et vous savez si le père Tellier, mon confesseur, veut bien ce qu'il veut.

—Je le sais.

—J'ai fait le sacrifice de mon juste ressentiment à sa pieuse insistance; imitez-moi, monsieur, et ne pensez plus à cette lugubre histoire.

—Sire, je m'efforcerai de vous obéir.

—Et moi, je vous tiendrai compte de vos efforts. Allez maintenant, et demeurez en paix. Bientôt peut-être j'aurai occasion de vous donner une mission plus importante... Tenez-vous prêt à la remplir... C'est assez vous dire que vous ne devez vous éloigner de la cour sous aucun prétexte... Adieu, et comptez sur votre roi.

Quelques minutes après cet entretien, Hector quittait Versailles et courait à cheval vers le pavillon de Christine.

## XLVI

## LES DEUX MAITRESSES

Il nous faut maintenant faire quelques pas en arrière pour l'intelligence des événements qui vont suivre et qui décidèrent de la vie de différents personnages de cette histoire. Lorsque M. de Chavailles reparut à la cour après son duel avec M. de Fourquevaux, le temps, les circonstances, et Paul-Emile aidant, avaient amorti les feux de la duchesse de Berry. Mais si elle n'avait gardé de cet amour passager, première floraison de sa jeunesse, qu'un pâle souvenir, elle était femme, et ne voulait par conséquent pas que M. de Chavailles l'imitât dans son oubli. Ce ne fut donc pas sans un vif dépit qu'elle remarqua son indifférence à leur première rencontre, et la solennité glaciale de son salut. Hector avait pour elle tous les respects imaginables, mais rien de plus. Quand elle se promenait à l'écart, il ne l'abordait pas; quand il pouvait nouer un entretien, il la fuyait presque, ou tout au moins l'évitait. Il ne fallut à la princesse que quelques minutes pour s'apercevoir de ce changement, et pour la première fois elle conçut la pensée d'une rivalité occulte devant laquelle s'effaçait tout le prestige de sa beauté, de sa jeunesse et de son rang. Elle interrogea adroitement les dames de la cour, elle observa, chercha, demanda et ne découvrit rien. On pouvait croire, à la rigueur, que M. de Chavailles n'aimait pas; mais

c'était là justement ce qu'une jeune princesse, qui voyait dans l'amour le commencement et la fin de toute chose, ne voulait pas admettre. Tout le monde aimait, Hector aimait aussi. Voilà qui est certain; mais qui aimait-il? Toute la question était là... La curiosité de la princesse était éveillée, les difficultés qu'elle rencontrait dans la découverte de la réalité l'excitèrent. Voulait-elle se venger, ne le voulait-elle pas? Elle n'en savait rien elle-même. Elle s'attachait d'abord à connaître la rivale mystérieuse qui l'avais chassée du coeur de M. de Chavailles; l'occasion ferait le reste. M. de Fourquevaux pouvait peut-être bien connaître le nom de cette maîtresse cachée, mais M. de Fourquevaux se tenait sur ses gardes et ne parlait pas. Cette réserve et ce silence, chez un homme qu'elle savait plus étourdi que le vent, portaient à son comble l'irritation de la princesse, qui, commençant à croire à quelque grand secret, se promit de mettre tout en oeuvre pour le découvrir. Depuis la conversation qu'il avait eue avec la duchesse de Berry au sujet de M. de Chavailles, Paul-Emile était devenu fort assidu auprès d'elle. A vrai dire, la princesse ne l'avait pas repoussé bien cruellement et l'on concevait sans peine qu'un gentilhomme du caractère de M. de Fourquevaux persévérât dans la voie où il s'était engagé. Si le coeur de M. de Fourquevaux appartenait toujours à Cydalise, sa tête tournait à tous les beaux yeux; c'était un de ces hommes qui mettent d'ailleurs une grande bonne foi dans leurs roueries et qui ne manquent jamais de s'enflammer tous les premiers aussitôt qu'ils adressent leurs hommages à quelque beauté nouvelle. La duchesse de Berry devait tôt ou tard profiter des avantages que lui présentait un caractère ainsi fait. Un jour donc, pendant l'absence de M. de Chavailles, — elle se promenait toute pensive dans les beaux jardins de Marly. Les tièdes haleines du printemps agitaient les feuilles aux branches des arbres et faisaient courir de suaves sen-

teurs dans l'atmosphère adoucie. La duchesse marchait d'un pas indolent, lavant du pan de sa robe les gazons frais des avenues ou les marbres éclatants des terrasses; la mélancolie était dans ses yeux, la plus tendre mélancolie et toute pleine de rêveries: la langueur qui chargeait ses regards prêtait un charme de plus à sa physionomie; ses pieds donnaient des baisers à la terre, et l'ange de la grâce et de la volupté semblait l'envelopper de ses ailes. Paul-Emile marchait auprès d'elle, et des éblouissements lui venaient en la regardant.

—J'ai des reproches à vous faire, dit-elle tout à coup d'un air triste en levant ses beaux yeux sur Paul-Emile.

—A moi? quel crime ai-je commis?

—Eh! reprit-elle, il ne s'agit pas de crime, bien que mon coeur ait été blessé, cruellement blessé.

La princesse était si jolie dans ce moment, que M. de Fourquevaux eût entrepris sans hésiter la conquête de la Chine à lui tout seul, rien que pour satisfaire le moindre de ses caprices.

—Parlez, madame; si j'ai pu vous offenser, je mérite mille morts! s'écria-t-il.

—Oh! je ne veux pas que vous mouriez, reprit-elle avec un sourire dont l'expression divine acheva d'éblouir Paul-Emile, et puis vous n'êtes pas le seul coupable...

—Ah! dit Paul-Emile que la pensée d'un tiers offusquait un peu.

—M. de Chavailles lui aussi m'a blessée!... Quoi! l'un et l'autre vous m'assurez de votre dévouement, et Dieu sait avec quelle chaleur! J'ai quelque droit de vous croire au nombre de mes amis... j'en garde la pensée au fond du coeur, et voilà que l'un et l'autre vous manquez, non pas seulement de franchise, mais encore de confiance.

Tout cela avait été dit fort vite et d'un accent très-animé. Paul-Emile aurait donné tout au monde pour comprendre où tendait ce discours. Il n'osait pas répon-

dre de peur de se trahir, et il tremblait que le nom de Cydalise ne vint tout à coup l'arracher à ses rêves.

—Vous vous taisez! reprit la duchesse. Après tout, qu'auriez-vous à répondre; un peu de confiance est-elle donc si difficile! Il a fallu que le hasard s'en mêlat... Alors M. de Chavailles s'est enfin décidé, et j'ai obtenu des demi-confidences.

Paul-Emile respira. Il s'agissait d'Hector et non de lui.

—Maintenant que je sais à peu près tout, continua la princesse en regardant bien en face M. de Fourquevaux, pourquoi ne m'avez-vous pas dit que M. de Chavailles avait une maîtresse?

—Ce n'est pas mon secret, répondit étourdiment Paul-Emile.

Un frémissement rapide agita le visage rose de la princesse, mais s'évanouit aussitôt comme ces cercles légers que l'aile d'un oiseau trace sur l'eau dormante d'un lac.

—Eh! mon Dieu! reprit-elle avec vivacité, un amour est-il donc un si grand mystère qu'on ne puisse le confier à personne?

—Voilà mon excuse, répondit Paul-Emile en montrant la princesse son image réfléchie dans le bassin d'une fontaine... Quand on est près de vous on ne pense qu'à vous.

—C'est de l'égoïsme, reprit-elle en froissant son éventail; vous saviez M. de Chavailles malheureux, triste, inquiet, et vous ne m'en disiez rien! Oh! il me l'a bien avoué maintenant... Pauvre marquis! c'est un amour tout à fait romanesque! Sa maîtresse n'est pas à la cour et n'y peut pas venir, alors que lui-même ne quitte Versailles et Marly qu'à de rares intervalles... Quel affreux supplice! que ne l'ai-je su plus tôt! Ne suis-je donc bonne à rien, si ce n'est à prêter une oreille inattentive ou complaisante, suivant l'heure, aux mil-

discours qui tombent de la bouche des courtisans comme cette eau froide des lèvres impassibles d'un dieu de pierre! Estimez-vous donc mon amitié si peu de chose que vous ne songiez même pas à l'invoquer, ni lui ni vous?

Ces deux mots si simples jetés au bout de la phrase, avaient dans la bouche de la princesse une expression qui les grandissait outre mesure. Ni lui! ni vous! cela voulait dire mille choses charmantes: c'étaient mille aveux déguisés sous le voile le plus transparent, une confidence arrachée par l'impétuosité de la jeunesse aux replis cachés du coeur. Que n'était-ce pas encore? mille regrets adoucis par mille espérances, mille soupirs étouffés par mille songes! Si Paul-Emile avait été seul dans les jardins, il se serait jeté aux pieds de la princesse pour baiser le bas de sa robe.

—Et encore, reprit-elle rapidement comme pour dissimuler son émotion, ne suis-je pas la petite-fille du roi, une fille de France, et ne puis-je rien pour ceux que je tiens à obliger? Mais non! on aime, on souffre et on se tait. Et il faut que le hasard me révèle un jour ce que ce dévouement et cette franchise, dont l'apparence est sur toutes les lèvres et la réalisation nulle part, auraient dû m'apprendre depuis longtemps!

Paul-Emile regardait la duchesse de Berry, l'admirait, l'adorait et se taisait. Elle devina sa victoire dans cette muette contemplation et voulut la pousser jusqu'au bout. Elle avait attaqué brusquement, mais que risquait-elle? Si elle se trompait, l'air et les réponses de M. de Fourquevaux le lui feraient bien voir: si elle avait deviné juste, la force de ses paroles et leur accent de conviction devaient contraindre le confident à s'ouvrir.

—Mais, dit-elle en changeant de ton, vous lui gardez donc bien rancune du coup d'épée que vous lui avez donné.

—Moi ! s'écria Paul-Emile comme un homme réveillé en sursaut.

—Et de qui croyez-vous donc que je parle ? Blessez les gens tant que vous voudrez... je ne vous gronderai même pas trop de la cause qui vous a fait mettre l'épée à la main ; mais, dans l'occasion, n'oubliez pas l'amitié qui vous a lié à eux !

—Et qui m'y lie encore, madame ! reprit le gentilhomme.

—J'aime à vous entendre parler ainsi ; mais, prenez garde, il m'en faut une preuve !

—Laquelle ?

—M. de Chavailles s'est ouvert à moi, mais pas encore comme je l'eusse désiré. Dites-moi bien les choses telles qu'elles sont, et peut-être n'aura-t-il pas lieu de se repentir de m'avoir prise pour confidente.

—C'est de tous les rôles celui qui vous va le moins bien, madame ; et vous allez me faire commettre une impertinence.

—Commettez toujours, c'est mon bon plaisir que vous agissiez ainsi.

Paul-Emile était vaincu. Avec la meilleure foi du monde, il avait accepté les paroles de la duchesse, sans douter un instant de sa sincérité. Son sourire était si doux, son regard était si pur !... Le mensonge pouvait-il s'allier à tant de jeunesse et de beauté ? il devait parler et il parla. Mais son indiscrétion n'apprit même pas à la princesse tout ce qu'elle désirait savoir. Paul-Emile, la croyant instruite de mille choses qu'elle ignorait, négligea certains détails et parla toujours de l'inconnue à la troisième personne. La duchesse qui craignait d'éveiller ses soupçons par des questions trop directes, n'osa pas l'interroger ; mais la confidence finie, elle se promit de découvrir le reste à l'aide de ce qu'elle savait. Son plan était déjà formé, Paul-Emile lui ayant dit que la maîtresse de M. de Chavailles demeurait dans le pa-

lon de chasse de madame d'Argenton. Le lendemain de cette conversation, la duchesse de Berry prit, avec un petit nombre de personnes attachées à sa maison, le chemin de la forêt. Elle avait donné pour prétexte à cette promenade matinale le beau temps et sa fantaisie. C'était plus qu'il n'en fallait. Elle sortit par la porte de la Bretêche, s'enfonça dans la plaine, gagna la partie comprise entre Saint-Nom et Chavenay et s'arrêta à la porte d'un pavillon qui ouvrait ses fenêtres du côté du midi. Il faisait très chaud, et elle avait besoin, disait-elle, de se reposer. Une jeune femme accourut au-devant d'elle; c'était Christine. La duchesse de Berry ne l'avait jamais vue, mais elle la reconnut au premier coup d'oeil. Elle la regarda curieusement et la trouva belle; c'était certainement ce qui pouvait arriver de plus malheureux à Christine.

—Qu'y a-t-il pour votre service, madame? dit Christine de cet air bienveillant qui était dans sa nature.

—Je me suis égarée dans la plaine, répondit la duchesse, et je cherche quelque abri pour me reposer.

—Entrez chez nous, madame; la maison est à vous, ainsi que tout ce qu'elle renferme.

M. de Vareuil présenta le poing à la duchesse de Berry sauta de selle et suivit Christine.

La duchesse, en entrant dans le jardin, regarda tout autour d'elle d'un air curieux; mais ce qu'elle examinait surtout, c'était Christine. Quant à Christine, elle ne voyait dans l'étrangère qu'une femme d'une grande distinction, jeune et charmante. Christine conduisit la duchesse sous un pavillon de verdure, où, grâce à ses soins, une collation de fruits, de confitures et de boissons rafraîchissantes lui fut offerte. Une servante et un petit laquais avaient apporté cette collation et s'étaient retirés au fond du jardin, où personne ne se montrait.

—Mon Dieu! dit la princesse, vous n'avez pas peur dans cette solitude?

—Quel mal ai-je à redouter? Une femme, un vieillard n'inspirent de haine à personne.

—Ah! vous n'êtes pas seule ici?

—Mon père est avec moi.

Christine ne savait pas mentir. Et puis, comment se serait-elle défiée d'une femme qui avait toute la grâce et l'étourderie d'un enfant? La conversation nouée, madame la duchesse de Berry laissa tomber négligemment le nom de M. de Chavailles. Christine tressaillit.

—Vous connaissez M. de Chavailles? dit-elle vivement.

—Mais, à ce qu'il me semble, vous le connaissez aussi? répliqua la duchesse.

—Beaucoup!

—C'est un peu plus que moi.

—Vous le voyez à la cour, peut-être?

—A Versailles, à Marly, au Palais-Royal, partout en fin; mais à la cour on se voit, et on ne se voit pas, com me on veut; on se rencontre, on se salue et c'est to quelquefois. Cependant, M. de Chavailles est de m amis.

—C'est un trait-d'union entre nous.

—Je crois que le trait d'union penche plus de vo côté que du mien.

—M. de Chavailles nous voit, mon père et moi, t les jours, lorsqu'il n'est pas, comme à présent, éloi de la cour pour quelques affaires.

—Ah! tous les jours, dit la duchesse d'une brève!

—M. de Chavailles est notre meilleur, notre plus cien ami; que deviendrions-nous dans cette solitude ne l'égayait pas de sa présence... Mon père s'est ac tumé à voir en lui un fils...

—Et vous?

—Oh! moi, je suis sa fiancée, répondit Christine une grande simplicité.

—Depuis longtemps?

—Mais, depuis toujours!

La duchesse frissonna; ainsi Hector l'avait trompée cet amour qu'il avait feint pour elle, c'était un jeu! Tous les démons de la jalousie se glissèrent dans son coeur où la haine vint avec eux. Elle regarda Christine dont les grands yeux clairs brillaient d'une joie profonde.

—Et il vous aime! reprit la duchesse.

—Oh! madame! il m'aime, il m'a aimée, il m'aimera toujours!

La plus intime, la plus entière conviction parlait avec la voix de Christine. Et, d'ailleurs, la conduite de M. de Chavailles ne prouvait-elle pas que Christine disait la vérité? La duchesse de Berry se leva brusquement et but un grand verre d'eau froide. E... it sans parler quelques tours d'allée, brisant çà et là quelques fleurs sur leurs tiges, comme pour s'en faire un bouquet.

—Mais, reprit-elle enfin, pourquoi ne paraissez-vous pas à la cour... Vous avez de la naissance, j'en suis sûre, de la jeunesse, de la beauté, je le vois... Est-ce ici le lieu de perdre tous ces biens?

—Je ne le puis, madame, répondit Christine d'une voix attristée.

—Ah! il y a donc un obstacle? Lequel.

Christine leva les yeux sur la duchesse.

—Oh! continua celle-ci avec un sourire plus doux que le miel, vous pouv... parler sans crainte. Telle que vous me voyez, je puis peut-être beaucoup pour ceux que j'aime... M. de Chavailles est de mes amis, je vous l'ai dit, ce que je ferai pour vous, c'est à peu près, j'imagine, comme si je lefaisais pour lui.

—C'est mieux, je crois, répondit Christine.

—Parlez donc, reprit la duchesse qui se mordit les lèvres de dépit; je suis la duchesse de Berry.

A ce nom qui touchait aux marches du trône, Christine n'hésita plus.

—Je suis Christine de Blettarins, fille du comte de Blettarins, proscrit pour la part qu'il a prise aux troubles de la Fronde, dit-elle.

—e comprends tout à présent, et cette solitude profonde où vous vous ensevelissez et la tristesse de M. de Chavailles...

—Pauvre Hector! murmura Christine.

—Que n'a-t-il parlé, ou que ne vous ai-je rencontrée plus tôt! se hâta d'ajouter la princesse, sans préciser sa pensée; mais je vous ai vue... croyez que je ne vous oublierai pas.

Christine voulut remercier la duchesse qui l'arrêta, et l'entretien continua; d'une part, c'était une confiance absolue, de l'autre, une grande attention. Quand elle pensa à se retirer, la duchesse de Berry connaissait les moindres détails d'une vie dont elle n'avait pas pu demander tous les secrets à M. de Fourquevaux.

—Il est inutile, dit-elle à Christine au moment d[e] partir, que vous instruisiez M. de Chavailles de notr[e] entrevue; si je puis quelque chose pour vous, eh bien! ce sera une surprise que je lui aurai ménagée.

—Quoi qu'il m'en coûte de lui rien cacher, puisq[ue] vous tenez à ce que je me taise...

—Oh! essentiellement.

—Je me tairai, madame.

La duchesse de Berry retourna à Marly au petit p[...] muette et pensive. De projets elle n'en avait point [en]core. Une vive irritation grondait au fond de son c[œur] blessé dans sa partie la plus sensible: la vanité. [Elle] avait bien certainement le désir de se venger, mais [elle] n'en avait pas la résolution. Fallait-il punir l'un [des] coupables ou les accabler tous les deux? La plus d[ouce] vengeance eût été de ramener Hector à ses pieds, de l'[é]craser de ses dédains et de le renvoyer à Christine [...]

me une victime dont on ne veut plus. Lorsque M. de Chavailles revint de Blois, la duchesse était encore dans la même incertitude et la même irritation. Quant à Christine, fidèle à sa promesse, elle s'était tue. M. de Fourquevaux, non plus, n'avait pas parlé. Hector ignorait donc ce qui s'était passé entre eux. Mais la duchesse était trop impétueuse pour tarder longtemps à porter le premier coup. Le hasard, ou son adresse, voulut que M. de Chavailles se trouvât un soir près d'elle, en dehors de la foule des courtisans. Elle leva doucement les yeux, et, baissant la voix, plus émue qu'elle n'aurait voulu le laisser paraître :

—On chasse à courre demain, dit-elle, le savez-vous?

—Je l'ignorais, madame.

—Je suis heureuse alors de vous l'apprendre; vous faites merveille aux chasses, et vous irez sans doute à celle-ci?

—Je crains bien que ce plaisir me soit refusé.

—La chose dépend de vous et de vous seul cependant.

—Non, madame; c'est impossible cette fois.

—Quoi! impossible, même si, par aventure, la chasse traversait l'étoile des Faunes?

L'attaque était directe, et cette fois Hector ne pouvait pas l'éviter. Il pouvait peut-être tromper la princesse et feindre des empêchements imaginaires, mais il aimait trop sincèrement Christine pour avoir recours à des subterfuges qu'il ne croyait pas dignes de lui; et, prenant son parti résolûment, il regarda la duchesse dont les jolis doigts tordaient les branches de son éventail.

—Vous parlez de l'étoffe des Faunes, madame, reprit-il d'une voix grave; hélas! j'ai perdu le droit de m'en souvenir!

—C'est-à-dire que vous n'iriez dans aucun cas? dit-elle vivement, l'éclair dans les yeux et la pâleur du marbre sur les lèvres.

—Je me rends justice, madame; les choses qu'on ne mérite pas, il faut savoir les oublier.

L'éventail tomba brisé des petites mains de la duchesse, qui se leva et passa devant Hector sans répondre. Elle hésitait encore une heure auparavant; elle n'hésitait plus et appelait la vengeance de tous ses voeux. L'occasion devait s'en présenter dès le soir même; elle s'en saisit. Le roi était dans son cabinet, le duc de Berry et les princesses du sang autour de lui. Un seigneur de son intime particulier parla d'une rencontre qu'il avait faite le matin. Il s'agissait d'un braconnier qui, malgré la rigueur des édits sur la chasse, venait de tuer un faisan en maraude.

—Cela vous étonne, monsieur? dit la duchesse de Berry... Il m'est arrivé de faire de plus étranges rencontres! si singulières, en vérité, que rien ne saurait plus me surprendre!

Ce début piqua la curiosité des auditeurs, qui pressèrent la duchesse de questions. Elle se tourna brusquement vers le roi.

—Savez-vous bien, sire, reprit-elle, que la police de votre royaume est faite d'une bizarre façon. Ah! on vous parle de braconnier! Qu'y a-t-il de surprenant cela? Qu'est-ce qu'un braconnier, je vous prie, auprès d'un criminel d'Etat?

Louis XIV leva la tête.

—Qu'avez-vous dit? s'écria-t-il.

—La vérité.

Louis XIV fronça le sourcil.

—Mon Dieu! ce n'est pas ma faute à moi si les hommes qui ont combattu Votre Majesté poussent l'audace jusqu'à choisir pour résidence les habitations les plus rapprochées des palais royaux. Ils y vivent fort bien, d'ailleurs, et je ne sais pas vraiment pourquoi tous ne se donnent pas rendez-vous aux environs de Marly. Le

pays est beau, sain, commode, et ils dorment sous la protection du roi.

—Ceci est grave, madame; expliquez-vous! dit le roi d'un ton impératif.

—Volontiers, sire. L'autre jour, m'étant égarée dans une promenade entre Chamenay et Saint-Nom, presque sous les murs de Versailles, j'ai reçu l'hospitalité d'un gentilhomme fameux, qui a porté les armes contre Votre Majesté dans les guerres de la Fronde.

—Son nom?

—M. le comte de Blettarins.

—Il [illegible]t encore... et si près! dit le roi dont la mémoire conservait toujours le souvenir de ceux qui avaient lutté contre sa toute-puissance.

Il sonna, un garçon bleu vint.

—Qu'on prévienne sur-le-champ monsieur le premier président, dit-il, j'ai à lui parler.

M. de Mesmes était à Versailles ce jour-là et le roi le savait.

—Monsieur, dit-il au premier président du Parlement de Paris, qui n'avait pas tardé à se présenter, un criminel d'Etat, M. le comte de Blettarins, qui fut l'un des instigateurs de la révolte au temps de la reine Anne, notre mère, vit ici près, entre Chavenay et Saint-Nom. C'est un scandale qu'un homme qui fut si coupable ne soit pas encore puni.

—Sire, j'ignorais... balbutia M. de Mesmes.

—Allez, monsieur, et que justice soit rendue; prompte et sévère justice, entendez-vous.

Le premier président sortit et la duchesse frissonna. La vengeance qu'elle prévoyait dépassait presque son désir.

# XLVII

## LA MISSION SECRETE

Rien ne transpira au dehors de ce qui s'était passé dans le cabinet du roi. La tempête grossissait à l'horizon, sans qu'il fût possible à M. de Chavailles et à Christine de s'en douter. Tous deux attendaient : l'un, cette mission importante dont le roi lui avait parlé; l'autre, l'effet des promesses vagues de la duchesse de Berry. Un jour, un huissier du palais vint prévenir M. de Chavailles que Louis XIV l'attendait dans son cabinet.

—Allez bien vite, lui dit Paul-Emile; j'imagine que c'est la fortune qui vous donne rendez-vous.

Louis XIV achevait de parcourir quelques papiers au moment où M. de Chavailles lui fut annoncé. Il les repoussa sur la table, et salua le jeune colonel d'un air grave et bienveillant.

—Je vous ai fait venir, monsieur, dit-il, pour une chose d'importance qui demande le plus grand secret et le plus grand dévouement; j'ai compté sur vous.

—Sire, je vous en remercie, répondit Hector ému par la sereine austérité de ce début.

Le roi prit d'un air pensif quelques-uns des papiers qu'il venait de repousser.

—J'ai là, poursuivit-il, des dépêches de Flandres qui m'ont fait comprendre que le temps était venu de pren-

dre une résolution définitive. Vous connaissez la Flandre et l'armée, monsieur?

—Oui, sire; mais voici quelques mois, un an bientôt, que je ne les ai pas revues.

—Eh bien! monsieur, depuis votre départ les choses ont empiré. Les meilleures places sont au pouvoir de l'ennemi, la frontière est ouverte; nos régiments, décimés par de longues guerres, sont appauvris et découragés; le pays est ruiné; mais ce mal, pour si terrible qu'il soit, n'est pas le plus grand. La France est épuisée d'hommes et d'argent; toutes ses ressources, elle les a dévorées; la misère, et la plus effroyable, est partout; ce ne sont, d'un bout du royaume à l'autre, que plaintes et cris de détresse. J'ai voulu faire la paix, on l'a refusée; j'ai offert d'accepter toutes les conditions, même les plus dures... L'ennemi a vu que Louis XIV cédait... il a cru pouvoir l'abaisser, et il a voulu m'imposer les conditions les plus humiliantes. S'il ne se fût agi que de ma vie, j'aurais plié sous la main de Dieu; il s'agissait de mon honneur, j'ai résisté.., et la guerre sera continuée.

—Dieu est pour la France, Dieu est pour vous! s'écria M. de Chavailles, qui retrouvait dans ce langage le grand monarque, l'exemple et l'étonnement de l'Europe.

—Je puis succomber dans la lutte, ajouta le roi, mais je tomberai sans honte, et les âmes de mes glorieux ancêtres, Henri IV et François Ier, n'auront pas, du moins, à rougir si elles ont à pleurer sur les désastres de ce beau royaume.

La voix de Louis XIV était profondément altérée en prononçant ces dernières paroles; il se tut, et M. de Chavailles garda le silence, plein de respect et d'admiration.

—A présent, monsieur, il nous faut une victoire à tout prix, continua le roi... La France ne peut plus attendre, et je suis las moi-même des arrogances de l'ennemi.

M. de Villars livrera bataille au prince Eugène. C'est vous que j'ai choisi pour lui en porter l'ordre.

—Ah ! Sire, une telle mission sera l'orgueil éternel de ma maison.

—Ne vous hâtez pas de me remercier, monsieur, reprit le roi plus doucement ; vous pouvez y perdre la vie.

—Ce n'est rien, sire.

Cette fière réponse plut au roi.

—Vous reviendrez, monsieur, je l'espère, dit-il ; et vous verrez alors que la reconnaissance du roi égale le dévouement de sa noblesse.

Hector s'inclina sous le regard bienveillant de Louis XIV.

—Si maintenant, reprit-il, malgré l'habileté des chefs et le courage des soldats, le sort des armes nous était contraire, alors je ferais moi-même un appel à mon peuple, je me mettrais à la tête de la noblesse du royaume, nous courrions ensemble aux frontières et nous péririons ensemble. Voilà ce que je vous charge de dire à M. de Villars. Les circonstances sont pressantes... qu'il se hâte.

Le roi choisit parmi tous les papiers qu'il avait remués une lettre cachetée.

—Cette lettre, que j'ai écrite moi-même, dit-il, vous donne accès auprès du maréchal... Vous lui expliquere de vive voix quelles causes font de cette bataille une nécessité. Vous lui direz que les recrues et les impôts ne rentrent plus ; que la France recule aussitôt qu'elle n'avance pas ; que les gouverneurs de nos provinces nous font le plus horrible tableau de la consternation générale. Il faut un grand coup pour réveiller le pays ; la victoire nous donnera l'élan, l'enthousiasme, la confiance ; une défaite... eh bien ! la défaite donnera au peuple le courage du désespoir, et les plus grands efforts viendront de sa détresse... Enfin vous direz au maréchal que je le veux.

—Il obéira, sire.

—Quant à vous, monsieur, vous ne reparaîtrez à Versailles qu'après la bataille gagnée ou perdue... Nul autre que vous ne doit m'en porter la nouvelle.

—La nouvelle sera bonne, s'il plaît à Dieu, et je m'efforcerai de l'apporter promptement.

—Je n'ai pas besoin d'ajouter, poursuivit le roi, que vous ne devez répéter à personne rien de ce que vous venez d'entendre.

—J'en donne ma parole à Votre Majesté.

—C'est bien, monsieur. Vous partirez cette nuit; une chaise a été commandée... Il faut que vous soyez en Flandre avant qu'on s'aperçoive même de votre absence de la cour... Si vous avez des affaires, hâtez-vous de les terminer... L'avenir appartient à Dieu.

Et le roi s'arrêta, mais son regard semblait dire: —"Peut-être ne reviendrez-vous pas." Hector le comprit ainsi. Sa pensée dirigée sur Christine qui, absente à ses yeux, était toujours présente à son coeur, lui fit tout à coup concevoir un projet d'où dépendait son salut.

—Sire, répondit Hector en mettant un genou en terre, me permettez-vous d'adresser une prière à Votre Majesté?

—Parlez, monsieur.

—Vivant, je suis trop payé par l'honneur de cette mission; mort, j'aurai une grâce à vous demander, sire.

—N'hésitez pas, monsieur; c'est courir au-devant de mes désirs que de me demander l'occasion de vous obliger en quelque chose.

—Un paquet cacheté sera remis aux mains de Votre Majesté; si je ne reviens pas, veuillez, sire, l'ouvrir... Vous y verrez le dernier voeu d'un soldat, la dernière prière d'un gentilhomme qui sera mort pour vous.

—Quoi que vous demandiez, la chose est faite... Allez, à présent, et rapportez-nous, si Dieu le permet, le salut de la France.

Hector sortit de chez le roi le front haut et le coeur léger. Ses pieds ne touchaient pas la terre. Son premier soin fut d'écrire une lettre dans laquelle il exposait au roi la position de M. de Blettarins et de sa fille, et le priait d'étendre sa grâce sur eux. Il cacheta cette lettre, et la fit remettre au roi qui la serra dans une cassette. Libre de ce côté, Hector monta à cheval et courut chez Christine, après avoir envoyé Coq-Héron chez MM. de Riparfonds et de Fourquevaux, pour les prier de se rendre au pavillon de leur côté et le plus promptement possible. Il lui semblait que la destinée, pour le coup, était vaincue; si le chevalier avait pour mystérieux bouclier le confesseur du roi, Hector avait pour protecteur le roi lui-même. Un lien secret venait d'être noué entre eux; mort ou vivant, le succès était infaillible. Hector trouva Christine qui faisait une lecteur à son père sous un berceau du jardin. L'expression de joie brillante qui rayonnait sur le visage d'Hector les frappa tous deux. Incapable de maîtriser son émotion, Hector serra le père et la fille sur son coeur.

—Pardonnez-moi, monsieur, dit-il; à présent, je suis sûr de l'avenir... Vous êtes sauvés!...

—Sauvés! répéta Christine, qui, les yeux tout en larmes, baisa les mains de son père.

—Encore quelques jours, et vous en aurez la preuve! reprit Hector; vous savez que je doute toujours, eh bien! à présent j'ose assurer que, quoi qu'il puisse arriver, vous êtes à l'abri des coups du sort.

—Oh! c'est tenter Dieu! murmura Christine.

Hector sourit.

—Dieu vous aime, ne craignez rien, dit-il.

Paul-Emile et Guy arrivèrent sur ces entrefaites. Charmés et surpris, ils accablèrent Hector de questions.

—Oh! ne m'interrogez pas, dit-il; il me serait impossible de répondre.

—Alors nous attendrons, homme plus mystérieux que

le sphynx antique, dit Paul-Emile; il faudra bien cependant que vous parliez quelque jour.

—Plus tard... quand je reviendrai.

Christine pâlit à ces mots.

—Vous partez donc? s'écria-t-elle.

—Oui.

—Quand?

—Cette nuit.

—Et vous allez? demanda M. de Fourquevaux.

—En Flandre.

—Parbleu! il me prend fantaisie de m'y rendre aussi!

—Venez donc; je vous emmène.

M. de Riparfonds comprenait bien qu'il y avait quelque secret dans ce prompt départ; mais il comprenait aussi que si M. de Chavailles n'en disait pas les motifs, c'est qu'il ne le pouvait pas.

—J'ai maintenant, ajouta M. de Chavailles, à vous parler de choses plus graves. Ce voyage que je vais entreprendre ne me retiendra pas, j'imagine, plus de quinze jours ou trois semaines en Flandreâ mais, si M. de Blettarins le permet, je voudrais, avant de partir, unir ma vie à celle de sa fille.

Cette demande inattendue fit penser aux trois gentilshommes que quelque péril inconnu se rattachait à ce voyage. M. de Blettarins regarda Hector. Christine était fort pâle et n'osait remuer; malgré la joie que lui avaient d'abord inspirée les paroles de M. de Chavailles, de tristes pressentiments agitaient son coeur. La Flandre était le théâtre de la guerre, et le titre d'époux n'était-il pas comme une consolation que son amant voulait emporter en courant au-devant de la mort.

—Vous revenez, mon fils, dit le vieillard, sur des projets qui sont mes plus chères espérances. J'aurais voulu, je comptais même conduire ma fille à l'autel aux yeux de tous, en plein soleil, comme un honnête homme qui remplit le plus saint des devoirs, et non comme un cri-

minel qui cherche la nuit pour commettre une mauvaise action. Mais si, dans le secret de votre pensée, vous croyez le moment venu de vous unir ensemble, dites-le-moi, et ce que vous voudrez sera fait.

—Je le crois, répondit Hector.

—Eh bien! je suis prêt. Et vous ma fille?

—Je suis prête.

En entendant la réponse d'Hector, M. de Riparfonds ne douta plus que de sérieux dangers n'attendissent le marquis de Flandre. C'était bien aussi la pensée de Christine, mais cette pensée même lui faisait désirer plus ardemment encore d'unir sa vie à celle d'Hector.

—Vous nous servirez de témoins, reprit Hector en s'adressant à ses deux amis.

—Ça! voyons, reprit Paul-Emile en attirant Hector dans un coin; vous partez sérieusement pour la Flandre.

—Le plus sérieusement du monde.

—On se battra bien par là?

—C'est probable.

—La probabilité dans votre bouche vaut une certitude.

—C'est bien ainsi que je l'entends.

—Alors, je pars avec vous et nous revenons de compagnie.

—Si nous revenons.

—Bah! on revient toujours... mort ou vif. Donnez-moi seulement deux ou trois heures; je cours à Paris, je fais mes adieux à Cydalise et je reviens... Nous vous marions et nous partons.

—C'est pour minuit! ne l'oubliez pas.

—Il y a une bataille à l'horizon et vous voulez que je l'oublie!... pour qui me prenez-vous?

M. de Fourquevaux parti, Coq-Héron s'en alla prévenir l'aumônier de la chapelle la plus voisine. Une sorte de joie solennelle mêlée de tristesse remplissait l'âme des acteurs de cette scène. C'était un nouvel a-

nir qui s'ouvrait devant Christine et devant Hector. Etait-ce un écueil? était-ce le port? A dix heures, on entendit le galop d'un cheval dans la plaine. C'était M. de Fourquevaux qui revenait de Paris.

—Voilà qui est fait, dit-il à Hector; j'ai pris le plus d'or que j'ai pu afin de jouer un peu, par-ci par-là, et un habit tout neuf pour faire honneur à notre vieille connaissance, le prince Eugène; j'ai donné dix minutes à mes amis, un quart d'heure à Cydalise qui voulait partir déguisée en page pour jouer les rôles de Judith auprès de Marlborough...

—C'est du dévouement ..

—Aussi l'ai-je retenue... le vieux général est trop laid et la vertu de Cydalise n'eût pas été récompensée; nous nous sommes embrassés comme deux tourtereaux; elle a essayé de pleurer un peu et s'est mise à rire. J'en ai fait autant et je suis parti. A présent, marions-nous.

On avait, dans une pièce écartée du pavillon, dressé un autel surmonté d'un Christ et des vases sacrés. Des fleurs à profusion en faisaient le plus bel ornement. A défaut de pompe, le recueillement était partout. Paul-Emile lui-même était ému et s'étonnait de son émotion en s'y abandonnant. Christine, conduite par son père, s'agenouilla devant l'autel. Elle était tout en blanc, calme, sereine et pareille à ces vierges pieuses qui se consacraient à Dieu au temps des persécutions. Tout entière au grand acte qu'elle accomplissait, elle inclinait aux pieds du Christ un coeur tout rempli de l'amour du bien et purifié par la prière et le malheur, un mélange d'enthousiasme et de recueillement se lisait sur son visage, comme si, en s'élançant avec ardeur vers de nouvelles destinées, elle allaient lui être imposés. Le prêtre officia et unit leurs mains; la bénédiction nuptiale descendit sur leurs fronts, et lorsque M. de Chavailles et Christine se levèrent, ils étaient liés devant Dieu. Une heure après Hector dut songer à

partir; il prit M. de Riparfonds par la main et l'attira à l'écart.

—Je ne sais pas si je reviendrai, lui dit-il; la guerre va être poussée en Flandre plus vivement que jamais, et j'en suivrai toutes les chances. Quoi qu'il arrive, et en mémoire de moi, promettez-moi de ne pas abandonner Christine.

—Je vous le jure, répondit M. de Riparfonds.

—Maintenant, je pars tranquille... Si Dieu m'est propice; vous me reverrez bientôt... Si je meurs, eh bien! j'emporterai dans ma tombe la certitude que Christine et son père sont sauvés.

Hector prit sa femme dans ses bras et l'embrassa. C'était peut-être la dernière fois qu'il la voyait. Au bonheur immense qu'il avait éprouvé quand il avait senti sa main unie à la sienne par le prêtre, une tristesse amère succédait à présent. Il retint longtemps Christine sur son coeur, et quand il l'en arracha, il lui sembla que la vie se retirait de lui. Mais d'autres pensées illuminèrent son âme et la raffermirent; il songea que la victoire couronnerait sons doute cette campagne entreprise sous l'inspiration du roi de France, et que rien n'était impossible au gentilhomme qui lui en apporterait la glorieuse nouvelle. Il releva sa tête un instant abattue, et chassa le lourd essaim des sinistres pressentiments. Lorsque M. de Chavailles atteignit la porte de la Bretèche, pour laquelle il avait une passe, la nuit sereine enveloppait la terre de ses crêpes adoucis par le scintillement des étoiles. Au moment de pousser son cheval sous la longue avenue pleine d'ombre et de silence, il s'arrêta; les chevaux de Coq-Héron et de M. de Fourquevaux piaffaient à ses côtés. Hector regarda au loin dans la plaine. Christine, au moment des adieux, avait placé une lampe sur une fenêtre du pavillon, et ce phare brillait dans la nuit profonde comme l'espérance dans le coeur de l'homme. Ce n'était qu'un

point lumineux, et cette étincelle, que le moindre souffle d'air pouvait emporter, suffisait à remplir la pensée d'Hector de ses rayonnements. Tout à coup un bruit lointain et vibrant traversa l'espace. Un autre plus faible et saccadé lui succéda. Ce son passa par-dessus la tête des trois cavaliers, résonna dans la nuit et s'éteignit. Hector était devenu tout pâle; il saisit le bras de Paul-Emile.

—Avez-vous entendu? s'écria-t-il.

—Quoi? demanda le gentilhomme d'un air distrait.

—Ces deux cris!

—Oh! un cerf qui brame après une biche errante... ou quelque berger qui cherche sa bergère.

—Mais il me semble bien que la bergère a répondu, dit Coq-Héron.

—Vous croyez? dit Hector.

—Que pensiez-vous donc que ce pût être?

—Rien... Ces cris semblaient venir de la plaine.

—Les chevreuils y vont boire et les bergers y vont aimer. Quand on habite la plaine, encore faut-il bien y donner des rendez-vous, à moins de n'en pas donner du tout.

—Ah! dit Hector, ces deux cris m'ont fait tressaillir.

Paul-Emile haussa les épaules.

—Les amoureux sont fous. Dans tous les sons qui bruissent ils entendent la voix de leur maîtresse,dit-il.

Hector regarda du côté de l'horizon. La lampe brillait toujours à la même place, immobile et pâle; aucun bruit ne troublait plus le silence. Il envoya un dernier soupir vers le coin du ciel qui renfermait toute sa vie, et poussa son cheval. L'avenue abaissa sur le galop de ses trois cavaliers la voûte frémissante de ses arceaux de feuillage et le phare l'éclipsa dans les ténèbres. La chaise attendait Hector à Marly. Il s'y jeta avec Paul-Emile et Coq-Héron, et le postillon lança ses chevaux sur la route de Flandre. Deux jours après, Hector re-

mettait sa lettre de créance aux mains du maréchal de Villars. Après qu'il eut achevé de lire cette lettre, le maréchal regarda le jeune colonel.

—Vous avez une communication à me faire, monsieur, dit-il; je vous écoute.

—M. le maréchal, dit Hector, j'ai ordre de Sa Majesté de vous prier de livrer bataille aux ennemis du roi dans le plus bref délai.

—Cela dépend de l'occasion, répondit le vieux duc.

—Si l'occasion ne se présente pas, la volonté de Sa Majesté est qu'on la fasse naître.

—C'est bien, monsieur; cette bataille, je la livrerai.

---

# XLVIII

## LE REVEIL DU TIGRE

Les deux cris que M. de Chavailles avait entendus, c'était Christine qui les avait jetés. Voici ce qui s'était passé: tandis qu'Hector et M. de Fourquevaux gagnaient la forêt de Marly, une troupe d'hommes, ceux-ci à cheval, ceux-là à pied, enveloppait tout à coup le pavillon de chasse de Mme d'Argenton. Les hommes s'étaient avancés sans bruit, et comme une cohorte d'esprits funèbres évoqués subitement du sein de la nuit. Les uns se dispersèrent autour du pavillon, et d'autres, sous la conduite de celui qui paraissait être leur chef, se groupèrent auprès de la porte; un valet vint et ouvrit.

—Au nom du roi, dit l'homme qui avait cogné, conduis-nous vers ton maître.

Le valet, tremblant de frayeur, se dirigea vers le pavillon, le chef le suivit, et quelques-uns des estafiers pénétrèrent dans le jardin. La lumière brillait toujours à la fenêtre sur laquelle Christine l'avait posée, et M. de Blettarins causait avec M. de Riparfonds dans une petite pièce du rez-de-chaussée. Le valet, plus mort que vif, ouvrit la porte, et, sans parler, montra le vieux gentilhomme à l'inconnu.

—C'est bien à M. le comte de Blettarins que j'ai l'honneur de parler? dit celui-ci.

– Oui, monsieur, répondit le comte en se levant.

M. de Riparfonds se tourna vivement, regarda l'étranger, et reconnut le chevalier.

—Que demandez-vous? dit-il aussitôt.

Le chevalier le salua froidement.

—Ce n'est point à vous que j'ai affaire, reprit-il; si donc vous le permettez, c'est à M. de Blettarins que je m'adresserai.

—Parlez, monsieur, dit le vieillard.

—Le devoir qui m'amène ici est fâcheux, mais impérieux, poursuivit le chevalier.

—Allez droit au but, monsieur.

—J'ai ordre de Sa Majesté de vous arrêter.

—Arrêter M. de Blettarins! s'écria M. de Riparfonds.

—Oui, monsieur.

—C'est impossible!

—Voici qui en fait foi, ajouta le chevalier en tirant de sa poche l'ordre scellé du sceau du roi. M. de Blettarins est accusé du crime de haute trahison et de lèse-majesté. J'ai mission de le conduire à la Bastille, en attendant que le Parlement ait expédié son procès.

—Monsieur, je suis prêt, répondit le vieux gentilhomme.

Christine, de la fenêtre où elle s'était assise, cherchant dans la nuit la silhouette effacée de son amant, avait entendu un bruit confus de voix autour du pavillon, et vu passer dans le jardin des ombres noires demi cachées sous le feuillage. Elle descendit, et entra dans la pièce o ùse tenaient les trois interlocuteurs au moment où M. de Blettarins répondait au chevalier. Christine reconnut son ennemi, comprit ce qui venait de se passer, et se jeta dans les bras de son père. Le chevalier la salua profondément.

—La présence de Mlle de Blettarins me rappelle, dit-il, que l'ordre dont je suis porteur la concerne aussi.

Elle voudra bien en excuser la rigueur, mais quond le roi a parlé, mon devoir est d'obéir.

—Faites, monsieur, répondit Christine, qui tenait son père embrassé.

—Un instant, monsieur, s'écria le duc de Riparfonds, à quel titre êtes-vous porteur de cet ordre? et qui vous donne le droit de l'exécuter?

—Je pourrais vous répondre que je ne vous reconnais pas, à vous, monsieur, qui parlez si bien de droit, celui de m'interroger, mais je veux bien vous dire que cette commission d'exempt me donne qualité pour faire ce que je fais.

M. de Riparfonds prit la commission des mains du chevalier. Elle portait les noms de Blaise-Guillaume Paillot, exempt du roi.

—Voilà un nom que vous n'avez pas toujours porté, il me semble, dit M. de Riparfonds.

—C'est mon affaire et non la vôtre, monsieur; la commission est à moi, l'ordre d'arrestation en bonne forme... Voici M. le comte de Blettarins et sa fille... j'ai mission de les arrêter, et je les arrête.

—Moi, monsieur, je me nomme Guy de Riparfonds, pair du royaume; je m'offre pour caution.

—C'est impossible.

—Doutez-vous de ma parole?

—Je ne l'examine pas... mon ordre est précis, je l'exécute.

—Je ne vous demande que la nuit, le temps de voir Sa Majesté, de lui parler... Si j'échoue, eh bien! il vous sera loisible de conduire vos prisonniers à la Bastille.

—La nuit! M. le duc!... Eh vraiment! je ne vous donnerais pas une heure!

Malgré le sang-froid qu'il mettait dans toutes les circonstances de sa vie, la patience de M. Riparfonds était à bout. Il frappa du pied.

—Je ne sais ce qui me retient de vous éventrer, s'écria-t-il, et je le ferais, certes, si je ne craignais de salir mon épée... Mais pour Dieu! moi vivant, vous n'arrêterez pas ce gentilhomme!

—A votre aise, monsieur... vous serez vivant ou mort, comme il vous plaira.

Le chevalier appela, et quatre estafiers parurent à la porte, armés de pistolets et d'épées.

—Misérable! s'écria le duc en portant la main à la garde de son épée.

M. de Blettarius l'arrêta.

—Pas de violence, monsieur le duc; elle perdrait tout, dit-il. Faites mieux; un cheval est là, montez dessus et courez à Marly, et si Dieu permet que le coeur du roi soit touché de nos malheurs, demain vous nous en apporterez la nouvelle à la Bastille.

M. de Riparfonds repoussa dans le fourreau son épée à demi tirée.

—Vous avez raison, monsieur, dit-il... De pareils coquins ne valent pas l'honneur que j'allais leur faire... Suivez donc, monsieur, et comptez sur moi.

Guy traversa la salle d'un air superbe, et, repoussant du revers de la main les alguazils du chevalier, il posa le pied sur les marches extérieures du pavillon.

—Holà! quelqu'un! dit-il.

Le valet qui avait ouvert au chevalier parut.

—Apprête-moi le cheval qui est dans l'écurie, et vivement! reprit le duc.

Pendant ce court échange de paroles, la figure du chevalier s'était assombrie; il appuya un instant son menton dans la paume de sa main gauche, tandis que de la droite il faisait un signe mystérieux à l'un des hommes rangés aux deux côtés de la porte. Cet homme s'avança.

—Tu as entendu? lui dit tout bas le chevalier.

—Oui, répondit l'estafier, qui n'était autre que Coquelicot.

—Si M. de Riparfonds voit le roi, tout est perdu.

—Je le crains.

—Il ne faut donc pas qu'il le voie.

—Comment l'en empêcher?

—En ne lui permettant pas de sortir.

—C'est juste.

—Ainsi, tu le retiendras, bon gré, malgré.

—C'est dit.

M. de Riparfonds remonta l'appartement, et Coquelicot sortit.

—M. le comte, reprit le chevalier à haute voix, je vous attends.

—Je vous suis, monsieur.

Christine jeta une mante sur ses épaules et suivit son père, suspendue à son bras.

—Espérez, lui dit M. de Riparfonds; au point du jour j'aurai vu le roi, et s'il y a encore quelque apparence de justice sur la terre, vous serez libres à midi.

—Oubliez-moi, répondit le père, ne parlez au roi que de ma fille.

—Holà! Et ce cheval? s'écria le duc en descendant le perron.

—Monseigneur, dit le valet tout tremblant, un homme est là qui vient d'enlever la selle et de couper la bride... Je crois même qu'il m'a un peu battu.

—Où est cet homme? demanda le duc, pâle de colère.

—Le voilà, monseigneur.

Le valet indiqua du geste Coquelicot, qui, les jambes croisées, appuyait négligemment son coude contre un arbre.

—C'est toi qui as empêché cet homme d'apprêter mon cheval? dit M. de Riparfonds.

—C'est moi.

—Alors tu vas le seller toi-même, et promptement.

—Et si je n'en faisais rien?

—Je te couperais le visage en quatre... Dépêche-toi maintenant.

Coquelicot ne bougea pas.

—Nous avons ordre, dit-il, de ne laisser sortir personne du pavillon... vous voyez bien que c'est impossible.

—C'est-à-dire que moi aussi je suis prisonnier, repartit le duc en se tournant vers le chevalier, qui restait immobile.

—C'est-à-dire que, si j'étais exempt, ajouta Coquelicat, il y a longtemps que vous vous ne parleriez plus. On a des bâillons, que diable!

—Insolent! s'écria le duc, et, d'une houssine qu'il avait à la main, il coupa en deux le visage de Coquelicot.

Coquelicot fit un bond en avant, et plongea jusqu'à la garde son poignard dans la gorge de M. de Riparfonds, qui tomba lourdement sur l'herbe.

—Dent pour dent !oeil pour oeil! dit-il.

Christine poussa un cri terrible,—ce premier cri que M. de Chavailles entendit passer avec le vent,—et voulut s'élancer vers le duc. Le chevalier la saisit à bras le corps et l'enleva. Elle poussa un autre cri plus faible et s'évanouit; deux hommes s'emparèrent de M. de Blettarins; on les jeta tous deux dans une chaise qui attendait, sous un bouquet d'arbres, à une centaine de pas du jardin, et la troupe des ravisseurs partit au galop.

Le lendemain, vers midi, Cydalise, qui voulait embrasser la nouvelle mariée, arriva au pavillon. Elle poussa la porte du jardin, qui était entrebâillée, et ne vit personne. Personne non plus n'était dans le pavillon, dont la porte intérieure et les fenêtres étaient restées ouvertes. En suivant une allée, elle remarqua

au pied d'un arbre, une pièce de gazon qui semblait avoir été récemment foulée. Elle s'y arrêta. Un chapeau était dans l'herbe; en se baissant pour le ramasser, elle remarqua que le bas de sa robe blanche était humide et rouge. Elle poussa un cri et rentra dans le sentier. Le silence qui l'entourait l'effraya; elle ne pouvait pas détacher la vue de ce sang qui souillait le gazon et maculait sa robe; et, tremblante de terreur, elle appela. Le valet, qui s'était caché dans un coin après la mort de M. de Riparfonds et le départ du chevalier, sortit de sa retraite.

—Ah! mademoiselle, c'est vous! dit cet homme.

—Mon Dieu! que s'est-il donc passé? demanda Cydalise.

Le valet, à peine remis de la terreur que lui avait fait éprouver l'assassinat de M. de Riparfonds, raconta à la comédienne tous les événements de la nuit, depuis le départ d'Hector jusqu'à la disparition de Christine. Cydalise, qui l'écoutait avec une anxiété horrible, se perdait en conjectures sur les causes d'un enlèvement aussi subit; mais, le premier moment de stupeur passé, elle remonta en voiture et courut chez M. Voyer-d'Argenson.

—Je devine le motif de votre visite, lui dit le lieutenant de police d'un air un peu sérieux; mais au point où en sont les choses, le meilleur conseil que je puisse vous donner, c'est de ne plus vous en mêler.

Cydalis secoua la tête.

—Vous savez, dit-elle, que la prudence et moi n'avons jamais pu nous entendre; il s'agit, d'ailleurs, des personnes que j'aime le plus au monde... Répondez donc franchement: qu'ont-elles à craindre?

—Tout.

Le lieutenant de police apprit à la comédienne que le Parlement était saisi de l'affaire de M. de Blettarins

par ordre du roi, et que très certainement elle serait menée avec une effrayante rapidité.

—Comprenez-vous? dit-il en finissant.

Cydalise frissonna.

—Ainsi, vous croyez qu'ils sont perdus? répondit-elle.

—C'est probable, à moin d'un miracle.

—Si vous savez un moyen, indiquez-le-moi, et ce miracle, je l'obtiendrai.

—On fait grand bruit à la cour de la faveur de M. de Chavailles auprès du roi... on parle surtout d'un entretien secret à la suite duquel le marquis a disparu, et comme rien n'a transpiré de cet entretien, on en conclut qu'il a roulé sur des affaires d'une haute gravité... Il faudrait que M. de Chavailles parlât au roi... Mais où est-il?

—Je le sais, moi.

—Ah! reprit M. Voyer-d'Argenson en regardant Cydalise d'un air curieux; dans ce cas, je vous engage à le voir.

—Le voir, c'est impossible! mais je lui écrirai.

—Le plus tôt sera tout au plus assez vite.

—Vous me faites trembler!

—M. de Blettarins est à la Bastille... Il sera transféré au petit Châtelet demain ou après-demain; voilà quelques jours que le procès s'instruit, et la sentence, au train dont va monsieur le premier président, ne saurait tarder beaucoup à être rendue.

—Mais, s'écria Cydalise, qui a pu instruire le roi de la retraite de M. de Blettarins... Ce n'est pas vous, j'espère?

—J'ignore tout ce qu'il n'est pas nécessaire que je sache... mais je veux bien vous dire le nom de la personne qui a parlé... vous oublierez seulement que c'est de moi que vous le tenez.

—Le nom! le nom!

—Madame la duchesse de Berry, dit tout bas le lieutenant de police à l'oreille de Cydalise.

Cydalise rentra chez elle, écrivit une longue lettre à M. de Chavailles, et la confia à un domestique dévoué, avec ordre de la porter sans retard en Flandre.

—Crevez dix chevaux, dit-elle en lui donnant une bourse pleine d'or, et arrivez plus vite que les courriers du roi.

Un soir que M. de Chavailles se promenait devant sa tente, il vit arriver un cavalier couvert de poussière et de boue, qui lui remit une lettre.

—Ah! monsieur le marquis, dit cet homme d'une voix haletante, voilà trente-six heures que je cours de bivouac en bivouac, et de place en place pour vous trouver... La Flandre est longue!

—Un valet de Cydalise! c'est quelque billet doux! murmura Paul-Emile, qui sortait de sa tente.

Hector rompit le cachet, lut les premières lignes, et devint pâle comme un mort. Cette pâleur livide épouvanta M. de Fourquevaux.

—Qu'y a-t-il donc? demanda-t-il.

—Christine est enlevée et M. de Riparfonds est mort! répondit Hector.

—Mort! répéta M. de Fourquevaux, et qui l'a tué?

Hector lui tendit la lettre de Cydalise. La comédienne racontait rapidement tout ce que le valet de M. de Blettarins lui avait appris et ce qu'elle tenait de M. Voyer-d'Argenson. Le nom de la duchesse de Berry venait à la fin de ce récit. Ce fut un éclair pour Paul-Emile.

—Ah! misérable! s'écria-t-il; c'est moi qui vous ai perdu!

Hector le regarda.

—Tirez votre épée et tuez-moi, reprit le comte; fasciné par cette sirène, je lui ai tout raconté, tout comme un écolier qui en serait à sa première aventure; elle

avait des paroles de miel... que d'amertume sous ce miel! Elle s'est vengée sur Christine de vos dédains!

—Si le mal vient de vous, mon ami, je vous pardonne, répondit Hector en tendant la main à Paul-Emile.

—Moi, je ne me le pardonne pas! s'écria le comte d'un air sombre, et si je ne réussis pas à vous rendre Christine, j'y laisserai ma vie!

La lettre de Cydalise finissait par ces mots: "Accourez vite... une heure de retard peut tout perdre... Il s'agit de Christine, et vous seul, vous seul, entendez-vous, pouvez la sauver!"

—Des chevaux! cria M. de Chavailles d'une voix tonnante.

Coq-Héron, qui n'avait rien perdu de l'entretien des deux gentilshommes et qu iavait bravement lu la lettre de Cydalise par-dessus l'épaule de M. de Fourquevaux, prit Hector par le bras.

—Où voulez-vous aller, M. le marquis? dit-il.

—A Versailles, répondit Hector.

—Et la bataille?

—Christine m'attend.

—Eh! que voulez-vous que fasse Mlle de Blettarins d'un mari déshonoré.

A cette violente apostrophe, M. de Chavailles mordit ses lèvres jusqu'au sang.

—Si tu n'étais pas le vieux serviteur de mon père, je te tuerais! s'écria-t-il... Selle mon cheval, et puis va-t'en.

—Votre cheval me passera sur le ventre, mais vous m'entendrez! Par ces cheveux blanchis à votre service il le faut! reprit le soldat avec une véhémence singulière... Ce n'est pas seulement votre corps que M. le marquis, votre père, m'a confié, c'est encore, et surtout votre honneur... Mme Christine est là-bas en danger, dites-vous, mais votre honneur est ici, et croyez-vous qu'il ne soit pas en péril de mort? Si vous lui

tournez le dos, vous n'apportez plus à votre femme qu'un nom flétri, une vie souillée! Le soldat qui déserte en présence de l'ennemi, on le fusille; que fait-on du gentilhomme?

—Qu'on me décapite si l'on veut, j'irai.

—Vous êtes le maître de votre sang, mais vous ne l'êtes pas du nom de votre père. Que vous a dit le roi notre maître?... Ah! vous nous l'avez avoue quand nos pieds ont touché la Flandre... Il vous a commandé de reste jusqu'après la bataille, et de ne reparaître à la cour qu'après la déroute ou la victoire... Vous l'a-t-il dit?

—Oui, répondit Hector.

—Si votre père était vivant, il vous dirait: Restez, et mourez, s'il le faut, mais restez! Eh bien, moi, à qui il a laissé une parcelle de son autorité, moi qui l'ai vu à son lit de mort et qui vous ai reçu de ses mains, je vous dis en son nom: Restez! mais si vous voulez partir, tuez-moi d'abord, pour que e n'assiste pas à la honte de votre maison.

Coq-Héron, en parlant ainsi, s'était mis à genoux et avait découvert sa poitrine devant Hector. Le visage du vieux soldat, couronné de cheveux blancs, était profondément ému. Un silence de quelques instants suivit cette action si simple et si grande, après quoi M. de Chavailles tendit la main à Coq-Héron.

—Tu as raison, mon ami, lui dit-il, lève-toi, je resterai.

Coq-Héron retint la main de son maître et la baisa; le pauvre soldat avait les larmes dans les yeux.

—Maintenant, reprit Hector, apprête nos chevaux. J'ai observé les lignes du prince Eugène aujourd'hui; il prépare quelque mouvement. Je veux m'en assurer, et si tout est comme je l'espère, la bataille aura lieu demain.

—Mais si les choses ne vont pas comme vous l'espérez? dit Paul-Emile.

—La bataille n'aura pas moins lieu; il le faut, répondit froidement Hector.

Les chevaux amenés, tous deux montèrent en selle, et s'enfoncèrent dans la nuit.

---

## LIII

## LE CINQUIEME ACTE

Hector et Paul-Emile traversèrent l'Escaut à la nage et se dirigèrent du côté de l'armée du prince Eugène. Un grand mouvement régnait autour du camp. Des régiments nombreux filaient le long de la rivière et des trains d'artillerie les suivaient: on aurait dit que l'armée tout entière du prince changeait de cantonnement. A la faveur de la nuit, qui était épaisse, et de la facilité avec laquelle il parlait l'allemand, Hector put aisément tout examiner sans être inquiété.

—Bien, dit-il tout bas à l'oreille de Paul-Emile; je crois que l'heure est venue.

—C'est ce qu'il me semble, répondit le comte.

Les deux jeunes gens poussèrent jusqu'à Marchiennes, observèrent en passant Denain, où une assez forte garnison était restée, battirent le pays dans tous les sens, et, traversant de nouveau l'Escaut sans coup férir, regagnèrent le quartier-général des troupes françaises. Cette pâle lueur qui précède le rével de l'aube commençait à blanchir l'horizon d'une teinte de lait.

—Vous allez courir chez M. le maréchal de Villars, s'il vous plaît, dit Hector à Paul-Emile, et lui direz, de ma part, ce que vous avez vu; moi je vais chez M. le maréchal de Montesquiou.

—A l'avant-garde?

—M. de Montesquiou est un capitaine entreprenant; il fera sonner le boute-selle aux premiers mots, et nous tomberons sur l'ennemi.

—Sans attendre les ordres de M. le duc de Villars?

—Sans rien attendre... Il faut qu'au soleil levant la bataille soit engagée, et perdue ou gagnée avant midi.

—Mordieu! je cours et je reviens, s'écria Paul-Emile.

Il enfonça les éperons dans le ventre de son cheval et partit comme un trait. Hector, de son côté, se dirigea au galop chez M. de Montesquiou. On était alors au 24 juillet 1712. Sur l'observation de Paul-Emile, qu'il venait de la part de M. de Chavailles, on l'introduisit auprès de M. de Villars. Paul-Emile raconta au général en chef tout ce qu'il avait vu durant son excursion nocturne.

—Ainsi, dit le vainqueur d'Hochstett, vous pensez que le prince Eugène s'est retiré derrière l'Escaillon.

—J'en suis sûr.

—Vous remercierez M. de Chavailles de l'avis qu'il me fait passer, et je vais donner ordre qu'on prévienne M. de Montesquiou.

—C'est déjà fait.

—Tant mieux; il sera plus promptement prêt pour l'attaque.

—Oh! il doit être en route à présent.

—Avec son avant-garde, sans attendre le gros de l'armée?

—Oh! avec le prince Eugène, il faut prendre l'occasion à la baïonnette.

Une décharge d'artillerie coupa l'entretien tout à coup.

—Eh! monsieur le maréchal, voici le bal qui s'ouvre, j'y cours! s'écria Paul-Emile.

Il atteignit les bords de l'Escaut au moment où les bataillons conduits par M. de Montesquiou et M. de Chavailles attaquaient Denain. Il poussa aux pre-

miers rangs, rejoignit Hector et se jeta dans la mêlée. A midi, Denain était emporté, et la garnison prisonnière ou taillée en pièces; tous les magasins et les approvisionnements de l'armée ennemie, avec une immense artillerie, tombaient aux mains des troupes françaises, et le prince Eugène, ramené par le bruit du combat, n'osait pas attaquer la place où le maréchal de Montesquiou s'était mis sur un bon pied de défense. Ce premier succès, qui devait avoir des conséquences incalculables, avait rendu toute son ardeur première à l'armée française; elle poussait mille cris d'enthousiasme et les régiments expédiés tout de suite après la bataille pour surprendre Marchiennes partaient en chantant. La victoire inconstante était revenue sous les drapeaux du roi et la valeur des soldats espérait bien l'y enchaîner désormais. Hector s'était battu aux premiers rangs comme un homme personnellement intéressé à l'issue de la bataille; il était couvert de sang de la tête aux pieds.

—Etes-vous blessé? lui demanda Paul-Emile qui essuyait la lame de son épée.

—Je n'en sais rien, dit-il.

Et tournant bride, il ajouta:

—Je cours chez M. le maréchal de Villars, venez-vous?

—Volontiers, mais qu'allons-nous faire?

—Prendre ses commissions pour Versailles.

—Parbleu! dit le comte, j'étais du départ, je veux être du retour.

Le maréchal reçut le marquis de Chavailles à la tête de ses officiers.

—Monsieur le maréchal, lui dit Hector, ma mission est terminée: le prince Eugène est en fuite; je veux donner la nouvelle de cette victoire au roi et viens vous demander vos dépêches.

—Il est juste que vous les portiez, vous qui avez la

meilleure part dans cette heureuse journée, répondit le maréchal; dans une heure elles seront prêtes.

Hector avait par-ci par-là deux ou trois blessures, par lesquelles il perdait beaucoup de sang; il se fit poser un premier appareil par un chirurgien et monta en chaise de poste. Coq-Héron le regardait d'un air inquiet; on voyait bien que la fièvre brûlait son maître. Le voyage se fit silencieusement. Hector comptait les heures et ne trouvait jamais que les postillons courussent assez vite. Le troisième jour au soir, le 27, sa chaise entra dans la cour de Versailles. On prévint le roi, qui était chez Mme de Maintenon; il passa dans son cabinet, et l'huissier introduisit Hector. Le roi était fort pâle; il fit un pas au-devant de M. de Chavailles.

—La bataille est donc livrée, monsieur? dit-il.

—Oui, sire; les troupes de Votre Majesté ont attaqué l'ennemi à Denain; le prince Eugène est en fuite.

—C'est une victoire, monsieur!

—Une victoire glorieuse, sire, et je venais, suivant les ordres de Votre Majesté, lui en apporter la nouvelle.

—La France est sauvée... Oh! mon Dieu, soyez béni! s'écria le roi qui se découvrit.

Louis XIV était avide de détails sur une bataille qui avait repoussé l'ennemi du royaume, Hector les lui donna en homme qui a tout vu de ses yeux. Tout à coup le roi l'interrompit.

—Vous êtes blessé, monsieur? s'écria-t-il.

Un bandage venait de se déranger et quelques gouttes de sang tachaient le pourpoint d'Hector.

—Ce n'est rien, sire... c'est un témoignage vivant de la bataille.

—Mon chirurgien est là, et si...

—Non, sire. d'autres soins me réclament, plus pressés, plus impérieux.

Le roi regarda plus attentivement Hector; son trouble, sa pâleur, son émotion le frappèrent.

—Monsieur, lui dit-il, si vous avez quelque chose à me demander, parle ; qu'ai-je à refuser à qui sert si bien son roi.

—Sire, répondit Hector, Votre Majesté se souvient-elle d'un pli que j'ai eu l'honneur de lui remettre avant mon départ pour la Flandre?

—Il est là, monsieur, dit le roi en montrant une cassettt.

—Eh bien! sire, je supplie Votre Majesté de vouloir bien en prendre connaissance.

—Sur-le-champ?

—Oui, sire.

Le roi ouvrit la cassette et en tira la lettre que M. de Chavailles lui avait fait parvenir peu de jours auparavant. Dès les premières lignes, un grand trouble parut sur le visage du roi.

—Monsieur de Blettarins, s'écria-t-il.

—Oui, sire, répondit Hector qui mit un genou en terre, je demande à Votre Majesté la grâce d'un coupable; sa fille est ma femme, sire!

Le roi devint fort pâle.

—Mon Dieu, dit-il, j'ai peur qu'il ne soit trop tard!

Hector sauta sur ses pieds.

—Toujours ce mot! murmura-t-il.

—Monsieur, reprit le roi, je n'ai rien à vous refuser... mais peut-être ignorez-vous ce qui s'est passé en votre absence.

—Je le sais.

—Alors, courez, et ne perdez pas une minute...Une heure! une heure dans ce moment, c'est peut-être la vie.

Hector frémit de tous ses membres aux paroles du roi; l'expression en était terrible. Louis XIV venait de prendre une feuille de papier sur une table, et avait signé après avoir rapidement écrit quelques mots.

—Tenez, monsieur, ajouta-t-il, prenez ce papier, faites-vous donner le meilleur cheval de mes écuries, et courez.

Hector baisa la main du roi et partit. Trois minutes après, il courait ventre à terre sur la route de Paris. Paul-Emile et Coq-Héron l'accompagnaient. Hector avait toujours devant les yeux le visage du roi; il y voyait les plus sinistres pressentiments, et cette crainte lui donnait des ailes. Les trois chevaux, choisis entre les plus rapides ne couraient pas, ils volaient. La route fut franchie en moins d'une demi-heure. Les trois cavaliers n'avaient pas dit un mot. En arrivant sur le pavé de Paris, les chevaux ruisselaient. Hector poussa droit vers le Châtelet. En passant sur le quai du Louvre, il rencontra des flots de peuple qui descendaient. Il dut ramener les rênes de son cheval. D'autres curieux suivaient ces flots de curieux. La foule était plus compacte encore aux environs de la place de Grève. La nuit était tombée, et l'on voyait dans l'ombre des milliers de têtes s'agiter, tandis qu'un murmure confus de voix s'élevait de la place. Les trois cavaliers fendaient les rangs pressés de ce peuple en mouvement, comme de robustes nageurs fendent les vagues amoncelées d'une mer battue par le vent. Quand ils débouchèrent sur la place, un effrayant spectacle s'offrit à leurs regards.

Un échafaud était dressé au milieu de la place, éclairé par une douzaine de torches flamboyantes que portaient des soldats de la maréchaussée à cheval. D'autres soldats, le mousquet sur l'épaule, entouraient l'échafaud. Trois hommes, le bourreau et ses deux aides, marchaient sur la plate-forme, vigoureusement mis en relief par les reflets rouges des torches que le vent secouait. Un frisson parcourut tout le corps de M. de Chavailles. Il poussa son cheval, et, au risque d'écraser les passants, il s'élança vers l'échafaud. Ses deux

compagnons le suivirent, et la foule s'écarta violemment. Au moment où le cheval d'Hector heurtait du poitrail l'un des soldats qui veillaient autour du lugubre édifice, un homme, dont un large chapeau ombrageait le visage, s'écarta d'un groupe de curieux et tourna autour des trois cavaliers. Après qu'il les eut examinés attentivement l'un après l'autre, il traversa précipitamment la place et se jeta dans l'une des ruelles sombres qui l'avoisinent.

—Eh! mon gentilhomme! où courez-vous? dit alors à M. de Chavailles celui qui commandait la troupe des archers.

On voyait sur la plate-forme une mare de sang qui suintait à travers les ais et tombait à terre, goutte à goutte. Un grand panier était sur le sol, recouvert d'un drap blanc taché de rouge çà et là.

—Monsieur, dit Hector, qui vient-on d'exécuter?

—Un criminel d'Etat accusé de haute trahison, répondit l'officier.

—Tenez, mon gentilhomme, vous pouvez lire son nom, là, sur cet écriteau, dit le bourreau, qui essuyait soigneusement l'acier rougi de sa lourde hache.

Hector tourna les yeux vers l'écriteau, et à la clarté d'une torche que l'un des soldats levait en l'air, il lut le nom de M. de Blettarins au-dessus d'un écusson brisé. Le sang se figea dans ses veines.

—Morbleu! dit Paul-Emile... si je ne tue pas le chevalier, il me tuera!

—Et sa fille, savez-vous ce qu'elle est devenue? demanda M. deC havailles d'une voix étranglée.

—Je l'ignore, répondit le capitaine de la maréchaussée.

M. de Chavailles descendit de cheval et s'agenouilla par terre à côté du papnier; il pria quelques instants, prit l'un des coins du drap et le baisa silencieusement.

8

Les soldats le regardaient faire sons remuer. Paul-Emile et Coq-Héron avaient également mis pied à terre. Après qu'il eut accompli ce pieux devoir, Hector se relevant, s'adressa à l'officier.

—J'avais là, monsieur, dit-il, la grâce de ce malheureux gentilhomme... Vous veillerez, je vous prie, à ce que sa dépouille soit ensevelie en terre sainte.

—Je vous le promets, monsieur, répondit l'officier. Que n'êtes-vous arrivé une heure plus tôt... il était sauvé!

Hector se retourna sans parler et courut bride abattue du côté du Châtelet. Chaque mot qu'il entendait lui rappelait la prophétie de la bohémienne et entrait dans son cœur comme la pointe d'un couteau. Arrivé trop tard pour M. de Blettarins, il craignait d'arriver trop tard pour Christine. L'ordre dont il était porteur lui ouvrait les portes de la prison. Au nom de Mlle de Blettarins, le geôlier secoua la tête.

—Depuis ce matin, elle n'est plus ici, dit-il.

—Où est-elle?

—A St-Lazare, peut-être.

Ce nom sinistre donna le vertige à M. de Chavailles.

—Mais l'exempt qui est venu la prendre, ajouta le geôlier, vous dira mieux que moi ce qu'est devenue cette pauvre demoiselle.

—Le nom de cet exempt?

—Blaise-Guillaume Paillot.

—Et il demeure?

—Rue Tiquetonne.

Hector mit l'éperon au ventre de son cheval et courut rue Tiquetonne. Un épicier lui indiqua la maison de l'exempt; il y monta. Une femme, qui portait un enfant au bras, le reçut. A la vue d'un officier du roi, elle pâlit.

—J'ai affaire à Blaise Paillot, exempt de la maréchaussée. Est-il ici? demanda Hector.

—Monseigneur, il est sorti, répondit la femme en balbutiant.

—Il faut qu'on le trouve... J'ai un ordre du roi...

A ce mot, la femme trembla de tous ses membres, et tombant au genoux d'Hector:

—Ah! monseigneur, dit-elle, le visage baigné de larmes, ne nous perdez pas!

Elle sanglotait et tendait vers Hector son petit enfant qui souriait.

—Expliquez-vous? s'écria Paul-Emile.

—Voilà, monseigneur: un homme est venu, il y a quelques jours, au moment où mon mari venait de recevoir l'ordre d'arrêter un gentilhomme du nom de M. de Blettarins, je crois.

Après?

—Il a offert à mon mari mille louis d'or de sa commission d'exempt et de l'ordre d'arrestation, lui jurant de rendre la commission avant quinze ou vingt jours. La vue de cet or a ébloui mon mari...

—Il a cédé?

—Hélas! oui, monseigneur... Mais après qu'il eut fait le marché, la peur l'a pris et il est parti.

—Mais cet homme! l'homme qui a acheté l'ordre d'arrestation?

—Je ne le connais pas.

Hector sortit sans répondre. A mesure qu'il avançait dans cette voie fatale, chacun de ses pas le faisait marcher sur l'une de ses espérances. La fièvre le dévorait; toutes les tortures du désespoir déchiraient son coeur. Quand il fut à cheval, Hector regarda Paul-Emile:

—Cet exempt, c'est le chevalier, dit-il.

—Si ce n'est lui, c'est le diable! répondit le comte.

—Pauvre Christine! murmura Hector.

Et lâchant les rênes de son cheval:

—A St-Lazare! dit-il.

Les trois cavaliers coururent vers l'horrible prison.

Christine en était sortie il y avait deux heures. Quand cette réponse frappa l'oreille de M. de Chavailles, il se tourna tristement vers Coq-Héron:

—Tu l'as voulu, dit-il, mon honneur est sauf et Christine est perdue.

La conscecience du vieux soldat l'abvolvait, mais il ne savait que dire en face d'un tel désespoir.

—Mon Dieu! périsse mon honneur et qu'elle soit sauvée! reprit Hector.

Il passa sa main glacée sur son front, et regarda autour de lui en hésitant, puis tout à coup:

—Elle n'est pas loin encore, je la trouverai! dit-il. Toi, Coq-Héron ,cours chez frère Jean, au cabaret de la rue des Vieux-Augustins, moi je vais chez Cydalise.

—Ah! vous croyez que Cydalise sait quelque chose? demanda naïvement Paul-Emile.

—Cydalise est une femme!

—C'est juste... Une femm vaut trois hommes pour la diablerie.

—Le rendez-vous est sur le pont Neuf, reprit Hector en s'adressant à Coq-Héron.

—Mais si je rencontrais frère Jean au cabaret?

—Alors mène-le tout droit chez Cydalise.

Le soldat poussa du côté de la rue des Vieux-Augustins, et les deux gentilshommes se dirigèrent vers la rue Tournon. Cydalise n'y était pas.

—Ah! monsieur, dit une camériste en reconnaissant Paul-Emile, mademoiselle est comme une folle; depuis ce matin elle ne fait qu'aller et venir, pleurant toujours.

Brûlé par l'impatience, Hector allait reprendre le chemin du pont Neuf lorsque Cydalise parut. Elle étai dans un état à faire pitié. Dès qu'elle vit Hector, elle se jeta dans ses bras.

—Mon Dieu! qu'est-elle deveneu? s'écria Hector.

—Vous ne le savez pas? Mieux vaudrait qu'elle fût morte?

—Qu'est-ce donc?

—Elle est partie pour la Louisiane ou le Canada, je ne sais où, avec les filles perdues que la police ramasse dans les rues pour les colonies!

Hector poussa un cri terrible · il avait peur de devenir fou.

—Mon Dieu! dit-il, prenez ma vie et sauvez-la!

—Hélas! reprit Cydalise, aucune puissance humaine ne peut plus rien pour elle!

—Lisez! dit Hector en montrant l'ordre du roi à la comédienne.

—Eh! venez donc! s'écria Cydalise les yeux rayonnants d'espoir... Ce que je ne sais pas, moi, le lieutenant de police vous le dira!... Avec cet ordre, vous pouvez tout, n'est-ce pas?

—Tout.

—Bien. M. D'Argenson nous dira vers quel port de mer l'exempt a conduit Christine... Vous vous jetez à sa poursuite.

—Et je le tue, dit Paul-Emile.

—Elle est sauvée! dit Hector en embrassant la comédienne .

—Courez! courez! et que Dieu vous conduise! s'écria-t-elle tout en larmes.

Les deux cavaliers passèrent par le pont Neuf et trouvèrent Coq-Héron. On lui avait remis au cabaret de la rue des Vieux-Augustins un billet par lequel frère Jean, qui prévoyait le retour de M. de Chavailles, lui donnait rendez-vous chez M. Voyer-d'Argenson.

—Tant mieux! dit Paul-Emile.

Frère Jean se promenait devant la porte du lieutenant de police.

—Pardieu! dit-il en voyant les trois cavaliers, je pensais à vous... J'ai des nouvelles.

—Du chevalier? dit Paul-Emile.

—Et de qui voulez-vous que ce soit?

Hector, qui allait passer la porte de l'hôtel, s'arrêta.

—L'avez-vous vu? dit-il.

—Comme je vous vois.

—Quand?

—Ce matin... vers midi, en costume d'exempt. Si je sais comment il se l'est procuré, je veux bien être pendu...

—Et vous ne l'avez pas tué? s'écria Coq-Héron.

—Non, mordieu! on ne tue pas un homme flanqué de dix estafiers... je n'ai qu'une peau, et j'y tiens... mais on sait où il va et cela me suffit... nous nous verrons au retour.

—Vous savez où il va? reprit Hector, qui saisit le bras de frère Jean.

—On a des oreilles, que diable! Pour je ne sais quelle affaire—quelque scélératesse, sans doute...—il va au Havre.

—Je le tiens! s'écria M. de Chavailles; là où va le chevalier, là est Christine.

—Une femme! parbleu! il m'a semblé en voir une dans la chaise qu'il escortait.

—Assez, maintenant, et au galop!

—Çà, mes maîtres, dit frère Jean, en retenant les chevaux par la bride au moment où les deux gentilshommes les enlevaient, s'il s'agit de donner la chasse au chevalier, j'en suis!... En votre compagnie, on sait ce qu'on fait, mais avec de pareils chevaux vous n'irez pas loin... les pauvres bêtes tremblent sur leurs jarrets... Suivez-moi.

Frère Jean les conduisit aux écuries du guet, où, sur la présentation de l'ordre que portait Hector, on leur livra quatre chevaux frais. Hector chancela en mettant le pied à l'étrier; il était d'une pâleur livide, et sa

peau brûlait; la violence de sa course avait rouvert ses blessures, et le sang suintait à travers ses habits.

—Donnez-moi cet ordre, dit Paul-Emile, et attendez-nous... je vous ramènerai le chevalier mort et Christine vivante.

Hector repoussa la main de M. de Fourquevaux, et, mettant ses éperons au ventre de son cheval:

—En avant! s'écria-t-il.

Un millier d'étincelles jaillit du pavé, et les quatre chevaux, pressés en même temps, partirent comme des boulets.

---

## LIV

## TROP TARD

A l'heure où M. de Chavailles, quittant le roi, courait sur la route de Paris, une scène terrible se passait dans la geôle de la prison de St-Lazare. Le chevalier venait d'y faire conduite Mlle de Blettarins, et se présenta bientôt devant elle. Ces quelques journées passées dans la froide solitude d'une prison, dans les angoisses de longues insomnies, dans les déchirements du désespoir, avaient répandu sur le visage de Christine la pâleur mate de l'ivoire; un cercle bleu encadrait ses yeux qui n'avaient plus de larmes. On l'avait arracheé à son père; elle ne l'avait plus revu; elle le savait condamné: M. de Chavailles n'arrivait pas. Elle releva la tête à l'entrée du chevalier, et ne remua pas.

—Mademoiselle, dit le chevalier après avoir fermé soigneusement toutes les portes, nous allons avoir, si vous le permettez, un dernier entretien.

Christine ne répondit pas.

—Vous vous taisez. A votre aise, reprit le chevalier; vous m'écouterez mieux, et si nous ne nous entendons pas, je me lave les mains du reste... c'est vous qui l'aurez voulu.

Il toussa légèrement comme un homme qui s'apprête à parler longtemps et chercher à éclaircir sa voix. Christine avait les yeux attachés sur un Christ de bois

suspendu dans ce lieu d'horreur, comme si elle voulait le prendre à témoin de son martyre.

—M. de Chavailles et moi, mademoiselle, poursuivit le chevalier, avons joué ensemble une tragédie qui a commencé au Château des Dames et finira je ne sais où. Tout m'indique que le dénoûment est proche; je ne l'allongerai pas d'une heure, comptez-y. Cette tragédie a eu des incidents divers, et les péripéties n'y ont pas manqué. Le premier acte, je dois en convenir, a été tout à l'avantage de M. de Chavailles, deux lignes de fer de plus et la tragédie expirait à son exposition. Ce'ût été contraire à toutes les règles de la poétique; M. de Chavailles ne l'a pas voulu. A partir de ce jour, la lutte fut engagée; elle a été des deux côtés implacable et bien souvent l'un des deux ennemis a effleuré la mort; M. de Chavailles a failli être tué dans les bois de Marly, j'ai failli être tué rue de l'Arbalète. Il y a eu compensation et l'un des adversaires n'a rien à reprocher à l'autre. Une autre fois le marquis m'a tenu dans sa main; un scrupule l'a retenu... c'est à présent M. de Chavailles qui est dans la mienne... rien ne m'arrêtera. Voilà où nous en sommes.

Le chevalier respira un peu comme pour donner à Christine le temps de réfléchir, huma une prise de tabac et reprit en ces termes:

—Tout ce qui aimait M. de Chavailles, et tout ce qu'il aimait, je l'ai enveloppé dans ma haine. Il allait vous épouser... Je l'ai, au second acte de notre tragédie, envoyé brusquement en Flandre, où il est resté cinq ans. Tandis qu'il guerroyait, j'étais près de vous. Savez-vous ce que j'ai fait pour arriver à ce beau résultat? il m'a suffi de ces quatre mots dits dans l'oreille d'un homme noir: "M. de Chavailles est janséniste." Au troisième acte, un retour soudain, un de ces brusques revirements comme on en voit dans les tragédies bien faites, a failli me faire perdre tout le

fruit de mes longs efforts. La victoire se dessinait pour mon rival. Son épée effleura ma poitrine, vous m'étiez enlevée et il rentrait dans la faveur du roi. Un autre aurait pu céder, ma vie était en jeu, mais j'ai nom le chevalier de Saint-Clair, et quand je recule, c'est pour mieux prendre mon élan. Je me raidis donc contre la mauvaise fortune. Mon asile était découvert; je me réfugiai dans le palais du roi. Qui pouvait songer à me poursuivre dans un tel lieu et sous la livrée d'un valet? De cette retraite, je voyais tout. Au plus fort de la lutte, un protecteur puissant s'interposa entre ma vengeance et M. de Chavailles. Ce protecteur devai tdisparaître; il disparut... Des papiers pouvaient encore assurer le salut de M. de Blettarins et le vôtre, je les anéantis. Mais peu s'en est fallu que je ne payasse très cher ce nouveau succès. Le quatrième acte donna presque raison à M. de Chavailles. Je tombai entre ses mains. La logique voulait que je n'en sortisse pas... Prisonnier à Blois, j'étais libre à Paris. Le roi, qui avait signé l'ordre de mon arrestation, signa l'ordre de ma délivrance; cela vous surprend peut-être [illegible] mais dans le métier que j'ai fait sous diver[illegible]tum[illegible] et en tous pays, on peut bien avoir glané par [illegible] quelques bons petits secrets excellents dans l'occa[illegible] Vous savez ce que le père La Chaise dit au roi à son lit de mort?... Il connaissait les jésuites... Moi je les connais aussi, et voilà ce qui fait que le père Tellier m'a toujours protégé... La puissance occulte qui me délivra exigea bien que j'entrasse dans un couvent et me fit jurer de n'en jamais sortir qu'avec sa permission. Mais qu'est-ce qu'une grille et un serment pour un homme tel que moi? Je connaissait votre retraite et j'allais précipiter la catastrophe, lorsqu'une princesse s'en chargea. Je laissai faire la jalousie; elle vaut bien la haine quelquefois.

A ce mot, Christine leva les yeux sur le chevalier.

—Ah! reprit celui-ci... vous ne saviez donc pas que Mme la duchesse de Berry s'était mise dans l'esprit d'adorer M. de Chavailles? Je vis la naissance de cette passion ou de cette fantaisie, je ne tiens pas au mot: un valet auquel on ne prend pas garde, prend garde à tout;—j'en augurai de bons résultats pour mes projets, et l'avenir a prouvé que je n'avais pas tort. M. de Chavailles pouvait vous sauver en vous trompant, mais il vous aimait... il a préféré vous rester fidèle et vous perdre. Il n'y a que les grandes âmes pour faire de ces sottises-là. A défaut d'amour, il y avait encore de la jalousie dans l'âme de la princesse... c'est toujours du poison et cela m'a suffi... elle vous a vue, elle a parlé, et le roi s'est chargé du soin de me venger.

Une larme qui brillait depuis quelques secondes entre les cils de Christine roula sur sa joue et tomba sur ses mains jointes. Dans tout ce long récit, elle n'avait été sensible qu'à l'amour d'Hector.

Le chevalier sourit avec ironie.

—J'entends ce que veut dire cette larme, reprit-il; vous trouvez votre bonheur dans ce qui fait votre perte... En somme, j'y trouve aussi ma joie, puisque cet événement vous a livrée entre mes mains.

Christine tressaillit.

—Voilà une chose à laquelle vous n'aviez pas songé, poursuivit le chevalier; mais moi je pense à tout... Un ami fidèle—je le paye assez pour qu'il le soit—m'avertit, dans ma retraite, que l'ordre d'arrestation était lancé. Mon plan fut conçu d'emblée et exécuté sur-le-champ. Mon ami savait le nom de l'exempt chargé de l'expédition. Un peu d'or attendrit ce digne homme; il me laissa prendre sa place, et vous savez le reste. Aujourd'hui nous sommes en plein cinquième acte; le dénoûment peut éclater demain, ce soir, dans une heure... Le temps presse, et je viens vous proposer une transaction.

—Quelque lâcheté nouvelle! murmura Christine.

—Vous aller en juger vous-même, répliqua le chevalier avec le même sang-froid. Notre position à tous deux est bien claire à présent... L'arrêt qui condamne votre père est rendu... M. de Riparfonds a voulu vous défendre; il est mort... M. de Chavailles, M. de Fourquevaux et Coq-Héron sont en Flandre. Quand ils reviendront, s'ils reviennent, où serez-vous?

—Dieu fera de moi ce qu'il lui plaît!

—Dieu? soit! mais vous m'accorderez bien que je puis être pour quelque chose dans ce qu'il adviendra de vous. Le hasard ou Dieu—comme vous voudrez, je suis philosophe et le nom ne fait rien à la chose—est tout-puissant, c'est vrai; mais je suis son premier ministre, et j'agis en conséquence. Vous êtes dans mes mains... L'ordre est donné de vous diriger sur le Havre, où vous serez embarquée à bord d'un bâtiment de S. M. qui doit porter à la Nouvelle-Orléans une cargaison d'aimables filles... Vous frémissez, et vos yeux se ferment comme si vous alliez mourir!... Il dépend de vous d'éviter la traversée, et le sort qui vous attend en Amérique.

Le chevalier se tut quelques instants, et fit à pas lents un tour dans la geôle.

—Vous souvient-il, mademoiselle, de ce que je vous disais, il y a quelques mois, au couvent des Visitandines de Chevreuse? reprit-il enfin, je vous aimais alors, encore aujourd'hui je vous aime.

Le rouge monta au visage de Christine.

—Vous pouvez me tuer, dit-elle, pourquoi m'insultez-vous?

—Attendez jusqu'au bout avant de me répondre, et surtout réfléchissez bien... Je ne vous dissimule pas qu'il entre beaucoup de haine dans mon amour; mais enfin vous pouvez, si vous consentez à me suivre, racheter la vie de M. de Chavailles. Un mot, et j'abandonne

la France avec vous... j'ai de l'or et j'en aurai toujours... j'oublierai mon rival, et la tragédie finira bourgeoisement... Si vous refusez, vous êtes perdue, et il est mort. Je vous jette à bord d'un navire qui n'attend plus que vous; je reviens à Paris, et après avoir frappé M. de Chavailles dans ses affections, je le frapperai dans sa vie... Choisissez!

—Et pourquoi choisirais-je? dit Christine. La souillure qui m'attend à la Louisiane, Dieu me l'évitera en me rappelant à lui; quant à la honte que vous me proposez, elle est pire mille fois que la mort.

—Est-ce là votre dernière réponse?

Un coup violent frappé contre la porte interrompit l'entretien. Le chevalier ouvrit, et Coquelicot parut.

Il prit à part le chevalier et lui parla de la rencontre qu'il avait faite de M. de Chavailles à la place de Grève.

—Ils étaient trois sur des chevaux blancs d'écume; ils vous cherchent sans doute, que faut-il faire? dit-il en finissant.

—Partir sur-le-champ.

Le chevalier se tourna vers Mlle de Blettarins et la saluant:

—Vous avez prononcé... tout est dit... apprêtez-vous à partir.

Elle se leva, et cinq minutes après une chaise l'emportait sur la route de la Normandie. Le chevalier courait à la portière à côté d'elle, accompagné de quelques soldats de la maréchaussée. Il faisait nuit close et il espérait gagner assez de terrain, avant que sa trace fût découverte, pour être à l'abri de toutte poursuite; mais, par excès de précaution, il avait mis à l'arrière-garde Coquelicot à la tête de trois hommes.

—Si, par impossible, ils arrivent sur nos pas, lui avait-il dit au moment du départ, vous avez des mousquets et des balles... ne les épargnez pas.

Le chevalier comprenait bien que la dernière partie

allait se jouer. Lorsque M. de Chavailles sortit de Paris, il était à peu près minuit. Le chevalier avait deux ou trois heures d'avance sur lui. Mais une voiture et des soldats pesamment montés ne pouvaient aller aussi vite que des cavaliers lancés à toute bride. Au petit jour, vers Mantes, on leur dit que la chaise venait de passer il y avait une heure à peine. Les rideaux de peupliers commençaient à dessiner leurs longues silhouettes dans l'air pâle; les campagnes brumeuses sortaient des langes de la nuit. Au bout d'un quart d'heure, il leur sembla qu'un point noir roulait à l'horizon sur la blancheur terne de la route. Ils piquèrent des deux, mais au détour du chemin ils ne virent plus rien. La route, en cet endroit, traçait mille coudes et rampait au bord d'un grand marais couvert de roseaux; devant les cavaliers s'étendait une ligne de saules gris dormant sur l'eau, mais la route était nue aussi loin que le regard pouvait aller. Les chevaux dévoraient l'espace. Quelques coqs réveillés dans les fermes chantaient sur leur passage, et des pigeons rassemblés dans les champs partaient à tire d'aile. Tout à coup quatre éclairs jaillirent du milieu des saules; un léger flocon de fumée blanche couronna leurs tiges échevelées et des sifflements aigus passèrent sur la route. Une balle coupa la branche d'un ormeau à côté de Coq-Héron, une autre traversa le chapeau de frère Jean. Le cheval de Paul-Emile fit un écart violent. Hector sauta sur sa selle.

—Etes-vous blessé? lui demanda frère Jean.

—Non, répondit M. de Chavailles courbé sur son cheval, Quatre cavaliers sortirent alors du couvert des saules et parurent sur la route. Celui qui venait le dernier amorçait son fusil.

—Coup pour coup! s'écria frère Jean.

Et, décrochant son mousquet, il mit en joue et tira. L'homme qui amorçait ouvrit les bras, jeta son fusil,

tomba sur la croupe de son cheval et roula par terre. En quelques élans les quatre cavaliers atteignirent le cadavre. Il était couché sur le dos, en travers du chemin. Les chevaux s'écartèrent pour ne pas le heurter du pied. Frère Jean se pencha un peu, afin de le mieux voir.

—C'est Coquelicot! dit-il.

—Bon! le chevalier n'est pas loin, murmura M. de Fourquevaux.

Il n'avait pas fini que son cheval s'abattit des quatre fers sous lui.

—Mordieu! dit-il en se relevant tout froissé de sa chute.

L'une des quatre balles avait frappé son cheval au milieu du cou; sa vie s'était échappée avec son sang. Hector, frère Jean et Coq-Héron s'étaient arrêtés. Paul-Emile frappait du pied et mordait sa moustache.

—La pauvre bête est morte, dit-il. Ça, maître Jean, vous allez me prendre en croupe.

Mais depuis un instant Hector s'appuyait d'une main sur le pommeau de la selle et tenait l'autre cachée sous son habit; i lla retira toute rouge.

—Prenez mon cheval! dit-il.

Il voulut descendre et tomba sur ses genoux. Coq-Héron poussa un cri et sauta par terre. Hector était livide.

—La balle m'a frappé là... dit-il en appuyant la main sur sa poitrine. Je n'ai rien dit... j'espérais arriver à temps... Mes forces sont à bout... Tenez, Paul-Emile, prenez cet ordre et courez!...

Il fit un effort, et, soutenu par Coq-Héron, il s'assit au pied d'un arbre sur le revers de la route. Le vieux soldat était plus mort que vif et il tremblait de tous ses membres.

—Ne perdez pas une minute, reprit Hector, et ne

pensez pas à moi... Courez, et ramenez-moi Christine.

Coq-Héron fit un geste de refus et repoussa la bride de son cheval ;on voyait que le vieux serviteur voulait rester.

—C'est peut-être le dernier service que je te demanderai, poursuivit Hector; n'hésite pas, je t'en prie...

Et comme Coq-Héron ne se pressait pas:

—Au besoin, je le veux! ajouta Hector.

Coq-Héron monta à cheval, ramassa les rênes, et, frappant des deux éperons à la fois, partit comme la foudre.

Paul-Emile, le coeur gros, serra la main d'Hector et s'élança sur les traces du soldat.

—Comptez sur nous! cria frère Jean qui le suivait aussi.

Tout cette scène n'avait pas duré plus de trois à quatre minutes. Le furieux élan des cavaliers leur eut bientôt fait regagner la distance qu'ils avaient perdue. Les trois estafiers qui accompagnaient tout à l'heure Coquelicot, épouvantés par la mort de leur chef, s'étaient débandés au plus vite; un seul, emporté par son cheval, arriva comme un fou auprès du chevalier au moment où la chaise relayait. Le cheval s'arrêta de lui-même.

—Coquelicot est mort! dit le cavalier qui regardait derrière lui sur la route.

Le chevalier pâlit.

—Quatre hommes viennent sur nous ventre à terre, reprit le soldat. Leurs chevaux ont des ailes... Nous avons fait feu sur eux... Pas un n'a remué, et cependant Coquelicot avait appuyé le bout de son fusil sur une branche pour mieux viser celui qui courait en tête.

—Attelez, morbleu! cria le chevalier.

Les valets d'oécurie, obéirent. Mais Christine avait entendu les paroles du fugitif, elle se réveilla de sa lon-

gue torpeur et sauta hors de la chaise, devinant que M. de Chavailles accourait à son secours. Le chevalier regardait avec inquiétude du côté de Paris; il lui semblait qu'un point noir grossissait dans l'éloignement. Il mordit ses lèvres pâles.

—Mais dépêchez donc! s'écria-t-il de nouveau.

Il se retourna et vit Christine debout sur la route. Il poussa un cri de rage et fondit sur elle. Christine voulut fuir, mais elle tomba sur ses genoux à demi morte de terreur et d'épuisement. Le chevalier sauta par terre, la souleva comme un enfant et la jeta dans la chaise.

—En selle, vous autres! et vous, à cheval! dit-il au postillon et aux soldats.

—Pauvre fille! murmura un de ces hommes.

On hésitait autour du chevalier. Cependant le point noir grossissait toujours. L'aurore se faisait, et on distinguait trois formes noires roulant sur le chemin avec la rapidité du vent.

—Je casse la tête au premier qui n'obéit pas! dit le chevalier en tirant un pistolet de ses fontes.

Les postillons mirent le pied à l'étrier et les soldats se rangèrent derrière la chaise.

—En avant! cria le chevalier.

La voiture s'ébranla; mais, au premier tour des roues, un coup de fusil retentit, et l'un des chevaux, atteint en plein corps, roula dans ses harnais. La chaise s'arrêta. Les soldats se retournèrent et virent un homme qui jetait un mousquet sur la route; c'était Coq-Héron qui venait de tirer. Le chevalier devint livide. Il touchait à la dernière scène de sa tragédie. Il ouvrit violemment la portière et prit Christine à bras le corps pour la jeter sur son cheval et l'emporter. Mais Christine se débattait avec le courage du désespoir.

—Le sabre au point et chargez-moi cette canaille! cria le chavalier fou de rage.

Les soldats obéirent mollement.

—Ordre du roi! cria M. de Fourquevaux qui arrivait l'épée haute.

Les armes des soldats rentrèrent dans leurs fourreaux. Le cheval de Coq-Héron passa entre la chaise et le chevalier, qui fit un bond de côté pour n'être pas écrasé et se remit en selle. Il regarda tout autour de lui; les soldats de la maréchaussée étaient muets et incertains; trois hommes déterminés, ses implacables ennemis, l'entouraient; la position était terrible, mais le chevalier n'était pas homme à se décourager avant la mort. M. de Chavailles, d'ailleurs, n'était pas là.

—Un ordre du roi? dit-il d'un air superbe, moi aussi j'ai un ordre du roi!

—Je crois vraiment qu'il raisonne dit frère Jean en levant sur le chevalier un pistolet qu'il tenait à la main.

—Holà! maître Jean, pas de ces plaisanteries devant moi: dit Paul-Emile qui écarta vivement la main du compagnon.

—Monsieur, reprit-il d'un air d'arrogante politesse en s'adressant au chevalier, je veux bien vous faire l'honneur de me battre avec vous, quoique, à vrai dire, les gens de votre espèce devraient être bâtonnés; dégaînez donc, s'il vous plaît, et finissons-en.

Le comte était à la droite du chevalier, l'effleurant presque du genou, frère Jean un peu en avant et Coq-Héron en arrière, auprès de Christine. Toute retraite était coupée. Les soldats de la maréchaussée ne paraissaient pas d'ailleurs fort disposés à lui venir en aide. La main du chevalier tourmentait la bride de son cheval qui jiaffait et se cabrait. Le chevalier comprenait bien que, vainqueur ou vaincu, il était perdu. Ce n'était donc pas un duel qu'il voulait, mais un moyen de fuir pour recomencer la lutte plus tard, et c'est à quoi il réfléchissait.

—M'avez-vous entendu? reprit Paul-Emile.

—Parfaitement, monsieur; mais vous voyez bien

qu'avec un cheval de cet espèce il m'est impossible de me battre à la façon des ancieus preux, répondit le chevalier.

—Qu'à cela ne tienne! nous allons mettre pied à terre.

Paul-Emile s'enleva de selle; mais au moment où son pied droit touchait le sol, le chevalier le prit par les cheveux, et, tirant un pistolet caché dans sa poche, lui cassa la tête par derrière. Paul-Emile tomba la face contre terre sans pousser un cri. Le chevalier débarrassé de cet ennemi, enfonça ses éperons aux flancs de sa monture; mais frère Jean était là. Il s'élança à la bride du cheval et le frappa de son poignard avec tant de violence que l'animal tomba sur ses jarrets. Le chevalier se jeta sur la route. Après ce qu'il venait de faire, il n'avait plus de quartier à espérer; mais, avant de mourir, il voulait achever sa vengeance. Christine était auprès de la chaise, à côté de Coq-Héron, qui la soutenait d'une main et tenait une épée de l'autre. Le chevalier leva un second pistolet sur elle.

—Ah! maudit! s'écria frère Jean.

Et il sauta comme un loup à la gorge du chevalier. Le choc dérangea le coup et la balle se perdit dans l'espace. Le chevalier rugit de colère et prit frère Jean à bras le corps. Ils étaient à peu près du même âge et de la même force; si frère Jean avait l'avantage de la taille, le chevalier avait peut-être plus de souplesse. Ils s'étreignirent avec une sauvage ardeur et tournèrent quelques instants sur eux-mêmes sans perdre pied. En cet endroit la route était coupée à pic; un éboulement récent avait emporté le parapet qui en bordait l'un des côtés, et la pente abrupte tombait sur un lit de roches lavées par la Seine, cinquante pieds plus bas. La lutte des adversaires les entraînait vers cette brèche; on voyait à chaque secousse diminuer la distance qui les en séparait. Coq-Héron suivait avec anxiété les mouvements

des lutteurs. On distinguait à peine leurs visages sans cesse effacés l'un par l'autre; ils tournaient avec rapidité sur leurs pieds, cherchant à se renverser; mais leurs mains étaient comme des crampons, et ils ne lâchaient pas prise. Dix fois Coq-Héron sut sur le point de tirer sur le chevalier, mais dix fois la crainte d'atteindre frère Jean l'arrêta. Il n'osait pas non plus abandonner Christine, ne sachant pas de quelle espèce d'hommes il était entouré. Coquelicot pouvait bien avoir laissé par là quelque complice. Quant aux soldats, ils regardaient le combat et ne songeaient pas à y prendre part. Encore deux ou trois pas, et la terre allait manquer sous les pieds des deux implacables lutteurs. Tous deux armés de poignards, ils cherchaient à se frapper, et déjà le sang coulait par dix blessures; mais ces blessures légères accroissaient leur fureur sans abattre leurs forces. Tout à coup le chevalier plia les genoux et poussa un cri; le poignard de frère Jean venait de disparaître sous ses côtes.

—Meurs! cria frère Jean en levant son arme.

Mais le chevalier courba les reins, ouvrit les bras, saisit l'ermite par la taille, et, par une dernière et violente secousse, le poussa dans l'abîme avec lui. Leurs pieds manquèrent à la fois et ils disparurent ensemble. Coq-Héron courut au bord de la route et se pencha en avant. Christine s'y traîna, glacée de terreur. Le chevalier et frère Jean étaient étendus à côté l'un de l'autre sur les rochers, immobiles et mutilés; l'écume rougie du fleuve lavait leurs têtes engloutie sous l'eau. Coq-Héron prit Christine par les bras.

—Venez, madame, lui dit-il; M. le marquis nous attend.

Cependant Hector, assis au bord de la route, comptait les minutes; il avait roulé son mouchoir sur sa blessure, mais le sang suintait entre ses doigts et coulait lentement sur le gazon. Les pulsations de son coeur s'af-

faiblissaient ; un nuage rouge passait quelquefois devant ses yeux, et il sentait une sueur de mort humecter son visage.

—Viendra-t-elle ! viendra-t-elle ! disait-il, les regards attachés sur le chemin poudreux.

Toutes les heures de sa vie lui revenaient à la mémoire ; il les voyait l'une après l'autre, depuis l'heure sinistre qui lui déroba son père, jusqu'à celle où il avait baisé le linceul pâle et glacé de M. de Blettarins. Combien d'heures tristes pour quelques heures illuminées ! Il attendait toujours, et il sentait que sa vie s'en allait. Vingt fois il regarda sur la route, croyant entendre le bruit d'une course lointaine, et vingt fois il retomba sur l'herbe, trempé dans son attente. Enfin le galop de deux chevaux le fit se soulever à demi sur le coude. Il ne se trompait pas cette fois, c'étaient Christine et Coq-Héron. Il ouvrit ses bras, Christine s'y jeta. Elle était pâle à faire peur et n'avait plus de larmes pour pleurer.

—Où est Paul-Emile ? demanda Hector.

—Il est mort, répondit Coq-Héron.

—Et frère Jean ?

—Mort aussi !

Hector laissa tomber sa tête sur l'épaule de Christine.

—Tous morts ! tous ceux qui m'ont aimé ! excepté toi, dit-il en tendant la main à Coq-Héron.

Coq-Héron détourna son visage pour ne pas laisser voir qu'il pleurait.

Hector garda quelques minutes le silence ; il respirait avec peine. Le soleil se leva dans ce moment et couvrit la campagne de ses rayons ; le ciel était bleu, la journée promettait d'être charmante. Les alouettes chantaient dans l'air. Hector regarda l'horizon baigné de lumière et pressa Christine de ses bras affaiblis.

—Il eût fait bon vivre ! dit-il.

Sa tête, un instant soulevée, retomba sur sa poitrine ;

un léger frisson l'agita. Christine couvrait son front de baisers passionnés.

—Mon Dieu! mon Dieu! disait-elle, prenez pitié de nous!

Elle sentait les mainsd'Hector se refroidir entre les siennes. Il releva ses paupières abaissées et regardant Coq-Héron qui sanglotait.

—Te souviens-tu de la bohémienne? murmura-t-il; elle avait raison.

Coq-Héron voulut répondre; mais, au moment d'ouvrir la bouce, il éclata en sanglots.

—Trop tard! trop tard! murmura Hector.

Il embrassa Christine, ferma les yeux, appuya son front plus lourdement sur son épaule, et mourut.

.... .... .... .... .... .... .... .... .... ....

.... .... .... .... .... .... .... .... .... ....



Quelques minutes après, la chaise de Christine, que Coq-Héron avait donné ordre de ramener, s'arrêta devant eux. Le vieux serviteur y porta lui-même le corps de son maître et Christine y monta après lui.

—Madame, dit alors Coq-Héron, où faut-il vous conduire?

—Au couvent des Carmélites du faubourg Saint-Jacques, répondit-elle.

Quand elle y fut arrivée, Christine prit la main de Coq-Héron.

—Et vous, dit-elle, où allez-vous?

—En Flandre... il s'y trouvera bien quelque balle pour me tuer.

Chacun d'eux allait chercher un refuge contre la vie; Christine dans la prière, Coq-Héron dans la mort.

FIN

ront de

oitié de

ntre les
gardant,

ra-t-il;

t d'ou-

ya son

....

....

, que
a de-
corps

con-

aint-

n de

balle

vie;

# LA LECTURE

## VOLUMES EN VENTE:

| | |
|---|---|
| H. ARDEL | LE REVE DE SUZY |
| A. MATTHEY | LA NUIT DU 13 AOUT |
| C. GUEROULT | LA BOURGEOISE D'ANVERS |
| E. CAPENDU | LE CHEVALIER du POULAILLER |
| " | COTILLON II |
| " | LE COMTE DE ST-GERMAIN |
| E. GONZALÈS | LES SEPT BAISERS DE BUCKINGHAM |
| P. ZACCONE | LES AVENTURIERS DE PARIS |
| A. ACHARD | LA CHASSE ROYALE—TOME I |
| " | " " II |



**Ces ouvrages sont en vente au bureau de LA LECTURE, et seront expédiés, franc de port, sur réception de 15 centins le volume.**

E

ER

AM

de LA
e port,